

Journal plein
d'humour et
de bandes dessinées

mensuel

Février 80 — n° 133 — 10 F
Portugal : 120 escudos
Suisse : 6 F.S.
Canada : \$ 1,75

charlie





*Professeur Choron,
que pensez-vous de ceux qui
n'achètent pas HARA-KIRI
en 1980 tout en sachant qu'ils
avaient tort de ne pas
l'acheter en 1970 ?*

*Qu'ils
crèvent !*

LES FACTEURS NE PASSERONT PLUS L'APRÈS-MIDI...



...MAIS ILS PASSENT ENCORE TOUS LES MATINS !

ABONNEZ-VOUS !

Un abonné des Éditions du Square est un **lecteur dorloté** :

- 1) Il reçoit son journal au lit avec son petit déjeuner.
- 2) Il ne rate aucun numéro, bien qu'il ne soit pas toujours facile de se procurer CHARLIE MENSUEL, CHARLIE HEBDO ou HARA KIRI dans certaines localités de France ou à l'étranger.
- 3) Il paie quand-même son journal, moins cher ! (5 F CHARLIE HEBDO au lieu de 6 F, 8 F CHARLIE MENSUEL au lieu de 10 F, 10 F HARA KIRI au lieu de 12 F).
- 4) Il a droit à 20 % de réduction sur tous les fameux livres des Éditions du Square (plus de 60 fameux titres édités à ce jour et plus de 20 fameuses nouveautés par an). Voir au verso.
- 5) Il reçoit régulièrement des bises d'Odile, le seul ordinateur en jupons à ne jamais tomber en panne.

Bulletin d'abonnement

A découper et à envoyer aux Éditions du Square, 10, rue des Trois Portes, 75005 Paris.

Je veux devenir un lecteur dorloté. Je m'abonne à :

HARA KIRI

- ☐ 6 mois - 6 numéros - 60 F
☐ 1 an - 12 numéros - 120 F

CHARLIE MENSUEL

- ☐ 6 mois - 6 numéros - 48 F
☐ 1 an - 12 numéros - 96 F

CHARLIE HEBDO

- ☐ 6 mois - 26 numéros - **130 F**
☐ 1 an - 52 numéros - **250 F**

Nom : _____ Prénom : _____

Adresse complète : _____

Paiement joint par chèque bancaire, C.C.P. 3 volets,
 mandat lettre ou T.U.P. à l'ordre des Éditions du Square.

Tarif étranger sur demande

COMMANDEZ DIRECTEMENT TOUS LES LIVRES DES ÉDITIONS DU SQUARE

**Vous complétez votre collection et enrichirez votre bibliothèque
d'ouvrages dont la plupart sont devenus introuvables.**

ATTENTION !

• **Port gratuit** pour toute
commande égale ou supérieure à 150 F

• **20 % de réduction**
aux abonnés (voir au verso)

BON DE COMMANDE

Cocher la case devant chaque volume choisi ☐ :

SÉRIE BÊTE ET MÉCHANTE

CABU

- ☐ Le journal de Catherine 25 F
- ☐ Le Grand Duduche en vacances 30 F
- ☐ Mon Beauf 30 F
- ☐ Catherine saute au paf 30 F
- ☐ A bas toutes les armées 30 F
- ☐ Les aventures de Mme Pompidou 30 F
- ☐ La France des Beaufs 30 F

CAVANNA

- ☐ Le saviez-vous ? Tome 1 30 F
- ☐ Le saviez-vous ? Tome 2 30 F
- ☐ Et le singe devint con 30 F
- ☐ Le con se surpasse 30 F
- ☐ Où s'arrêtera-t-il ? 20 F
- ☐ Les aventures de Dieu 30 F
- ☐ Les aventures du Petit Jésus 20 F
- ☐ Les aventures de Napoléon 25 F

PROFESSEUR CHORON

- ☐ Les jeux de con 30 F
- ☐ Les fiches bricolage 30 F

COPI

- ☐ Le dernier salon où l'on cause 11 F
- ☐ Et moi, pourquoi j'ai pas une banane ? 30 F
- ☐ Les vieilles putes 25 F
- ☐ Du côté des violés 30 F

DELFEIL DE TON

- ☐ On peut cogner, chef ? 8 F

WILLEM

- ☐ Chez les obsédés 11 F
- ☐ Les aventures de Tom Blanc 11 F
- ☐ Drame de famille 11 F
- ☐ Jack l'éventreur en vacances 15 F
- ☐ La crise illustrée 18 F
- ☐ Taisez-vous l'ennemi écoute 25 F
- ☐ Romances et mélodrames 20 F
- ☐ Dick Talon heureux comme un con 30 F

GÉBÉ

- ☐ Il est fou 30 F

- ☐ Il est trop intellectuel 30 F
- ☐ Reportages 10 F
- ☐ 17 romans photos 17 F
- ☐ Une plume pour Clovis 30 F
- ☐ Qu'est-ce que je fous là ? 30 F
- ☐ Cracher dans l'eau ça fait plus de ronds 20 F
- ☐ L'an 01 30 F

PICHON

- ☐ Qui n'a pas ses petits soucis ? 40 F

REISER

- ☐ La vie au grand air 30 F
- ☐ On vit une époque formidable ! 30 F
- ☐ Mon papa 30 F
- ☐ La vie des bêtes 30 F
- ☐ Ils sont moches 30 F

SOULAS

- ☐ Faut-il vous l'envelopper ? 11 F

WOLINSKI

- ☐ On ne connaît pas notre bonheur 30 F
- ☐ C'est pas normal 30 F
- ☐ Les Français me font rire 12 F
- ☐ Giscard n'est pas drôle 20 F
- ☐ Cactus Joe 20 F
- ☐ C'est dur d'être patron 30 F
- ☐ La vie compliquée de Georges le tueur 30 F

XEXES

- ☐ Si la Sainte Vierge en avait 15 F

BOUQUINS CHARLIE

BARBIER

- ☐ Lycaons 45 F

BUZZELLI

- ☐ Zil Zelub 30 F
- ☐ La révolte des ratés 30 F

CREPAX

- ☐ La loi de la pesanteur 30 F

MUNOZ ET SAMPAYO

- ☐ Alack Sinner 30 F

HUGOT

- ☐ Tous en scène 30 F

KURTZMAN

- ☐ C'est la jungle 30 F

PICHARD ET ANDREYON

- ☐ Édouard suivi de la Réserve 30 F

ROUSSEAU

- ☐ La valse sanglante 35 F

SMYTHE

- ☐ Andy Capp 30 F

COLLECTION B.D.

TARDI ET MANCHETTE

- ☐ Griffu 30 F

DIMITRI

- ☐ Le Goulag 30 F

SCHLINGO

- ☐ Gaspation 35 F

WOLINSKI

- ☐ La Reine des pommes 30 F

OUVRAGES SUPER LUXE

PICHARD ET WOLINSKI

- ☐ Paulette Tome 1 95 F
- ☐ Paulette Tome 2 95 F

CREPAX

- ☐ Emmanuelle 95 F

HORS SÉRIE

REISER

- ☐ Vive les femmes 30 F
- ☐ Vive les vacances 30 F

WOLINSKI

- ☐ Mon corps est à elles 30 F

CARALI

- ☐ L'amalgame 40 F

DERNIERS PARUS

MUHLSTEIN

- ☐ Et les dieux firent l'amour 120 F

HUBERT-IMBART

- ☐ Le polar de Renard 30 F

KANE

- ☐ Star Hawks 25 F

SMYTHE

- ☐ Andy Capp 30 F

CARALI

- ☐ Le docteur Tût-Tût 25 F

GOLO-FRANK

- ☐ Ballades pour un voyou 30 F

WILLEM

- ☐ Terreur aveugle 30 F

TACHAN

- ☐ Chansons illustrées 50 F

☐ Je suis abonné à l'une des publications des Éditions du Square et j'applique ma réduction de 20 %. Voici ma dernière étiquette adresse.

☐ Je ne suis pas abonné.

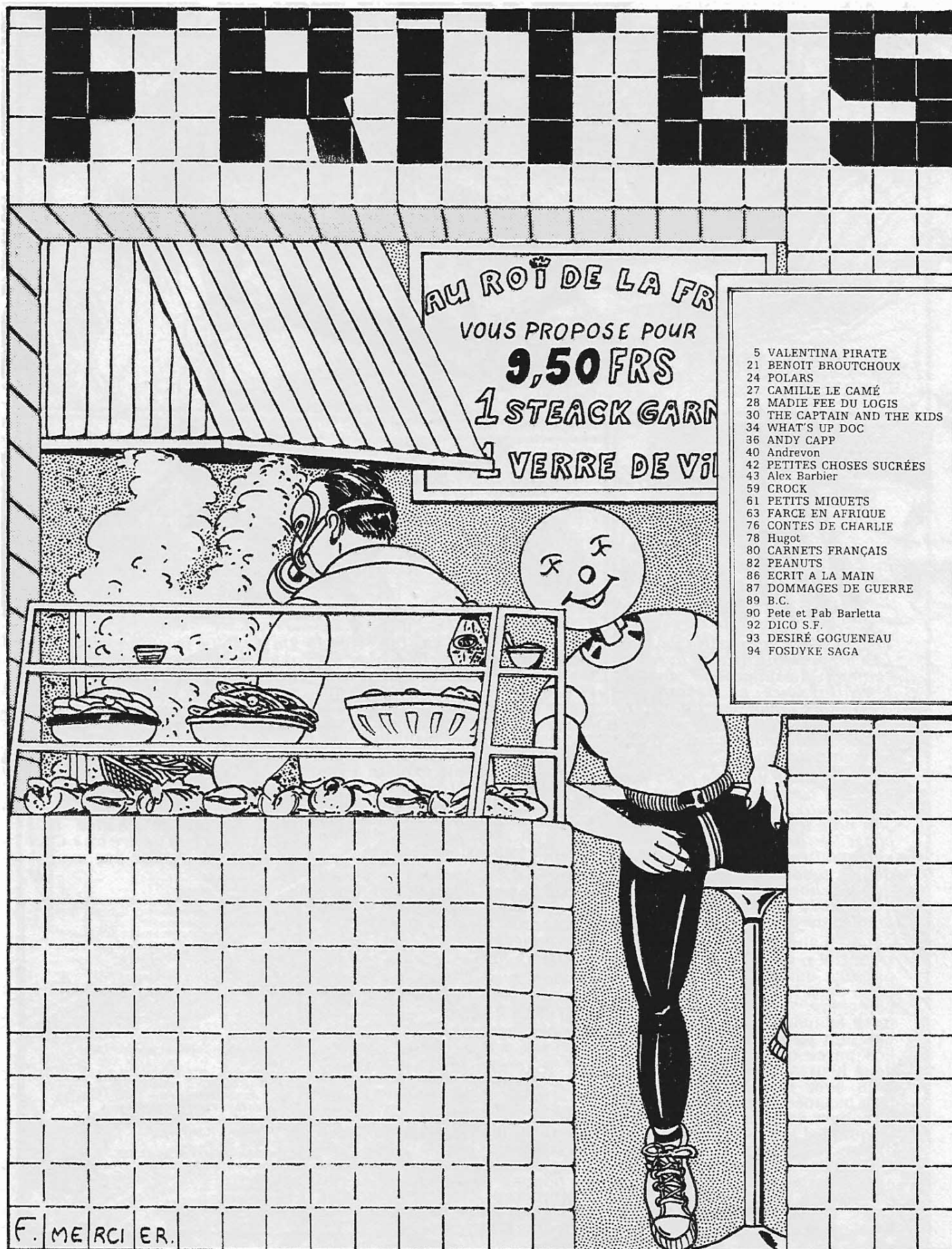
NOM ET PRÉNOM _____

ADRESSE COMPLÈTE _____

Paiement joint par chèque bancaire, CCP trois volets, mandat lettre ou T.U.P. à l'ordre des Éditions du Square.

* Si votre commande est inférieure à 150 F, merci de rajouter 3 F par livre commandé pour participation aux frais de port.

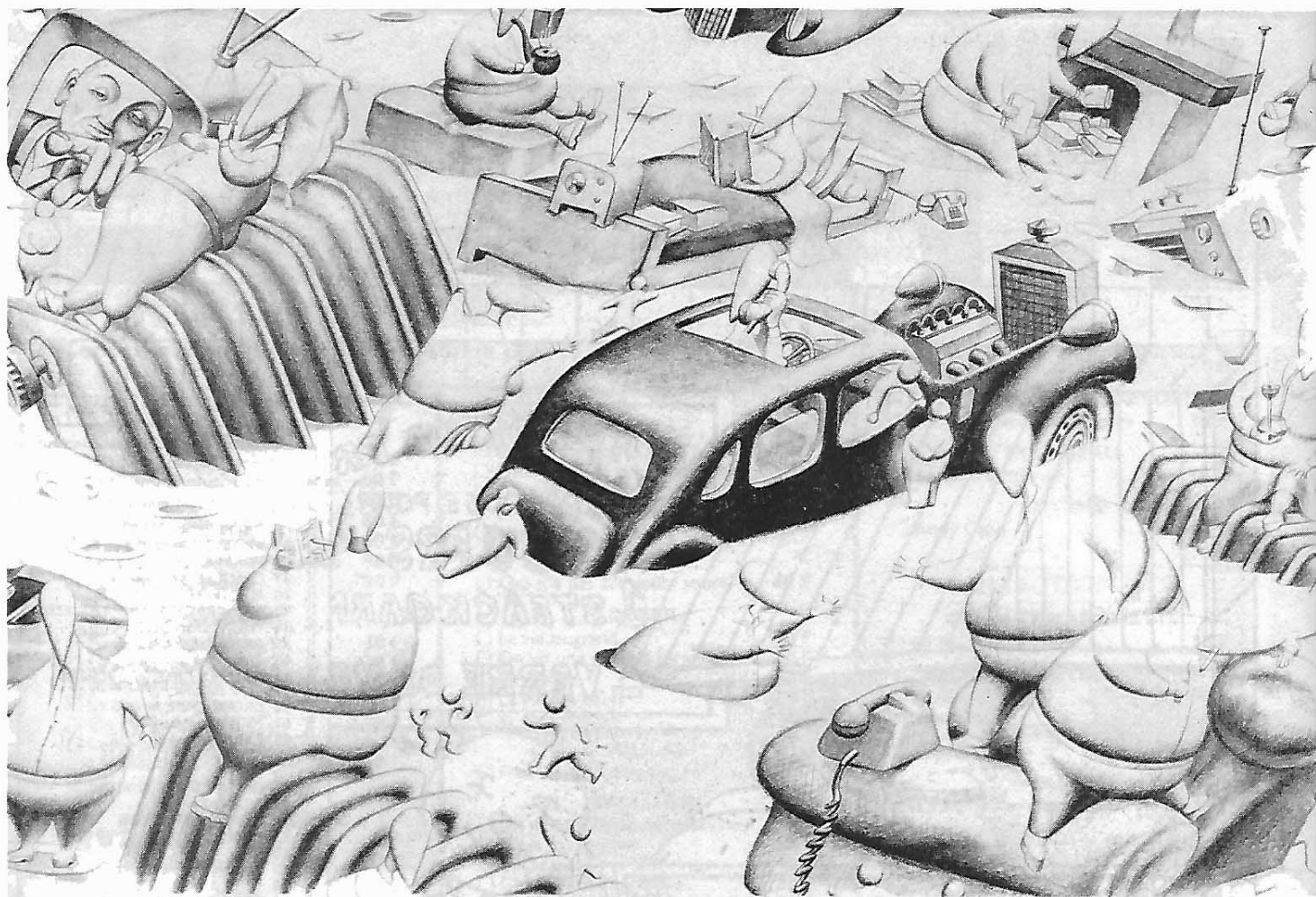
Envoyez ce bon de commande, avec votre paiement, à l'adresse suivante :
ÉDITIONS DU SQUARE, 10 RUE DES TROIS PORTES - 75005 PARIS



AU ROI DE LA FR
VOUS PROPOSE POUR
9,50 FRS
1 STEACK GARNI
1 VERRE DE VIN

- 5 VALENTINA PIRATE
- 21 BENOIT BROUTCHOUX
- 24 POLARS
- 27 CAMILLE LE CAMÉ
- 28 MADIE FEE DU LOGIS
- 30 THE CAPTAIN AND THE KIDS
- 34 WHAT'S UP DOC
- 36 ANDY CAPP
- 40 Andrevon
- 42 PETITES CHOSES SUCRÉES
- 43 Alex Barbier
- 59 CROCK
- 61 PETITS MIQUETS
- 63 FARCE EN AFRIQUE
- 76 CONTES DE CHARLIE
- 78 Hugot
- 80 CARNETS FRANÇAIS
- 82 PEANUTS
- 86 ECRIT A LA MAIN
- 87 DOMMAGES DE GUERRE
- 89 B.C.
- 90 Pete et Pab Barletta
- 92 DICO S.F.
- 93 DESIRÉ GOGUENEAU
- 94 FOSDYKE SAGA

F. MERCIER.



Polars. Manchette parle de John Le Carré. Je me délecte avec ces romans d'espionnage anglais brouillardeux et désabusés. C'est sans doute ma littérature préférée depuis que la science-fiction est devenue aussi con que la bande dessinée.

J'ai lu comme vous, le mois dernier, les conseils que donne Andrevon aux apprentis écrivains. J'ai noté les manuels qu'il nous conseille de lire. Merci, mon cher maître, je tiendrai compte de vos suggestions. Je ne crains qu'une chose, c'est qu'Andrevon ne reçoive dorénavant que ce qu'il aimerait recevoir. Je cite :

Ce que j'aimerais recevoir, pour « Charlie », c'est la couleur d'un paysage qui change au ras des prés, dans la foulée d'une ondée passagère, avec odeur de la terre et moutons au loin ; c'est une nuit passée au poste de police parce qu'on s'est trouvé à deux heures du mat au Quartier latin avec une gueule un rien trop basanée au passage de trois toréadors en bleu marine ; c'est le quart d'heure d'intense tendresse vécue avec la fille de sa vie, ou de la semaine, quand on a la tête entre ses seins lourds ou légers, qu'on pleure un peu parce qu'on n'est pas arrivé à bander, et qu'elle vous dit tout

doucement que ça fait rien ; c'est les jours terribles, les semaines, les mois où il faut sourire et mentir, avec son père qui crève d'un cancer dans la pièce à côté ; c'est l'instant où le sac en papier du Prisunic, trop chargé, craque, et que la bouteille de mousseux explose à vos pieds sur le trottoir, juste comme passait une fille bien, mais alors vraiment bien, qui disparaît dans la foule sur une œillade impassible...

Nous publions un bout de Benoit Broutchoux, histoire de vous donner envie d'acheter ce livre fait par deux jeunes qui méritent d'être vieux.

Madie, qui reniflait les petites culottes avec délice, s'est mise à flairer les braguettes. Où s'arrêtera-t-elle ?

Vivian Ostrovsky est revenue avec ses petites choses sucrées. Elle a rencontré un artiste qui fait des choses étonnantes avec de la pâte sablée et qui ensuite lèche son pinceau.

Frémion, notre imperturbable interviewer, ne se lasse pas d'écouter les dessinateurs. C'est un homme courageux. J'ai cru comprendre qu'il y avait des problèmes entre dessinateurs et éditeurs. C'est curieux, ça...

Un Crépax très Crépax, pas le meilleur ni le pire non plus. Mais quand un type a du talent, même pas en forme il fait mieux qu'un type qui n'a pas de talent en pleine forme. Et toc !

Un numéro sans grandes surprises. Nous sommes un vieux couple : onze ans déjà depuis le numéro 1 de « Charlie », en février 69. Nous avons atteint la sérénité. Le monde change tellement, c'est bon de lire un « Charlie » qui ne change pas.

W.

Directeur de la publication : Georges Bernier.
 Ange tutélaire : Cavanna.
 Rédacteur en chef : Wolinski.
 Bras droit : Blandine Jeanroy.
 Correctrice : Michelle Colibert.
 Espion : Willem.
 Éditions du Square.
 S.a.r.l. capital de 250 000 F.
 Siège social : 10, rue des Trois Portes,
 75005 Paris - Téléphone : 329.74.50.
 Abonnement 12 numéros : 96 F.
 Étranger : 114 F.
 Changement d'adresse : joindre 2,50 F
 en timbres.
 Abonnements : 375.96.60
 C.C.P. 16 458 77 C Paris.
 Dépôt légal : 1^{er} trimestre 1980
 Imprimerie : I.G.E.
 Photocomposition : Presses Maubert.
 Distribution : N.M.P.P.
 Printed in Italy.
 Commission paritaire n° 61 425.
 Publicité : Régie Publiart.
 Sylviane Souccar, 27 rue Garnier.
 92200 Neuilly-sur-Seine.
 Tél. 747.11.65.
 Gestion : Thierry Souccar.



VALENTINA PIRATE

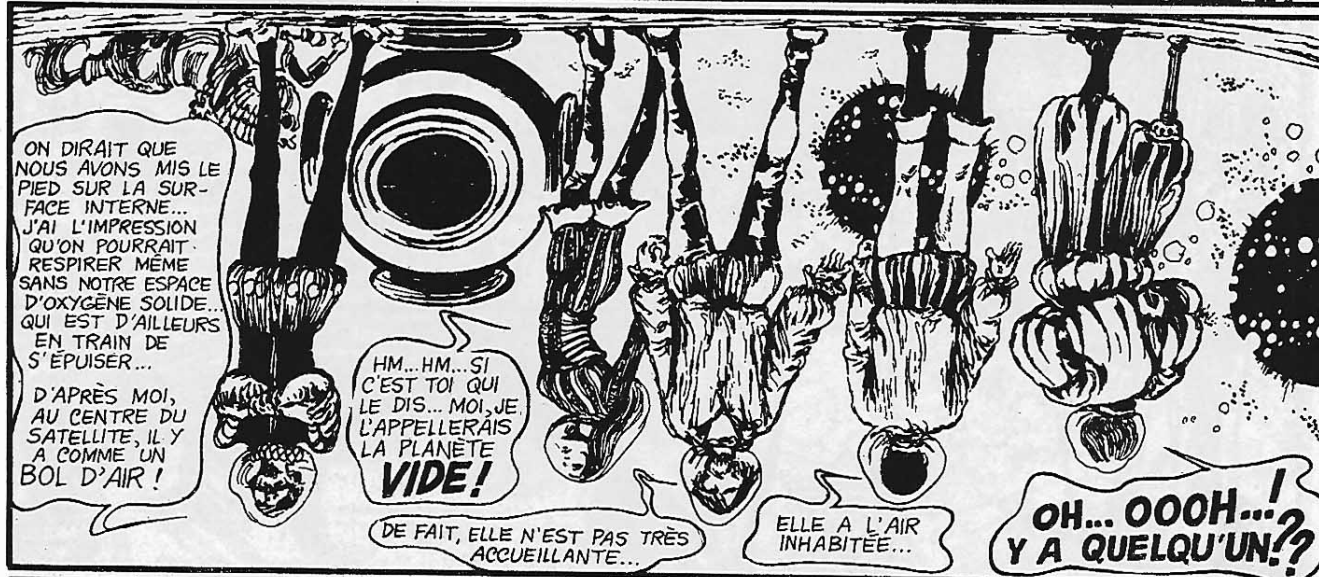
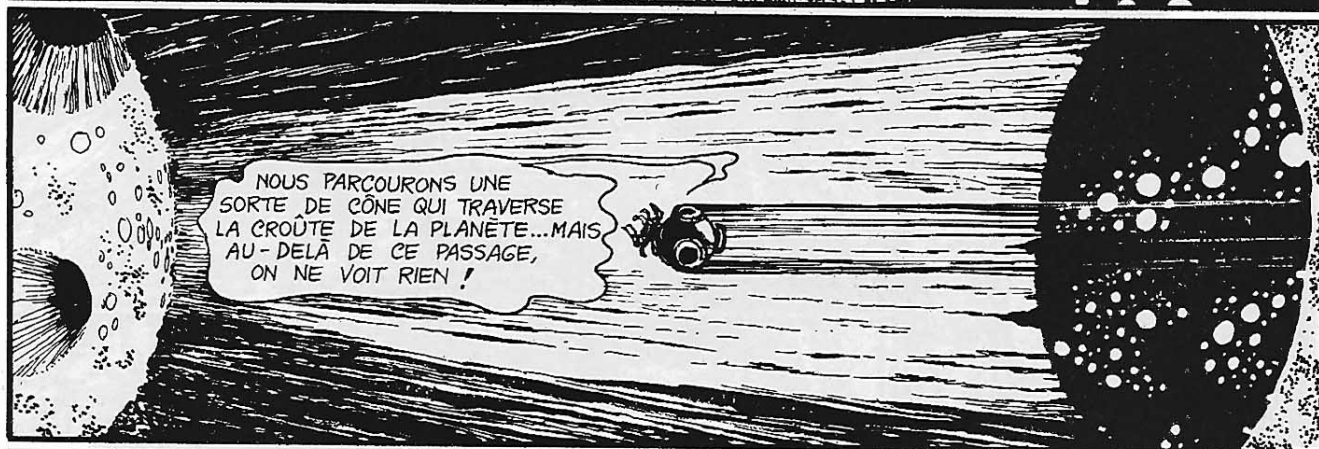
© Guido Crepax / M.L.E.

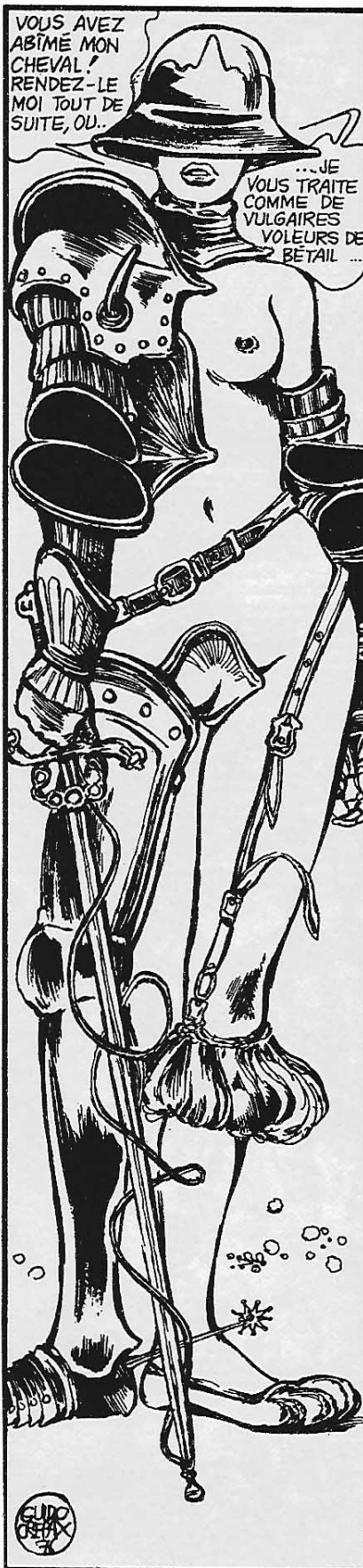


...TOUTES CES AVENTURES
TERMINÉES, LES PIRATES DE L'ESPACE
RÉUSSIRENT À REGAGNER LEUR SATELLITE!









VOUS AVEZ
ABÎMÉ MON
CHEVAL !
RENDEZ-LE
MOI TOUT DE
SUITE, OU...

...JE
VOUS TRAITE
COMME DE
VULGAIRES
VOLEURS DE
BÉTAIL ...

EH, JEUNE FILLE...
TON
ANIMAL,
AVEC SA
CUIRAS-
SE...

...À PRATIQUE-
MENT EVEN-
TÉ NOTRE
ASTRONEF
!!!

DU CALME,
HANS! UN
PEU DE COURTOISIE,
NOUS NE NOUS SOMMES
MÊME PAS PRÉSENTES...

OUI...UNE MINUTE...
LAISSÉ-MOI FINIR...
TU NOUS AS FAIT
ÉCHOUER SUR CETTE
PLANÈTE,
ET EN PLUS,
TU RECLAMES
DES DOMMAGES?



ALORS,
SI TU
PER-
METS...

LUI, C'EST
DRAKE VAN K.,
DESCENDANT DE
FRANCIS DRAKE
ET D'ÉRASME
DE ROTTERDAM...



ELLE C'EST
**JENNY
DEI
PIRATI**...
C'EST TOUT
CE QUE
JE SAIS...



CELUI-
LÀ, C'EST
**АВНИН
ARMSTRONG**
EX-AGENT
SECRET
RUSSO-AMÉRICAIN...
DESCENDANT DE
LOUIS ARMSTRONG
ET DE
ЛЭОН ТРОТСКИЙ
...

MOI
JE M'APPELLE **HANS**,
HANS MORGANTE, D'ORI-
GINE ITALO-SIÈVA,
DESCENDANT DE BERTOLD
BRECHT ET DE CARLO
PISACANE...



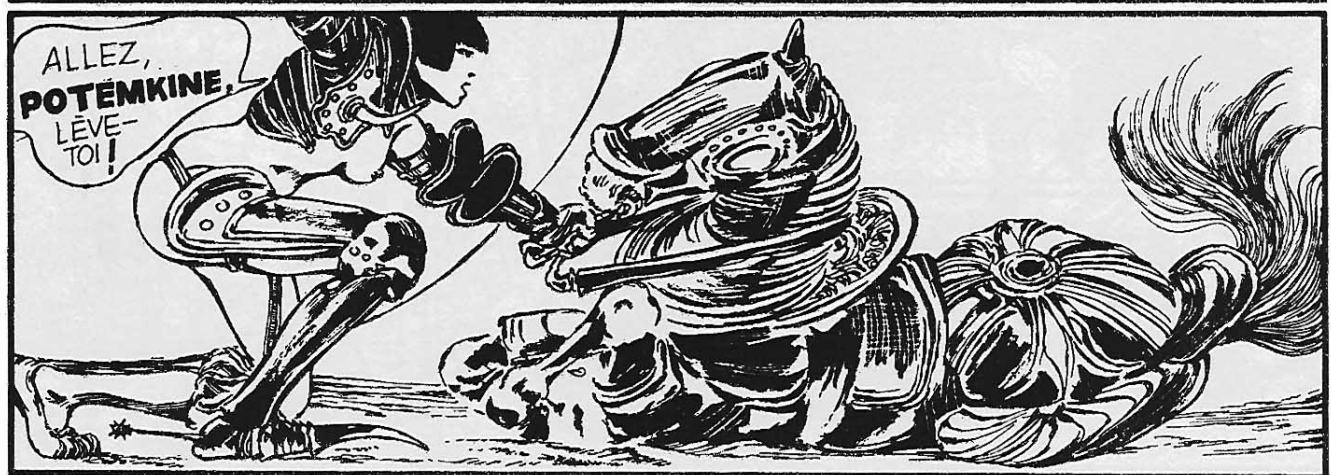
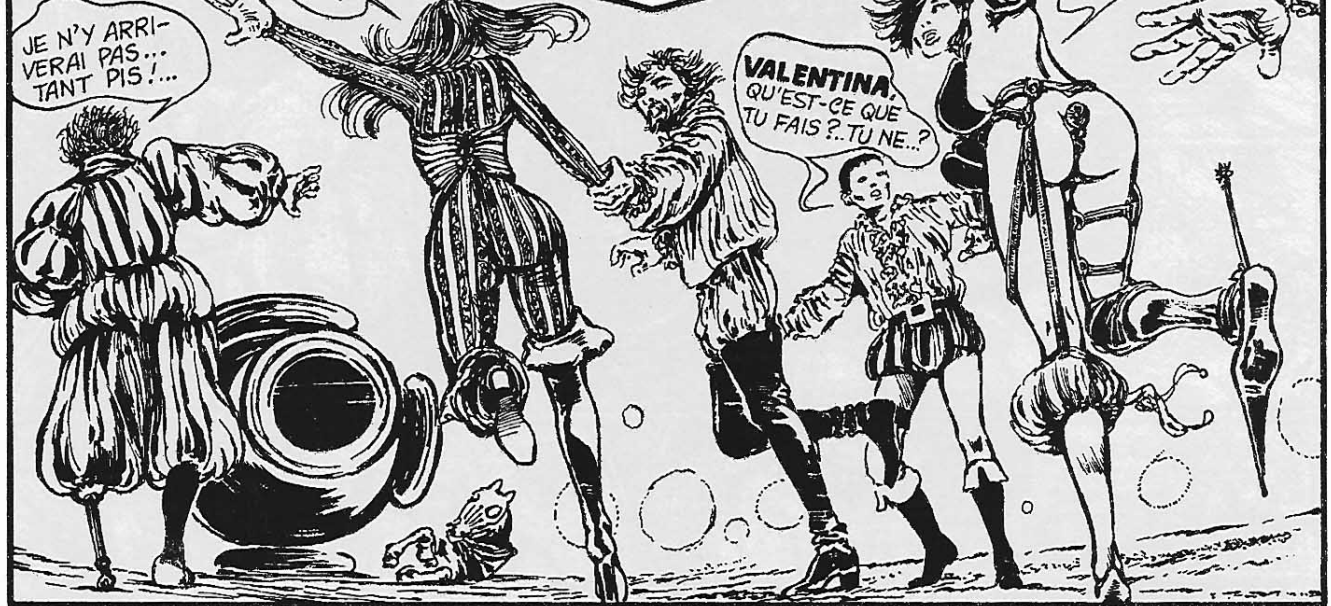
QUANT À LUI...C'EST **PABLO LAROUSSE**
...TU SAIS PROBABLEMENT QUE PABLO
NERUDA ET JEAN-PAUL SARTRE AVAIENT
ÉPOUSÉ DEUX COUSINES, ET...

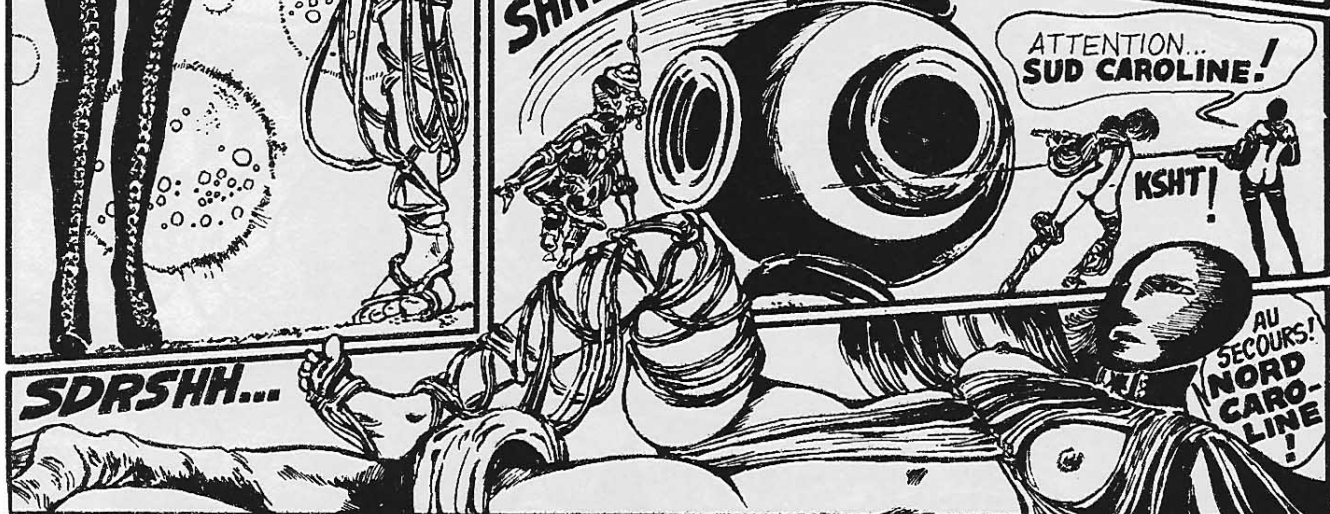
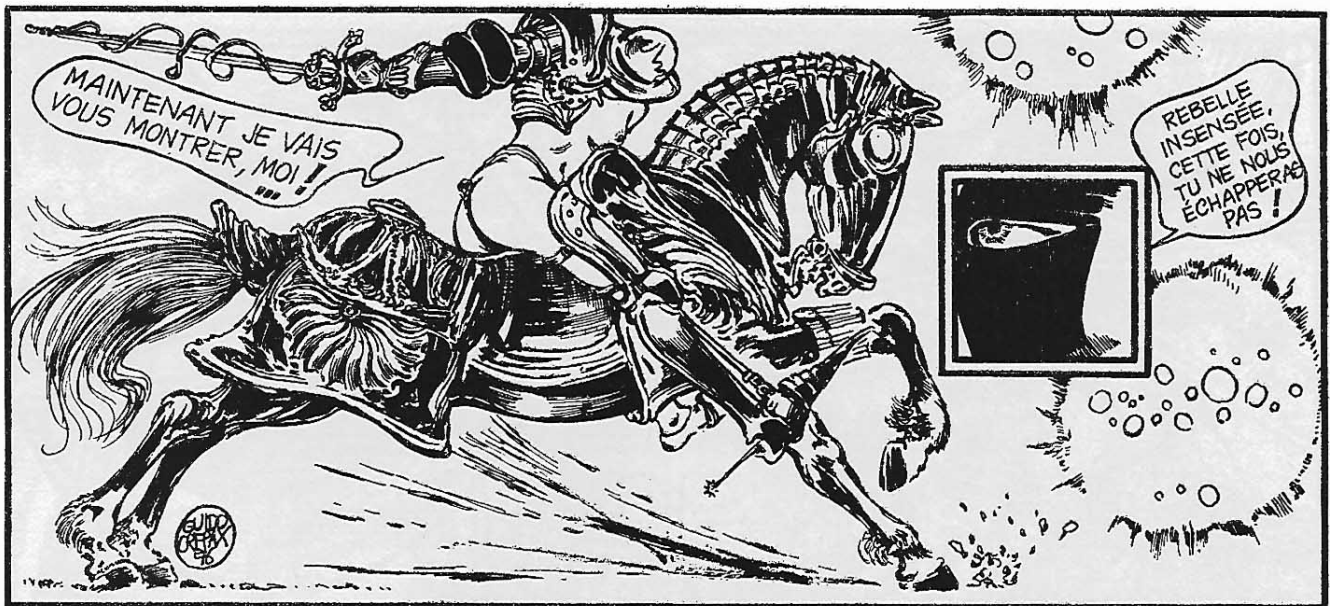


JE CROIS
QUE VOUS
ÊTES DES
GRANDS
JOUEURS
DE CLARI-
NETTE !

...MAIS VOUS
ÊTES SYMPATHIQUES...
J'AI BESOIN D'AMIS...
LES LANSQUENETS DE MER-
CURE ME POURCHASSENT !
AH, OUI...J'OUBLAIS...
MOI, JE M'APPELLE **VALEN-
TINA** ! PLUS TARD, JE VOUS
RACONTERAI POURQUOI JE SUIS ICI...





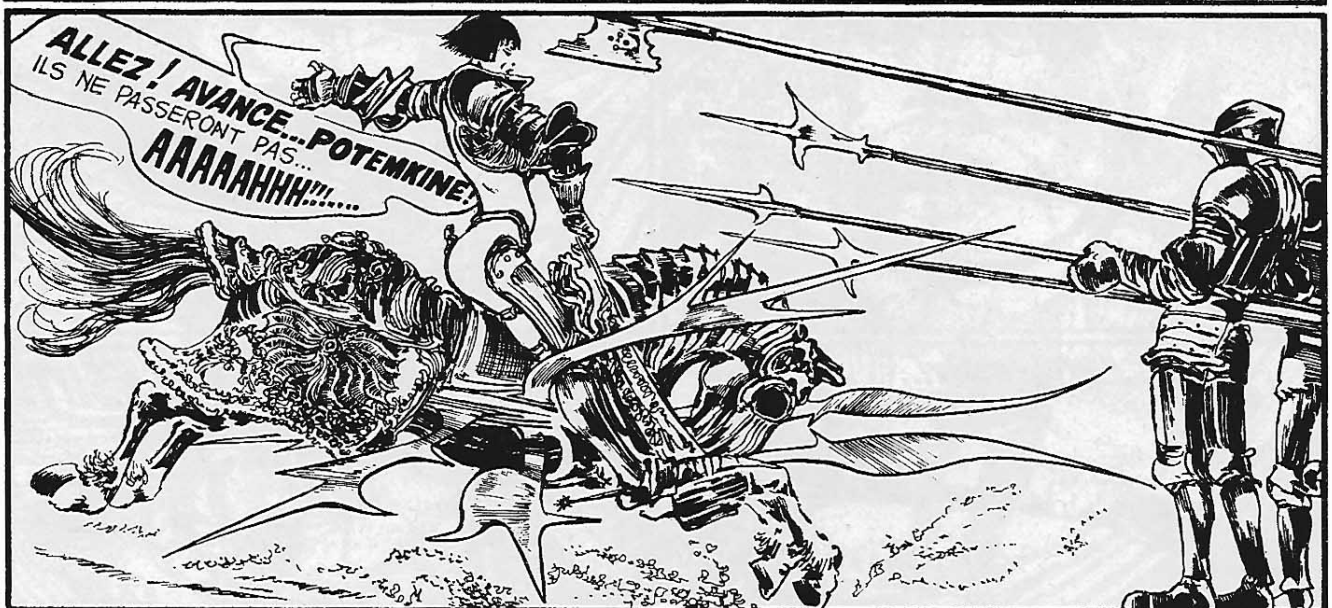


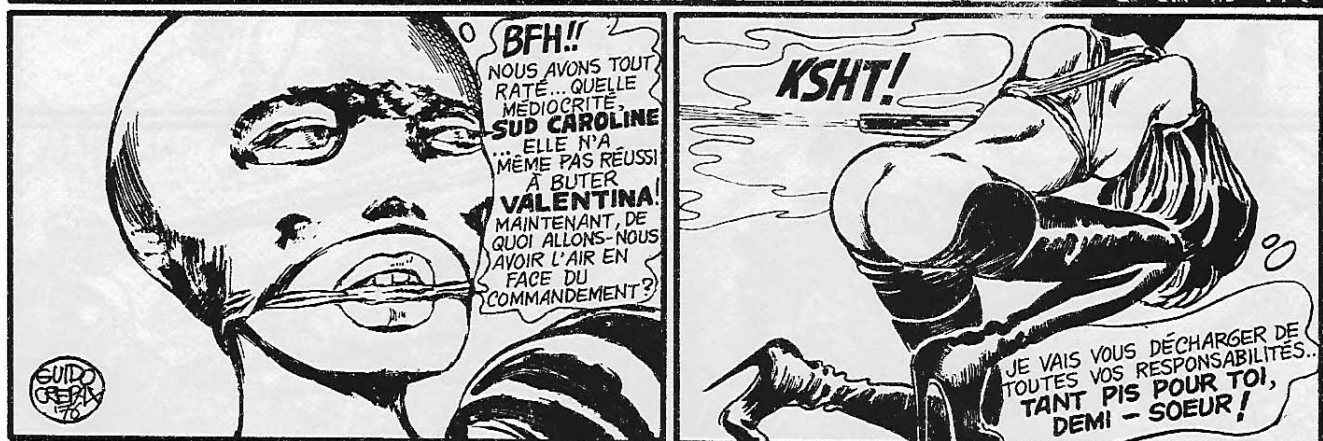
W N.D.T. KILLERS = TUEURS.















TOUT DE SUITE, MADEMOISELLE...
MAIS JE VOUS PRÉVIENS QUE JE
CONNAIS RIEN AU PILOTAGE...

OPS...
J'AI
DÉRAPÉ !!

LÈVE-TOI,
CITROUILLE

AH... NOOON!

DONNEZ-MOI
LA MAIN S'IL
VOUS PLAÎT...
JE SUIS
VIEUX
ET IN-
VAI-
DE !

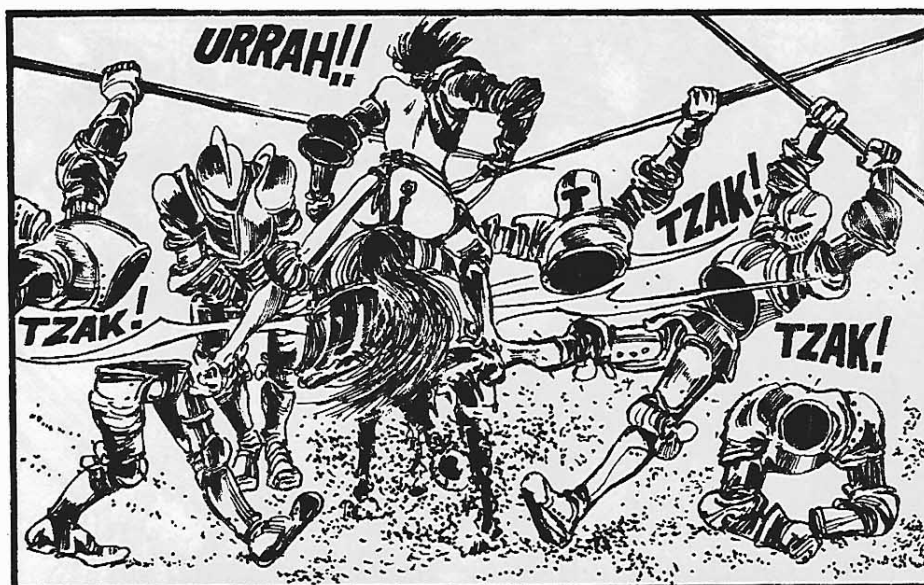
À PRÉSENT, JE
CROIS QUE NOUS
POUVRONS NOUS
TUTOYER, NON ?

TU M'AS ROULÉE
COMME UNE IMBÉCILE !
JE MÉRITE D'ÊTRE
VIOLÉE... TU POURRAIS
EN PROFITER...

... JE SUIS UN
BUTIN DE GUERRE,
MAINTENANT !

EH NON ! AVEC TA MERVEILLEUSE SALE GUEULE,
TU ME FERAIS CERTAINEMENT QUELQUE
FARCE PEU SYMPATHIQUE...
JE N'AI
PAS LE
TEMPS !





FIN... ?
LUDO CRAX

BENOÎT BROUTCHOUX

Voilà un livre qui me ravit car il contient tout ce que j'aime : de l'histoire, de la générosité, de l'humour et du talent.

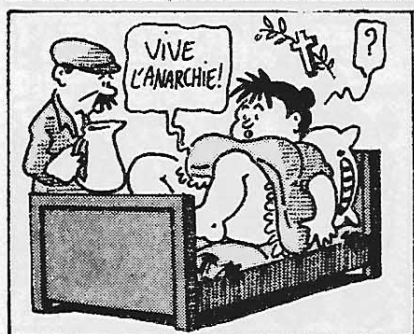
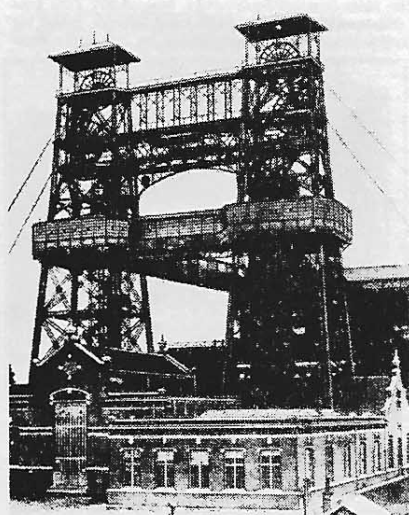
Benoît Broutchoux est un type avec lequel on a envie de boire un coup, ce qui est mon grand critère. Ce n'était pas un dynamiteur ni un théoricien, c'était une grande gueule de prolo, un autodidacte, un sentimental, un parfait brave homme. Il

aurait aimé « Charlie-Hebdo ». C'est un frère.

Merci, Phil et Callens, de me l'avoir présenté et d'avoir réalisé ce mélange astucieux et marrant de documents et de bandes dessinées.

« Les aventures épatantes et véridiques de Benoît Broutchoux », par Phil et Callens. Le Dernier Terrain Vague.

W.



Essertenne, un petit patelin de Saône-et-Loire, pas loin de Montceau-les-Mines. C'est ici que naquit Benoît Broutchoux, le 7 novembre 1879. Son dabe, Sébastien Broutchoux, était métallo. Sa mère, Claire Lazareth, n'avait sans doute jamais entendu jacter du malthusianisme, car elle pondit huit marmots, dont

Benoît était l'aîné. Tout même, il commença à turbiner comme charretier dans une ferme. Puis il se retrouva galibot au fond des mines de la Compagnie de Blanzay, à Montceau. Boulot bougrement dégueulasse, et dangereux, avec ça : à 14 piges, Broutchoux s'esquinta une quille. Ça lui valut une invalidité de

15 %, et il ne remit plus jamais les arpiens au fond. Deux ans plus tard, il quitta ses vieux pour aller trimarder au hasard des routes. Un beau jour de 1898, il débarqua sur le pavé de Pantruche. Là, il s'embaucha comme terrassier au chantier du métropolitain. C'est à cette époque qu'il commença à fréquenter les milieux



anars et syndicalistes.

Le raffut des bombes des adeptes du «manuel du parfait petit dynamiteur» s'était tu depuis quelques années, et les compagnons anarchistes se tournaient vers un autre moyen de chambardement : la grève générale. Pour se bagarrer contre les bouffe-galette, les singes,

les patrons et tous les vampires capitalistes qui sucent le sang des pue-la-sueur, les prolos commençaient à se grouper en syndicats. La Fédération des Bourses était née en 1892, et la Confédération Générale du Travail s'était formée trois piges plus tard. Les anarchistes, sous l'impulsion de zigues comme Fernand Pelloutier,

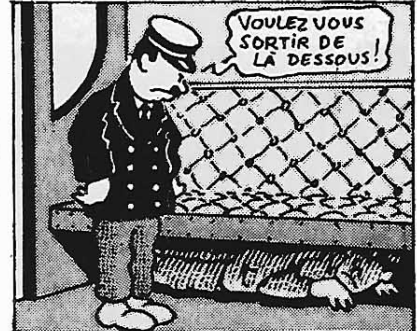
étaient venus y mettre leur grain de sel : pas question de laisser les sociaux réformistes foutre leurs sales patates sur le mouvement syndicaliste ! Les bons bougres prirent bédéz d'influence dans les bourses du travail. En 1897, au congrès de la C.G.T. à Toulouse, Emile Pouget, le «gniaff journaliste» du célèbre «Père Pei-



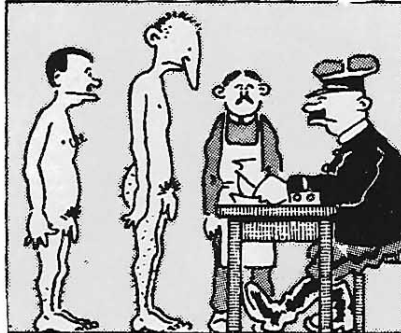
nards», fit adopter le sabotage et le boycottage comme arme contre les patrons. Dans les bistrot, après le turbin, ça jactait ferme, et les idées faisaient leur chemin. Broutchoux, tout frais débarqué de son Charolais natal, ouvrait grand ses esgourdes, et bouquinnait toutes les brochures liber-



taires qui lui tombaient sous la main. Il ne tarda pas à en pincer bougrement pour l'anarcho-syndicalisme. Pendant son séjour à Paname, il milita au syndicat des terrassiers-puisatiers-mineurs, et torcha quelques articles pas piqués des vers pour un caneton anar, «le Chemineau». Le 28 avril 1898, il écopa de sa première



condamnation - 50 F d'amende pour infraction au règlement des chemins de fer -. Notre aminche, en bon partisan de la «reprise individuelle», avait en effet l'habitude impénitente de brûler le dur. Six mois plus tard, il fut conduit au violon pour «cris séditeux»... ça aussi, ça allait devenir une habitude !



Au printemps 1900, Broutchoux revint traîner ses galoches à Montceau-les-Mines. En effet il avait décroché le numéro 115 du tirage au sort de la conscription et il devait passer devant le conseil de révision. En attendant son départ au régiment, notre aminche décida de rester dans le coinceto pour faire de la pro-



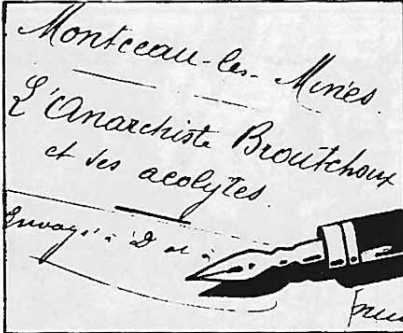
pagande anar. Il se fit remarquer le 19 mai dans une réunion publique organisée par la jeunesse socialiste de Montceau. Benoît prit le crachoir, et le garda un bon bout de temps : il exposa ses idées libertaires, et expliqua que les parlementaires socialistes étaient des jean-foutre, qui promettaient la lune au populo pour



mieux se goberger sur son dos, kif-kif les patrons. Evidemment, ses propos ne bottaient pas bœuf les sociaux présents, qui se mirent à faire un potin du diable. Mais Broutchoux avait conquis une partie de l'auditoire, et de bons bougres couvrirent les éclats des sociaux à l'eau de rose en gueulant à plein poumons :



«Vive l'Anarchie, Vive les libertaires !». Notre aminche faisait du chouette turbin, et bientôt se forma à Montceau une «Bibliothèque d'éducation libertaire et sociale». Toutes ces activités avaient mis les flics sur le qui-vive. Müller, le Commissaire Spécial de Chalon-sur-Saône, rédigea une flopée de rapports sur «le mouve-



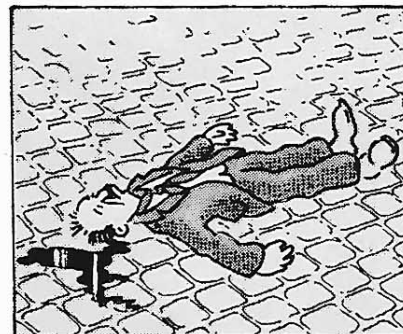
ment anarchiste à Montceau-les-Mines» où il notait : «Broutchoux est en train de fonder à Montceau un groupe anarchiste qui compte déjà d'assez nombreux adeptes des jeunes voyous brailleurs, des imbéciles et des hommes mauvais sujets, repris de justice bons à tout faire, la lie de Montceau (...). Broutchoux est très



intelligent, paraît-il. Il a bonne langue, la réplique aisée et ne se laisse pas facilement démonter». Benoît, qui n'avait plus de boulot, se mit à composer des chansons anars et antimilitaristes. En compagnie de deux poteaux, il les chantait et les vendait deux sous la pièce sur les marchés. Cependant, dans le coin



du Creusot, les métallos avaient lâché le turbin depuis fin avril. René Viviani, socialo réformiste et futur Ministre du Travail, était venu arbitrer le conflit et prônait la reprise du boulot. Au cours d'un meeting devant 8000 prolös, Broutchoux se paya la fiole de Viviani et fit décider la poursuite de la grève.



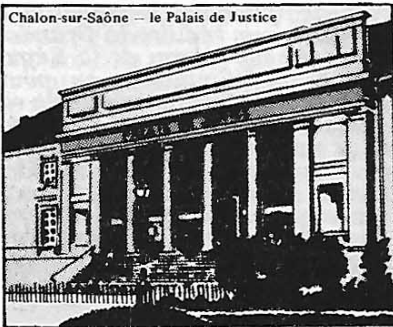
Le 2 juin, les métallos vinrent manifester à Chalon-sur-Saône. De Joly, le préfet de police, fit tirer sur le populo ; le gréviste Brouillard resta sur le carreau. Aux obsèques de celui-ci, Broutchoux prononça un violent discours. Les sergots lui mirent la main au col-bac, et une information judiciaire fut ouverte contre



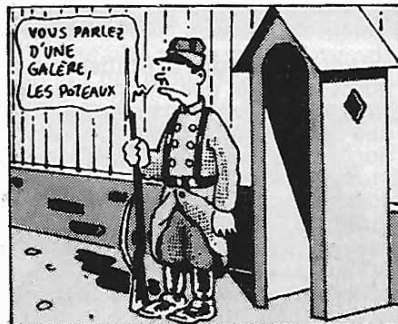
cézigue pour «excitation au meurtre et au pillage, injures à l'armée, paroles outragantes au gouvernement parlementaire», rien que ça ! Broutchoux se retrouva derrière les barreaux de la maison d'arrêt de Chalon. Quand il sortit de taule, au mois de juillet, les bons bougres de la «Bibliothèque d'édu-



cation libertaire» organisèrent une bath ribouldingue ! Quelques semaines plus tard, Benoît cassa la margoulette à Müller, le Commissaire Spécial de police, qui commençait à lui courir sur le haricot avec sa manie de lui coller au derche. Le tribunal de Chalon lui colla 6 mois de prison et deux ans d'interdiction de séjour.



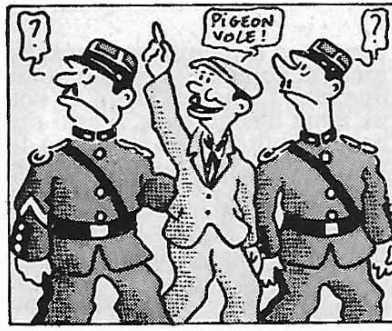
les chasseurs esbignés. Manque de pot, à peine rentré au pays, les gendarmes lui passèrent les cadènes, l'amnistie ne s'appliquant pas au cas de cézigue. En décembre, il fut condamné pour «outrage à la gendarmerie» et début 1901, il se retrouva devant les jéguers pour répondre du gnon flanqué au Commissaire Spécial. Le



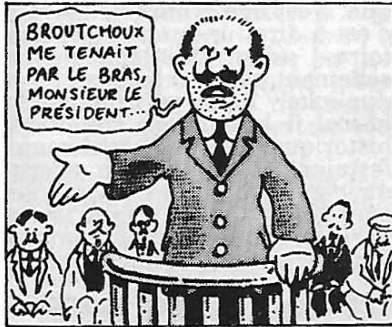
grève des mineurs de Montceau, qui devait durer 107 jours. Quand il sortit de taule, ce fut pour être illico incorporé à l'armée. Notre aminche passa directo des griffes des chats-fourrés et des matons dans celles des traîneurs de sabre. Il en aurait fallu davantage pour freiner son ardeur révolutionnaire, et Benoît risqua



- J'm'en fiche, je ne veux pas coucher en taule. Il y coucha quand même, mais au gnot militaire. A sa sortie du régiment, en novembre 1901, avec une poignée de compagnons, il poussa jusqu'au Pas-de-Calais, le seul bassin minier qui ne lui fût pas interdit. Ils se pointèrent donc à Auchel, où se trouvait déjà un



condamnation par défaut d'ailleurs, car notre aminche s'était esbigné sans demander son reste. Il se fit tout de même pincer par la maréchaussée en octobre, à Montceau. Mais Benoît était un mariolle, et à la première occase, il faussa compagnie aux pandores. Il calta en Suisse avec une bande de poteaux. Notre aminche



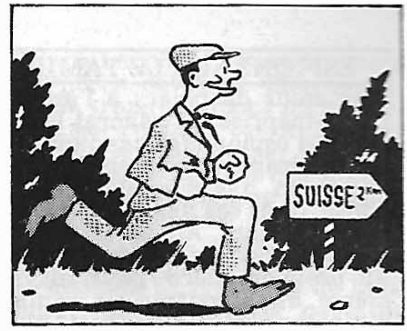
lardu vint à la barre faire le récit de la bigorne : «Brouchoux me tenait par les bras» déclara-t-il. «Ce n'est pas vrai, gouailla Brouchoux, je le tenais par les oreilles...». Or Brouchoux était de petite taille, et le commissaire, une grande brute, mesurant près de deux mètres ! «N'aggravez pas votre cas en vous moquant



plus d'une fois Biribi. Un matin son régiment partit pour Reims défilé devant le Czar des Ruskoffs venu serrer la louche à Emile Loubet. Arrivé devant Reims, Benoît quitta les rangs et refusa d'avancer. C'est pour le coup que les gradés tirèrent une drôle de trombine ! «Vous savez



groupe de révoqués de la Compagnie de Blanzay, qui turbinaient aux mines de Marles. Un aminche de Brouchoux, Simon Delorme, lui prêta ses fafiots. Sous ce faux blaze, Benoît se fit embaucher comme terrassier aux chemins de fer de Béthune. Il vivait désormais avec une compagne. Fernande Richir, une



avait besoin d'un faux blaze, et il se souvint que le préfet de police de Saône-et-Loire se nommait De Joly. Va pour Dejoly, mais en un seul mot ! Benoît ne resta pas longtemps chez les Helvètes. L'annonce d'une amnistie lui fit repasser imprudemment la frontière, comme un lapin qui met le nez hors du terrier, croyant

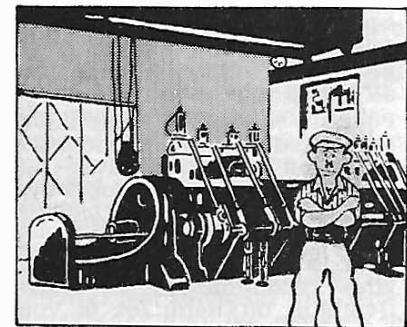


du tribunal» gronda le président. Et Benoît, pas démonté pour autant, d'insister, à la grande joie de l'assistance. «Pardon, c'est la stricte vérité... !». Défendu par Aristide Briand, ses deux condamnations furent confondues en quatre mois de cabane. Brouchoux était donc à l'ombre lorsque éclata la grande



ce que vous risquez !» menacèrent-ils. Brouchoux se bidonna «Je ne risque rien», qu'il leur bonnit et peinarde il tira de sa tunique un arrêté d'interdiction de séjour !

- Je n'ai pas le droit d'entrer dans Reims !
- Mais vous n'êtes plus civil, vous êtes militaire !



anar originaire de l'Oise. Ils vinrent tous deux s'installer à Lens, et là, Benoît trouva du turbin aux fours à coke de la fosse 8. Et c'est maintenant que vont vraiment commencer ses aventures, car tout ce qu'on vous a conté jusqu'ici, ce n'est que roupie de sanvonnet et pipi d'aristo à côté de ce qui va suivre !

ESPIONS SUR LE TAMIS

L'amateur de polars à l'américaine méprise en général le roman d'espionnage sadique à grand tirage, et souvent il prise le roman d'espionnage à l'anglaise, dans ses variantes classiques (Buchan, Ambler, etc.) et surtout moderne (Le Carré, etc.). Au premier abord, pourtant, et même au deuxième, le roman d'espionnage sadique est plus proche du polar à l'américaine, et même il en découle. Ses ingrédients sont les mêmes, à ce qu'il semble – on dirait que simplement il les exagère ; son écriture « behavioriste » est analogue – seulement elle paraît souvent négligée. Mais quelque chose manque, quelque chose d'essentiel qui au contraire ne fait pas défaut au roman d'espionnage à l'anglaise. Disons : la morale. J'utilise ce mot faute d'autre chose, et bien que son usage habituel en ait fait quelque chose de dégoûtant. Si vous préférez, disons l'Idée. La confiance inébranlable en l'Idée, propre à la gauche hégélienne, est la seule citadelle où les esprits libres puissent trouver refuge lorsque la réaction, recevant l'appui d'en haut, gagne sur eux un avantage momentané, écrivait le jeune Engels en 1841. Eh oui. Dans le polar de la grande époque, la « confiance inébranlable » a été sérieusement ébranlée, à cause du caractère écrasant de la réaction contemporaine, et l'Idée s'est fâcheusement atrophiée en code de conduite individuelle (*Quand votre associé est tué, vous devez faire quelque chose*), mais ce que nous y lisons maintenant, c'est que ce monde devait passer, comme à présent il a commencé de le faire.

Ce qui rend méprisable le roman d'espionnage sadique, c'est que la protestation contre ce monde s'y est changée en acceptation vile, et bientôt en apologie abjecte. Le héros du genre, c'est le tueur garanti par l'Etat. Il est *licensed to kill*, c'est sa qualité première, sa belle gueule et sa grosse bite viennent, si j'ose dire, loin derrière.

Pour un jugement plus nuancé, appuyé sur une solide documentation, on se reportera avec intérêt au numéro de novembre dernier de la revue *Polar*, centré sur James Bond.

Pour le reste, il serait oiseux de vous recommander Le Carré, Deighton ou Behn, et je vous renvoie à *Métal hurlant* : Philippe Garnier y a commencé dans le numéro 43 une étude (à suivre), et il connaît son sujet (le

roman d'espionnage littéraire, amer et non-sadique) bien mieux que moi, j'ignorais jusqu'au nom de deux des auteurs, à vrai dire non traduits, qu'il cite avec faveur (Brian Freemantle et Charles McCarry). Tout au plus serai-je plus mesuré que Garnier dans l'éloge qu'il fait de l'intéressant Robert Littell (publié en France aux Presses de la Cité), mais c'est peut-être que cet auteur n'est pas facile à traduire (vous venez de lire notre private joke mensuelle).

En tout cas, si l'amateur de polars préfère l'espionnage « à l'anglaise » à l'espionnage sadique, c'est une affaire de morale, c'est-à-dire une affaire d'Histoire. L'espion était jadis universellement méprisé à cause de sa duplicité. Pour qu'il devienne héros, il a fallu les conditions historiques nouvelles qui manifestaient la domination accrue du capital (hé oui ! le v'là encore !) sur la vie. Il a fallu la disparition des valeurs de l'ancien régime, après que cet ancien ré-

lar, nous l'aimons cependant bien fort.

De John Buchan, les Nouvelles éditions Oswald (NéO) publient *la Centrale d'énergie* (1916), dont le héros est certes un gentleman (*Jadis à Eton, j'avais gagné le « mille » du collège, et à Oxford je fus deuxième dans le quart de mille*), et a certes pour adversaire l'histoire moderne et ses inquiétantes horreurs (*Un petit dispositif mécanique enverra des flottes entières par le fond. Une nouvelle combinaison chimique bouleversera toutes les règles de la guerre. De même pour notre commerce. Il suffirait de quelques modifications infimes pour réduire la Grande-Bretagne au niveau de la République de l'Equateur, ou pour donner à la Chine la clef de la richesse mondiale. Et pourtant nous ne voulons pas songer que ces bouleversements soient possibles. Nous prenons nos châteaux de cartes pour les remparts de l'univers*). Hé oui. Peu importe que les « méchants », ici,

POLARS

gime eût achevé de disparaître en pratique (n'oubliez pas que, pour prendre des exemples proches, la monarchie et le féodalisme agricole se maintiennent très tard en Italie et en Espagne ; ni que la Grande-Bretagne a toujours une reine et des lords). Il a fallu l'éclipse momentanée de la perspective révolutionnaire, qui crée un monde où tous les moyens se valent car toutes les fins sont mauvaises. Il a fallu une planète unifiée par le capital comme *marché mondial*, et où l'idéologie pouvait désigner en tout lieu, à tout instant, un affrontement entre le Bien et le Mal matérialisés en deux camps politiques, économiques et militaires (Le plus souvent, c'est l'opposition entre monde « libre » et camp « socialiste » ; passagèrement, ce sera l'affrontement entre les Alliés et l'Axe). Tandis que le roman anglais à énigme reste en général quiettement confiné, et par suite confit, dans ses pensions de famille et ses gentilhommières, le roman d'espionnage est le lieu où le héros britannique se heurte à cet effondrement d'un monde et de ses valeurs. Il est la protestation du gentleman. C'est pourquoi, si nous l'aimons moins que le po-

soient encore des « nihilistes », et point encore des Nazis ou des Rouges, déjà ils ont cessé d'être des gentlemen, bien qu'ils en portent encore le masque (*Ce masque, de toute façon, va vous être arraché*, remarque le héros lorsqu'il accule enfin son ennemi). (De Buchan toujours, on aura lu aussi les célèbres *39 Marches*, et *les Trois Otages*, et *le Camp du matin* – ces trois ouvrages au Livre de Poche – et puis, chez Gallimard, *le Manteau vert* et *la Troisième aventure de Monsieur Constance*.)

Comme notre perspective est cavalière, nous galopons d'un seul coup jusqu'à Eric Ambler, dont quelques volumes sont éparpillés ici et là (par exemple *Docteur Frigo*, Fayard, 1976, ne doit pas être introuvable), mais dont surtout nos amis les Humanoïdes associés poursuivent depuis trois ans l'édition systématique – plus d'une demi-douzaine de volumes, déjà, dans une présentation d'ailleurs très plaisante. Buchan est mort en 1940. Ambler a commencé dans les années 1930 sa carrière, qu'interrompent la guerre puis des activités de scénariste, et qui reprend vers 1950 et se

poursuit magistralement. Cette fois, les choses sont bien claires : l'espionnage n'est pas une affaire de gentlemen et, à travers l'espionnage, à travers les romans d'Ambler, c'est l'époque elle-même qui apparaît comme n'étant pas une affaire de gentlemen. L'amateur qui ne connaîtrait pas encore Ambler (dont la notoriété, en France, a beaucoup tardé) pourra avantageusement commencer par le célèbre *Masque de Dimitrios*. Comme dans le polar américain, mais dans un style différent et sur un autre théâtre (l'Europe, notamment les Balkans), c'est l'ignominie d'une époque (l'immédiat avant-guerre) qui se déploie ici, sur fond de crimes crapuleux, de ploutocratie, de manipulations politico-militaires, à travers le personnage de Dimitrios, homme de main distingué et insubmersible, en fait immonde crapule, traître à tout le monde, mangeant à tous les râteliers, et en croquant de même. L'intelligence d'Ambler est aussi dans le choix de son héros : un auteur de romans policiers parfaitement britannique, nourri donc des valeurs d'ancien régime, et fasciné du coup de suivre à la trace un « vrai criminel » et ses agissements sordides. Fasciné, mais ne touchant pas sa bille : vers la fin du livre, notre homme va chercher les flics ; ce faisant il quitte une pièce sans comprendre qu'un meurtre va s'y com-

mettre aussitôt qu'il aura franchi le seuil. Il ne comprend pas parce qu'il ne veut pas comprendre, il ne veut pas le savoir, le gentleman (*Ses mains étaient tachées de sang. Il alla se les laver*, note Ambler quelques instants plus tard). Et page suivante, aux dernières lignes du roman, notre gentleman a repris le train et songe au prochain *mystery* qu'il va écrire pour gagner son bœuf : *Par exemple un homme assassinerait une vieille dame riche pour que sa femme ait un revenu personnel. Le cadre ? Un village anglais était toujours amusant. Le moment ? L'été, avec les matches de cricket, les thés chez le pasteur, le tintement des tasses, le parfum du foin coupé. Les gens aimeraient lire ce genre de choses. Lui aussi aimait parler du côté aimable de la vie.*

Hé oui, trois fois oui ! D'un trait de plume (c'est vite dit - Ambler est un écrivain infiniment soigneux), l'auteur saisit, dans une même ironie énorme et discrète, sobre et dévastatrice, l'époque et la morale de l'écriture elle-même. Voilà un immense talent.

Quelques années plus tard, Fleming fait subir aux valeurs d'ancien régime un tout autre traitement. Il les prostitue dans le cadre de la guerre froide, et le gentleman-tueur, héros moderne, sera le produit de ce triste coït, en attendant SAS le

prince-boucher. Parallèlement tel héros de Peter Cheyney liquide tranquillement un prisonnier par ce que c'est un Nazi, et bientôt Mike Hammer, le héros de Spillane, abattra des Rouges avec une jouissance explicite. L'intérêt littéraire de ce secteur est bien faible, quoique Fleming n'écrive pas comme un cochon, et quoique Cheyney ait de l'humour. L'intérêt que certains veulent trouver à leur descendance, d'ordre psychanalytique ou sociologique, est nul. On peut certes analyser les péripéties des SAS et le thème de la salope armée d'un flingue (phallique, comme on dit) indéfiniment répété sur leurs couvertures illustrées, on aura juste montré que Gérard de Villiers est peut-être névrosé, et que les populations modernes le sont certainement. Belle découverte ! quarante-cinq ans après Reich et sa *Psychologie de masse du fascisme*, trente-cinq ans après Orwell et son essai *Raffles and Miss Blundish*...

Donc, l'école anglaise (nous la nommons anglaise, bien qu'elle compte des Américains - et d'ailleurs des Français comme le Perrault de *Dossier 51*, et d'autres -, parce que son pape, Le Carré, et son ascendance - Conrad et Greene, Buchan et Ambler, dix autres - sont britanniques.) Dans le monde qu'elle décrit avec une aversion justifiée, monde de sagouins, monde de puissance (notamment intellectuelle et technologique) sans morale aucune, les valeurs anciennes ne survivent plus que sous une forme dérisoire, ou comme aliénation qui commence à se connaître elle-même.

Dérisoire : le snobisme ahurissant des personnages de Le Carré, non seulement les hauts fonctionnaires, mais tout autant le petit personnel.

Aliénation qui commence à se connaître : l'agent de renseignement ne sait plus guère pourquoi il combat, sinon pour la « machine », quand vient la dernière page. C'est qu'il a observé de près ces mêmes illusions qui rendent possible le roman d'espionnage sadique. Quand l'idéologie affirme à tous que le Bien est ici, et le Mal là-bas, l'espion observe au contraire la *realpolitik* et l'incessant renversement des alliances. La réintégration de l'Allemagne fédérale, Nazis inclus, dans le camp du Bien occidental, est devenue un thème classique, à quoi fait pendant la réintégration symétrique de l'Allemagne orientale, Nazis inclus, dans l'autre camp (relire, bien sûr, parmi dix autres, Le Carré,



tout spécialement *l'Espion qui venait du froid* et *Une petite ville en Allemagne*). Un peu plus tard, le « camp socialiste » se fissurant vilainement, on verra couramment des Chinois venir mettre la vérole dans les contacts russo-américains (*Une lettre pour le Kremlin*, de Behn le démoniaque). Dans le même temps, à l'inverse, les amis apparents se tirent dans les pattes ; jusqu'aux divers services de renseignement d'un même pays qui tentent frénétiquement de s'étrangler les uns les autres, pour des histoires de puissance et de budget (voir, encore de Le Carré, ce *Miroir aux espions* qui fut mal aimé du public, sans doute parce qu'il dépassait les limites du lugubre sans grâce).

Pour finir, tout s'effondre, dans le roman et hors du roman. L'erreur fait place à la réalité, comme dit une chanson qui s'appelle justement « le Triomphe de l'anarchie ». Face au merdier israélo-arabe et libanais, ou à l'horreur indochinoise, à quel saint se vouer à présent, quoi qu'on ait été naguère, sioniste de gauche (ou antisémite-antiarabe), fan du FUNK, groupie des bureaucrates de Hanoï ?

Philippe Garnier n'a finalement pas tort de placer Littell au premier rang des auteurs d'espionnage, au moins quant au fond. Chez Littell en effet, Rouges et Blancs se reflètent les transfuges

comme s'ils jouaient au ping-pong (*la Boucle*), se renvoient poliment leur dissidents (*le Cercle Octobre* - attention, ce n'est pas un roman d'espionnage), et pour conclure les Renseignements militaires russes et américains collaborent contre le KGB et la CIA (*The Debriefing* - à paraître d'un instant à l'autre) ; d'ailleurs rien n'empêche un agent du KGB d'être agent de la CIA (*Mère Russie* - attention, celui-ci non plus n'est pas un roman d'espionnage). Littell fait un peu trop de littérature, et sa bonne volonté politique, pour ainsi dire « dubcékiste », est naïve, mais les symétries qu'il montre sont cinglantes, et ses espions de misérables salauds. Quand l'idéologie s'effondre, il n'y a plus que les taupes, aveuglées par la lumière, pour ignorer encore que toutes les gueules-de-vache sont noires. Le misérable héros du *Debriefing*, en « débriefant » un transfuge manipulé, aura perdu toutes ses illusions et, devenu zombi, sera mûr pour devenir à son tour transfuge manipulé, pitoyable reflet.

Reste quoi ? Reste rien. Si, reste George Smiley (Le Carré l'a mis à la retraite à la fin de *Comme un collégien*, mais on peut espérer le revoir dans *Smiley's people*, qui devrait nous arriver bientôt). Smiley ou le dernier des derniers gentlemen. Encore porteur de ce qui reste des valeurs

d'ancien régime. Serviteur du Royaume. Homme-lige de Control tant que Control a vécu. Solidaire de ses gens (*people*), de ses féaux. Poursuivant sa vendetta avec le suzerain d'en face, Karla. Cramponné à son code, dans un monde qui n'est plus que sang et cendre, parce qu'il n'y a plus rien d'autre à quoi un George Smiley puisse se cramponner (chacun sait qu'il est même cocu, et plutôt vingt fois qu'une). Don Quichotte, revenu de sa folie à force de douches froides, s'est enfoncé dans la folie plus grande encore de la grande machine qui n'en finit pas de crever dans sa merde.

Manchette

PS. En vitesse : Un thriller violent et méditatif, beau et intelligent, c'est *les Phalanges de l'ordre noir* (Dargaud) de Christin et Bilal, mais comme c'est une bande dessinée vous êtes sûrement déjà au courant. Michel Lebrun, qui est au polar ce que Versins est à la S.-F., a sorti aux éditions Guénaud *l'Almanach du crime 1980*, j'en recauserai quand j'aurai lu mais ça ne peut pas être sans intérêt. Guérilla entre la revue *Gang* (genre moderniste, baskets et tout ça, on en recausera aussi) et la revue *Polar* (plus terne, mais c'est peut-être qu'il y a moins de strass), à cause que les deux organes ont publié à quinze jours d'intervalle la même nouvelle inédite de Westlake ; je ne sais qui a tort et je m'en fous, mais le fait est par ailleurs que la circulaire annonçant la parution de *Gang*, en se moquant des premiers chiffres de vente de *Polar*, était sur ce point d'une rebu-tante goujaterie ; souhaitons en tout cas à ces confrères de continuer de s'engueuler mensuellement jusqu'au prochain millénaire. Notons la parution d'un Frank Gruber, *le Courrier des dindons*, au Masque (on ne pense jamais au Masque), et l'attribution du Grand Prix de littérature policière à Dominique Roulet pour *le Crime d'Antoine* (Denoël-Sueurs froides), œuvre qui s'efforce vaguement d'être policière et qui s'efforce épouvantablement d'être de la littérature (si vraiment vous voulez vous shooter à la littérature, mieux vaut *Un jour la vengeance*, même éditeur, même collection, par Michel Bernard, lequel au moins a prouvé depuis longtemps qu'il n'écrit pas avec les pieds). Notons enfin la réédition de *Psychose* de Robert Bloch (Marabout), et celle de *Mirage* de Howard Fast, sous un nouveau titre, *l'Ange déchu* (NéO). Allez, à la prochaine.



Camille le Camé

800 Kilos de haschich ont été saisis
dans le chapeau et la valise d'un
passager

DOUANE



MADIE FEE DU LOGIS

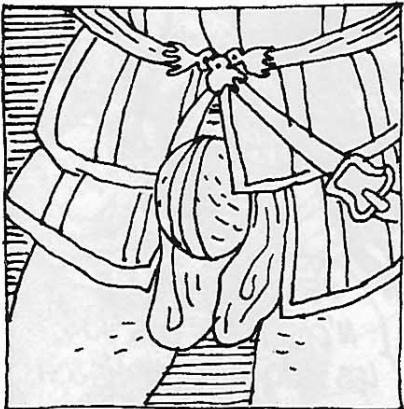
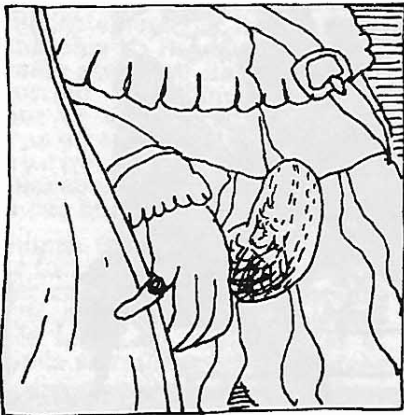
BRIDES A FESSES CONTRE BRAGUETTES MENTEUSES

Ceci étant un article sérieux, une légère révision des connaissances acquises le mois dernier est peut-être nécessaire. Elle vous confirmera dans votre opinion. On nous allèche avec des petites culottes, mais où sont-elles ? Ce mois-ci, vous serez comblés : notre héroïne paraît enfin.

Au début du XVI^e siècle, tout va bien pour l'Europe : finance, économie, culture, arts, tout cela est florissant, même si on se

prunter les chausses et les pourpoints de leurs amants bien plus sexys que leurs longues et lourdes robes. Les Français, encore moulus de leurs ennuis avec les Anglais mais pas fatigués pour autant de guerroyer, se tournent vers l'Italie. Entre 1494 et 1559, les Valois vont faire connaissance avec les Italiennes. Entre autres souvenirs, ils ramenèrent le mal de Naples (qui a un autre nom... j'ai oublié lequel), des architectes, des peintres et des tailleurs. Selon que tel ou tel Etat domine sur le plan militaire ou économique, il impose aussi sa mode. Pendant tout le XVI^e siècle, la puissance de Charles

tement serré dans un ruché de mousseline, elles paraissent faites d'une seule pièce et montées sur des roulettes. Mais alors que ces dames prévoyaient un pli spécial au bas de leurs jupes pour cacher leurs pieds quand elles s'asseyaient, elles négligeaient allègrement de se couvrir plus haut. La chemise suffisait encore. Les formes féminines se trouvent ainsi totalement gommées, alors que les mâles font étalage de leurs appâts à coup de chausses affriolantes, à bouffants et à crevées, et surtout de braguettes exagérément proéminentes. D'ailleurs, ces messieurs usent et abusent de



d'après
une peinture
du musée
de Rennes.
N.

bagarre encore un peu. Les Etats se consolident, les rois affirment leur puissance et intriguent pour épater leurs collègues au-delà des frontières. C'est à celui qui jettera le plus de poudre aux yeux sur tous les plans, et singulièrement en matière de vêtements et de parure. En Italie, depuis un demi-siècle déjà les riches marchands rivalisaient d'élégance. Les courtisanes, toujours à l'avant-garde de l'invention, prennent l'habitude d'em-

Quint et de l'Espagne transparaît sous l'aspect grotesque que la mode espagnole va donner aux femmes. Elles abandonnent pour longtemps la souplesse pour la rigidité et les formes droites. Lorsqu'elles marchent sur leurs hautes semelles de liège, balançant leurs doubles jupes montées sur des cerceaux de bois (vertugo), le torse et les seins comprimés jusqu'à l'effacement dans un corset de toile raide et de fil de fer, le cou étroit

rembourrages et de baleines pour valoriser leur corps, et tout particulièrement leur sexe.

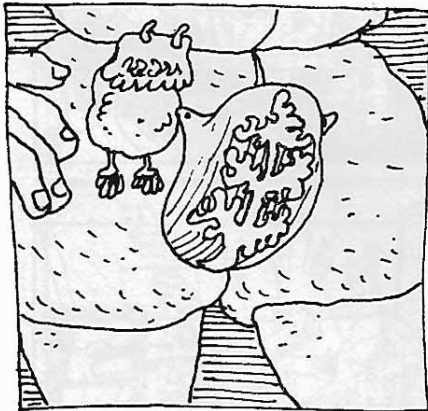
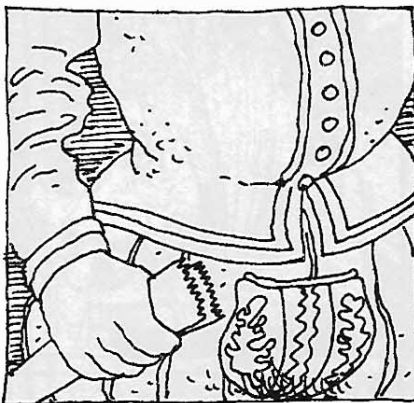
En France, on avait trouvé intéressante cette jupe à cerceaux ; les tailleurs inventifs de la cour s'attelèrent au problème pour trouver encore mieux, ou pire. A savoir : le vertugadin et le corps à baleines. Les Françaises gardent leur chemise et leurs bas attachés au-dessus du genou par une jarretière, mais s'harna-

chent par-dessus d'un corset de plus en plus rigide et d'un gros bourrelet circulaire fixé à la taille entre deux jupes et répartissant les fronces de la robe. « Pour faire un corps bien espagnolé, quelle géhenne les femmes ne souffrent-elles pas ? » Les caricaturistes, déjà gâtés par la fameuse fraise autour du cou, s'en donnent à cœur joie, et les misogynes aussi. Montaigne, par exemple, blâme les espiegles qui interviennent en faisant l'amour « par des mouvements indiscrets et insolents » et pose une grave question : « Pourquoi les femmes couvrent-elles de tant d'empêchements les uns sur les autres les parties où se loge principalement notre admiration ? Et à quoi servent ces gros bastions de quoi les femmes viennent d'orner leurs flancs, qu'à leurrer notre appétit et nous attirer vers elles tout en nous en éloignant. »

Dans leurs découvertes italiennes, les copains de Bayard avaient négligé les caleçons que portaient les élégantes transalpines. « Caleçon », ce n'est déjà pas un joli mot, mais le bon peuple lui fit un sort et le baptisa « brides à fesses ». La belle Catherine de Médicis, en épousant en 1532 son volage Henri II, prit fermement les choses en main et

permis, jusqu'aux draps d'or ou d'argent, les passementeries, les broderies, les pierres précieuses. Le prétexte direct pour lancer la mode des caleçons fut d'abord une nouvelle façon de monter à cheval. Jusque-là, les femmes s'asseyaient de profil et posaient leurs pieds sur une planchette ; à partir du XVI^e siècle elles montent en amazone, une cuisse horizontale soutenue par un arçon, posture découvrant largement le genou. Le pudeur s'effaroucha et la morale sembla y trouver son compte. Les contemporains naïfs se félicitaient de cette nouveauté : « Les femmes ont commencé à porter une façon de haut-de-chausses qu'on appelle

chair. » Prétexte fallacieux, bien sûr, car elles continuèrent à monter à cheval en amazone bien après la disparition des caleçons, et elles en portaient en bien des occasions où l'équitation n'avait rien à voir. La cour de Catherine de Médicis n'avait adopté ces caleçons que pour mieux retrousser ses robes et peut-être même les supprimer. Rapidement, ces dessous devinrent menteurs puisque les femmes se vengèrent des braguettes trompeuses en garnissant leurs caleçons de bourrelets de satin pour embellir leurs cuisses et leurs croupes. On les aimait bien grasses, à cette époque ! Il faut même croire que ces caleçons étaient ouverts, puisque Brantôme raconte que certaines dames parvinrent à maintenir leurs amants dans l'illusion en se donnant à eux sans quitter leurs caleçons. Ceux-ci, en avantageant les formes, présentaient des régions trompeuses si fermes et si satinées qu'elles donnaient à la main qui les caressait l'impression de la réalité. Les favorisées qui adoptèrent pour un temps cette mode connurent ainsi les sensations que peut procurer l'alternance de la nudité et du fermé de la « brides à fesses ». Vos copines peuvent vous en dire long là-dessus. Si



ne devait les lâcher que bien plus tard ! On allait voir ce qu'on allait voir ! Entre deux bagarres avec Diane de Poitiers et les gros garçons qu'elle donnait ponctuellement au roi, elle entreprit de faire connaître aux dames de sa cour les délices des premières petites culottes. Elles n'étaient d'ailleurs pas vraiment petites, et ressemblaient plutôt à des bermudas collants, en coton ou en futaine. La fantaisie et le luxe vinrent après, et là tout fut

des caleçons, et ce, parce qu'elles ont l'honnêteté en grande recommandation. Car outre que ces caleçons les tiennent plus propres, les gardant de la poussière comme ils les gardent du froid, ils empêchent qu'en tombant de cheval ou autrement elles montrent leurs cuisses. Ces caleçons les assurent aussi contre quelques jeunes gens dissolus ; car venant mettre la main sous la cotte, ils ne peuvent toucher aucunement la

Marie Stuart porte des caleçons de futaine le jour de son exécution, c'est sans doute un souvenir de son bref passage sur le trône de France, car l'usage de ces diaboliques accessoires ne fut pas étendu aux autres pays. La Réforme et Contre-réforme percèrent à jour les desseins des coquines et luttèrent farouchement pour le cul nu. Il va triompher pendant plus de deux siècles.

SOUFENS-TOI,
QUAND LE CAPTAIN
REFIENS, CHE SOUS
SORTIE BOUR
UN MOMENT.

ON GONNAÎT
LE CHEU!

MONTRE!

BOSTIF!!

OUI, CHE FIENDRAIS PIEN AU ZINE MAIS LES ENFANTS ?

**THE CAPTAIN
AND THE
KIDS**

LA HUIT
DANS
LE CORN

NE ME
FAITES
BAS RIKE!

BY J. J. DICKS

AHOY, BETITE REINE LE ROI EST DE RETOUR!

BONNE CHANCE MON GROS

UN BEU EN RETARD! QUI EST LE ROI, SANS PLAQUE?

MAIS TOU CONNAIS LA REINE!

A black and white cartoon panel. A character is lying on the ground, being hit with a broom by a woman. The character is screaming, "IL NE GONNÂIT PAS MAMA!" (He didn't like Mom!). The woman is wearing a headscarf and a long dress. There are some small, stylized figures of people in the background.

THE CAPTAIN AND THE KIDS

BY P. DIRKS

AU SECOURS




AU SECOURS!

NOON?



NON, SANS PLAQUE! CHE CROYAIS QUE FOUS APPELIEZ AU SECOURS.

UN PEU DE LOTION MIRACLE POUR LES CHEVEUX, SIR?



OH, MAIS J'AI BESOIN D'AIDE SIR. JE VAIS ME PAYER DES ETUDES, SIR!

EN FENDANT DE LA LOTION MIRACLE?



D'ABORD, TITOT, LE GOLLÉCHE, Z'EST PAR ICI! LA, TU FAS FERS LE PÔLE ZUD!

ET ALORS? C'EST PAS VOS OIGNONS, SIR?



NON, C'EST BAS, MES OIGNONS, MAIS TU NE PEUX PAS FENDRE TA LOTION AUX PINGOUINS, TITOT!

ON PEUT VRAIMENT PAS, SIR?



...CINGULANTE ...SOIXANTE ...CENT...

OH, MERCI, SIR!

ALLEZ, DRAINE BAS, ANTOUILLE, ET VA AU GOLLÉCHE, T'EN AS BESOIN!!



RAH - RAH - RAH SISS - BOOM - BAH REPRESENTANT EXPE - RIMENTE - RAH - RAH RAH



TU M'AS APPELÉ, CAP?

OUI, RENDS-MOI SERRICE ET TONNE-MOI UN GRAND COUP DE PIED!





LE SEIGNEUR DES ANNEAUX : BYE, BYE, BAKSHI !

Fritz the Cat ! Vous vous souvenez ? Quelle claque, à l'époque ! Tout le monde disait : avec ça, le dessin animé ne sera jamais plus comme avant. On pouvait penser ce qu'on voulait de Ralph Bakshi, le traiter de charognard de l'underground, l'accuser d'avoir trahi Crumb, n'empêche, un verrou avait sauté. Et surtout, Bakshi représentait la seule alternative de taille aux U.S.A. face à Walt Disney Productions. Le seul capable de réaliser des longs métrages d'animation au ton adulte, au graphisme neuf.

Son chef-d'œuvre reste *Heavy Traffic*, son deuxième long métrage, un portrait de New York glauque et sanglant. Il passa relativement inaperçu après le succès de « Fritz ».

Son dernier film, *Wizards* (« Les sorciers de la guerre ») était décevant. Trop hybride, un pompage trop évident de l'univers de Vaughn Bodé, beaucoup de remplissage. Mais, bon, ce film avait été bricolé rapidement pour renflouer les caisses de Bakshi, qui marnait comme un dingue sur son grand œuvre : l'adaptation

de la mythique trilogie de Tolkien, *le Seigneur des Anneaux*. Tolkien (1892-1973), digne professeur à Oxford, créa les « hobbits », ces petits gnomes aux pieds poilus qui crèchent dans des terriers. Le premier bouquin, *Bilbo le Hobbit*, paru en 1936, présageait la saga-fleuve du *Seigneur des Anneaux*, que Tolkien mit quatorze ans à terminer. Un conte de fées complètement emberlificoté, idéal à lire quand on est cloué au lit par une grosse grippe, calé bien peinard dans trois oreillers.

Les freaks et les hippies, toute la génération des années soixante, se sont emballés pour l'œuvre de

Tolkien. Pas étonnant que Bakshi, adaptateur de *Fritz the Cat*, porte aussi à l'écran *le Seigneur des Anneaux*. Culture commune de défoncés fumeurs de joints !

PROJET MEGALO

On attendait Bakshi au tournant. Les lettres des fans de Tolkien arrivaient par pleines brouettes pendant le tournage : « Tu ferais bien de le faire comme il faut, sinon t'es un homme mort », menaçaient-ils.

Le projet était mégalomanie. Trois ans de boulot, 10 000 décors, un million de celluloses, 8 millions de dollars. Le film dure 2 heures et demie, et une suite est en préparation ! Complètement gonzo, le père Bakshi ! On allait voir ce qu'on allait voir ! Aïe. Ralph Bakshi a succombé à cette infecte maladie qu'on pourrait baptiser le syndrome Disney. Le syndrome Disney, c'est le complexe du réalisme. Faire vrai à tout prix. Ressembler le plus possible au cinéma de prise de vue réelle. C'est vraiment de l'anti-Tex Avery : Avery savait bien sûr que le véritable intérêt de l'animation, c'est de pouvoir faire avec les personnages des choses impossibles en « vrai » cinéma. Les briser en miettes, les étirer comme du chewing-gum,

WHAT'S UP DOC?



les aplatir, les malaxer. Rien de tout ça dans le nouveau Bakshi. Il n'y a quasiment pas un poil d'animation pure dans *Le Seigneur des Anneaux*. Toutes les séquences ont d'abord été filmées avec des acteurs en chair et en os, puis décalquées au Rotoscope...

A ce propos, dans le dossier de presse, il est écrit : « Bakshi de nouveau révolutionne l'industrie de l'animation en créant un procédé appelé « Rotoscoping ». Oh, le vilain mensonge prétentieux ! Dites-moi donc qui a inventé le Rotoscope ? Oui, vous, là-bas, dans le fond : « Max Fleischer, en 1916. » Voilà, c'est ce que je voulais entendre.

DU SOUS-DISNEY

On a rarement vu une utilisation aussi plate du Rotoscope. Les acteurs sont recopiés tellement fidèlement qu'on se rend compte qu'ils jouent comme des casseroles. Consternant. Les monstres qui peuplent la mythologie de Tolkien, les Orques, les Balrog, auraient pu être épatants en dessin animé. Au lieu de ça, on a des crétins d'acteurs déguisés avec des peaux de bique et des casques cornus à la con, des dents jaunes et les yeux rouges. Nul ! Bien sûr, Bakshi a une réponse toute prête aux critiques

de cet acabit : « *Le Seigneur des Anneaux* était devenu le fruit d'une partie du subconscient du public comme un événement historique, un mythe ou un conte populaire. Comme dans tous ces cas, chacun avait sa propre idée sur la signification du livre, et, à la limite, sur ce à quoi ressemblaient les personnages ; quoi que je puisse faire dans le film, celui-ci briserait les idées qui étaient nées dans l'esprit des gens à la lecture du livre. » (In



« l'Ecran fantastique » n° 10.)

Bien vu, mais il aurait fallu que Bakshi transcende Tolkien, et impose sa vision personnelle comme une nouvelle référence. C'est ce qu'a réussi Disney avec son « Pinocchio ». Quand on vous dit « Pinocchio », vous ne pensez pas à celui de son créateur original, ce Rital dont le nom m'échappe, vous voyez bien, mais au *Pinocchio* de Disney. Et graphiquement, c'est celui-là qui s'impose à votre esprit. Malheureusement, on ne peut pas dire que *Le Seigneur des Anneaux* de Bakshi éclipse le livre de Tolkien. Et encore, si ce n'était qu'un problème de platitude réaliste ! Mais le film est bourré de cucuteries pas fraîches, genre fleurettes et chansonnettes. Bakshi, jusqu'alors, on le considérait comme l'anti-Disney. Une démarche plutôt revigorante. Maintenant, ce n'est plus qu'un sous-Disney. Il s'en vante même, cet ahuri : « L'équipe Disney m'a envoyé une lettre de félicitations me disant à quel point ils ont aimé le film, et l'apport que je faisais au cinéma d'animation. » Bigre, à sa place, je trouverais ça plutôt inquiétant !

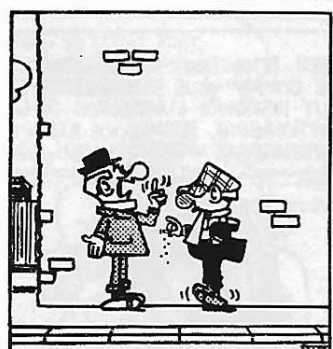
That's all, hobbits !

Rivoire et Carret

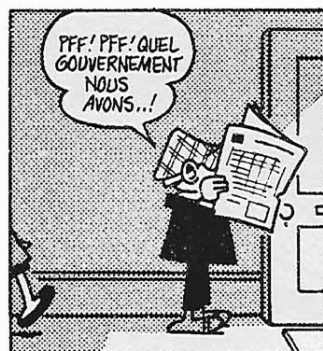


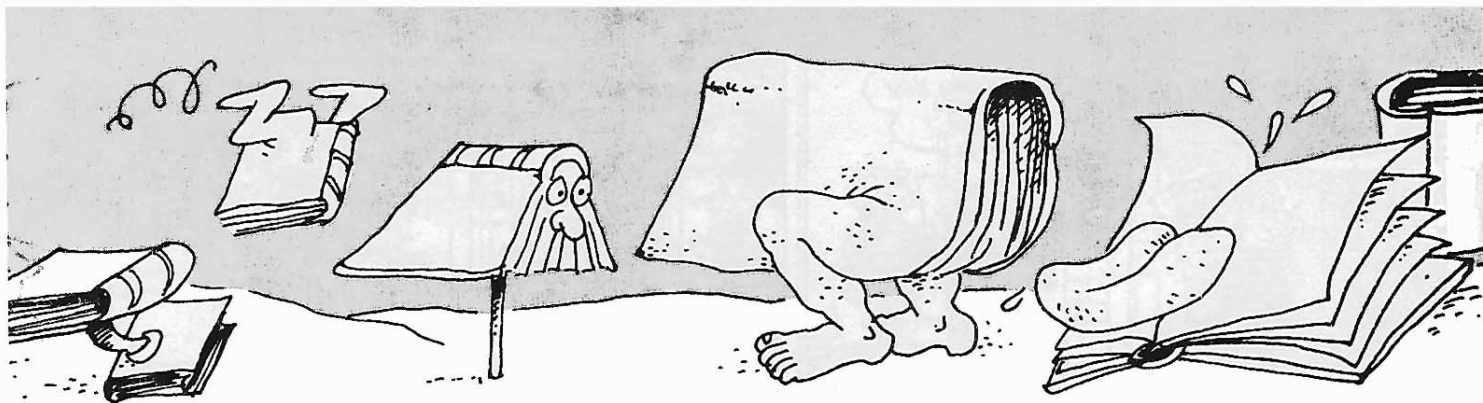
ANDY Smythe CAPP











JE VAIS QUAND MEME PAS ME CR

Plus le temps passe, plus les livres s'accumulent, plus on fatigue à les lire. C'est l'envers du décor de l'existence douloureuse du critique : métier tellement envié par les profanes, mais dont le vécu au niveau du quotidien est tellement propice aux déviations psychiques les plus pires... *Tu te plains de ne plus savoir quoi foutre de tes bouquins, envoie-moi-z-en donc quelques-uns*, m'écrivait récemment un lecteur naïf. Quoi ! Se séparer de ses instruments de torture qui sont en même temps instruments de puissance et de jouissance ?... Nul critique ne s'y résoudrait. (Ce qui ne nous empêche pas de les vendre, par paquets entiers, au bouquiniste du coin, après avoir déchiré la page de la dédicace.) Cette chronique passe aux aveux : autre plaisir, du domaine sadique. Mais aussi, comment choisir entre toutes les œuvres reçues celles qui passeront à la moulINETTE ? Le plus simple, c'est de ne rien lire du tout, et de faire comme si. Je prendrai aujourd'hui la voie la moins tortueuse. Je ne vais même pas faire comme si. Exécution.

HALLIER

Ce n'est pas du fou dont il s'agit, mais des « éditions libres » du même nom. Qu'est-ce qu'elles catapultent ! Jean-Luc Hennig, par exemple, un garçon sympathique dont le nom figure parfois dans « Libé », a craché deux énormes pavés : *les Garçons de passe* (une enquête sur la prostitution masculine), et *Morgue* (une enquête sur le « cadavre et ses usages »). Qu'est-ce qu'il enquête, Hennig ! Il aime ça, ou il a besoin de sous ? 800 pages en tout petits caractères. Ça doit être bien. Mais je ne vais quand même pas me taper ça, pas plus que *Race d'Ep I*, de Guy Hocquenghem, encore un nom familier à « Libé », sur l'histoire de

l'homosexualité (c'est le livre du film, ou inversement). Je suis prêt à descendre dans la rue pour soutenir le combat des homos, mais de là à lire leur histoire, il y a un fossé que je ne franchirai pas.

J'ai lu par contre quelques pages de *Retour d'enfer*, d'un monsieur qui signe VXZ 375. Lui aussi écrit dans « Libé ». Son roman, genre autobiographique, paraît décrire une errance dans le Paris d'aujourd'hui, avec sexe, violence et amertume. Si c'est pas ça du tout, l'auteur peut écrire au journal, qui transmettra. Les quelques pages que j'ai absorbées, ça donne envie de lire le bouquin en entier. Mais voilà !... Par contre, *Vive le centenaire du PCF !* de Guy Konopnicki (je ne sais pas s'il écrit dans « Libé »), a été intégralement parcouru : il ne fait que 97 pages. Malheureusement, je ne sais plus de quoi il s'agit. Un discours-pastiche, à mon avis, qui a probablement dû m'arracher des rires anti-communistes et primaires. Ce serait bien de moi, en tout cas.

BELFOND,

qui n'hésite pas à encaisser des prix grâce à Cavanna, édite aussi du Copi : *la Cité des rats*, lui aussi prépublié dans « Hara-Kiri », où je ne l'ai pas lu non plus. Pourquoi faire l'effort de lire après ce qu'on n'a pas lu avant ? Copi, pourtant, c'est bien : un ton, une... enfin, lisez, vous. *La Meute*, de David Fisher, ce n'est plus les rats, c'est les chiens (abandonnés, qui bouffent les habitants d'un petit village) : du bon suspense à l'américaine, on s'en rend compte tout de suite en lisant la quatrième de couverture. Enfin, *la Troisième Guerre mondiale*, par le général Hackett, un spécialiste. Ah ! Ah !... (Tiens, ça me fait penser à cette réflexion de

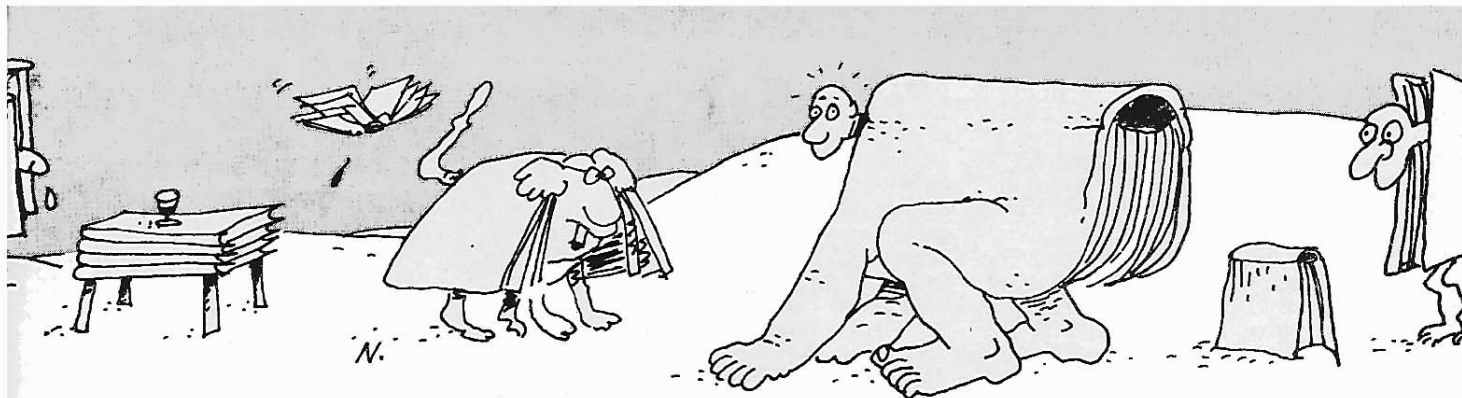
Woody Allen - Allen, pardon : *Je suis devenu un très bon amant parce que je me suis beaucoup exercé... tout seul.*) Rien n'oblige quiconque à lire ce bouquin. Et s'il est plébiscité par l'actualité, ce sera trop tard, de toute façon.

ETUDES - SF

Si quelqu'un me demandait à brûle-pourpoint : « Le rock, pour vous, c'est quoi ? » Je répondrais : « Heu... le rock... chais pas... je connais pas... ça m'intéresse pas... ça fait trop de bruit. » Bref, j'aurais l'air d'un con. C'est la question qu'ont posée Igor et Grichka Bogdanoff, les deux jolis grands jumeaux qui animent l'émission « Temps X » sur TF1, à 500 personnalités de la politique (Chirac), des arts (Dali), des lettres (Dutourd) - mais au sujet de la S-F. Les réponses sont du genre de la supposée mienne à propos du rock. Tout le monde ou presque a l'air d'être un con. C'est bien fait. Et à quoi ça sert, ce bouquin (qui vaut au moins 60 balluches : dans la collection « Ailleurs et demain », chez Laffont) ? A rien. Mais au moins, on se marre bien, à supposer qu'on le lise. Par contre *Inconscience-fiction* (Kesselring), recueil des articles de Boris Eizykman parus il y a quelques années dans « Fiction », ça serait plutôt du genre post-marxiste situationniste lacanien. A vous de voir.

SARTRE

Jean-Pierre Enard a écrit, il y a un an, un bouquin dont j'avais dit le plus grand bien : *le Dernier dimanche de Sartre*, un titre qui ne passait pas inaperçu. Il récidive, toujours chez Grasset, avec *Photo de classe*, une enquête pseudo-policrière, par un trentenaire de la fin des années 1970, sur sa jeunesse. Le rétro vous colle de plus en plus près aux fesses. Au secours ! (Et c'est



EVER LES YEUX A LIRE TOUT ÇA

bien, le livre ? Ouais, vachement ; si, si, sans déconner.)

MARGINAUX

Je reçois toujours les petites brochures des éditions Utoyies (64260 Lys). Je parie qu'ils n'ont pas un rond. Je me dis des fois que c'est peut-être bien. Les marginaux, il faut les soutenir. Et puis vous savez ce que c'est... Un titre au hasard : *la Galette des rois pauvres*. Ça ne vous

donne pas envie de le commander ? Allez, un bon mouvement. Et tant qu'à faire, un autre bon mouvement pour *Ersatz d'Alsace*, une « anthologie » de Jean-Benoît Thirion ; c'est de la S-F alsacienne, rien que par des Alsaciens (Walther, Planchat, etc.). On la réclame pour 25 F à l'auteur, 12, rue du Schurmfeld, 67100 Strasbourg-Neudorf, c'est probablement en Alsace mais il ne faut jamais jurer de

rien. Enfin *Temps mort*, recueil de nouvelles de Dominique Douay, se présente comme un coffret dépliant et illustré bellement. Un objet-livre, quoi, édité par Jacques Brémont, 18, montée de Pujaut, 30400 Villeneuve-les-Avignon. (Je viens d'essayer de le replier, j'y suis pas arrivé. De qui se moque-t-on ?)

Soyez régionalistes, après ça...

Andrevon

BANG-BANG !

Sans vouloir marcher sur les plates-bandes de Shuto, d'ailleurs on n'oserait pas, la Petite fatigue de Yann Ménéz, au *Fleuve Noir* (« Spécial Police »), mérite le détour. Ménéz a fait jadis quelques S-F d'une bonne moyenne chez le même éditeur, encore un qui se recycle, mais à l'envers. Son bouquin n'est d'ailleurs pas policier, à peine « Noir », c'est une tranche de vie post-soixante-huitarde qui fait aigre à l'âme et chaud au cœur, moulée dans un style goguenard bien plaisant.

Dans un tout autre genre, la série « Police-Espionnage-Suspense » des Nouvelles Editions Oswald, qui se défont très fort en ces temps, propose la réédition de classiques américains tchoukards. Naturellement, tout le monde n'a parlé que du Buchan, auteur soporifique s'il en fut, et il en est, au détriment de l'Ange déchu de Howard Fast, bon thriller un rien fantastique (qui a inspiré, tout le monde l'a oublié aussi, le film *Mirage*, de Dmytryk), et surtout la Sinistre Main droite, d'un certain J.T. Rogers, magnifique exemple de piège-à-lecteurs, où on s'enfoncé dans un cauchemar glauque qui fait du bien à nos cellules louches.

PETITS PAINS

A la boulangerie *Fleuve Noir*, où les petits pains « Anticipation » sortent du four au rythme de six par mois, la qualité s'améliore depuis que le mitron Patrick Siry a

remplacé le chef Richard (de Richard et Bessière, les duettistes bien connus), à la fabrication des produits. La farine complète remplace le blanc inodore, le space-opera cède la place au retour-à-la-terre, les écrivillons réacs sont éliminés par des gauchistes forcés. A force de critiquer, on a fini par être entendus, nous aut's.

En vrac, on note le retour de Kurt Steiner (Un passe-temps, le voyage dans le temps à la sauce marrante), l'introduction du grand Jury (les Îles de la Lune) et on dit que Suragne, alias Pelot, n'est pas loin. Gilles Thomas aligne toujours ses récits saignants où alternent les aventures planétaires décolonisatrices et les visions de la Terre post-atomique et Jean-Louis Le May a commencé une série occitane pas piquée des vers, du Giono à la sauce Bukowski (retrouvez-y vos petits), avec l'Ombre dans la vallée, le Viaduc perdu, le Verbe et la Pensée... Du côté des nouveaux pas si nouveaux que ça, ce sont les vétérans « Espionnage » qui se recyclent en « Anticipation ». La soupe y est meilleure ? Marc Avril signe Christopher Stork des suspenses sociologiques dont le plus fort est l'Ordre établi (le pouvoir de l'Ordre des médecins dans un futur pas si lointain) et Adam Saint-Moore garde son nom pour tracer la saga d'un sanglant matriarcat de l'avenir dont le premier tome, les Lois de l'Orga, de l'aventure sacrément bien ficelée, réjouira fort Françoise d'Eaubonne. Et on peut toujours lire P.-J. Héralut et Jan de Fast, qui ne mollissent pas

sur les traces de leurs super-héros paternalo-pacificateurs...

Pour ce qui est des rééditions, on s'accrochera aux « Angoisse » de Kurt Steiner (dernier paru dans la collec' « Horizons de l'au-delà : le Bruit du silence, fameux », sans oublier les Jean-Gaston Vandel servis par « Les lendemains retrouvés ». De quoi se tartiner pas mal de sandwiches...

CINOCHE

Deux des plus beaux films de S-F ont fait l'objet d'une mise en revue dont il ne faut pas se priver à moins d'être masos. 2001, de Kubrick, se trouve dans le numéro double (231/232) de « l'Avant-Scène ». Préface de Goimard, liste et résumé des 80 meilleurs films de science-fiction de tous les temps, découpage intégral de l'œuvre ; et en prime, découpage d'une autre bobine pas inintéressante, celle de l'Invasion des profanateurs de sépulture, le premier, le meilleur, celui de Don Siegel.

L'autre c'est *Alien*, dont « Métal Hurlant », dans un numéro spécial (traduction éclair d'une brochure américaine), nous donne 150 pages de toute beauté, les photos du film bien sûr, mais surtout les peintures et les dessins de préparation de Chris Foss, de Ron Cobb et du Suisse fou, H.-R. Giger, dont les huiles sont quelque chose de... wouah ! On peut lire aussi la « novellisation » du film, paru sous le même titre chez Belfond, mais je dis bien on peut, je ne dis pas on doit.

« Il y a un nom que je m'étais donné : architecte en sablé, parce que je fais des choses en pâte sablée. C'est la pâte qu'on trouve dans les livres de cuisine, simplement je l'utilise d'une certaine manière.

Un jour on devait faire une fête et j'avais prévu de faire des gâteaux, mais j'avais pas vraiment une approche de la cuisine. J'ai demandé des conseils à Palmina qui, ce jour-là, n'était pas disponible. Alors j'ai lu tous les livres de cuisine, puis je me suis dit « je vais faire une pâte simple, sablée ». J'ai fait cent personnages qui étaient suspendus au plafond par des fils de couleur et du

deux ans, pour le défilé de mode de Fiorucci, j'ai fait deux palmiers avec un fil à linge et tout le linge de Fiorucci, puis des personnages au bord de la plage.

Ça rejoint le théâtral. Je fais des mises en scène, je détermine une situation. Pour une pièce d'Arrabal, j'ai fait deux personnages - Arrabal lui-même et un autre type qui travaillait dans la pièce. Ils se tendaient les bras ; c'était une rencontre sur le pubis d'une femme, représenté par un boa 1930. Puis il y avait une musique pygmée et des voix d'enfants qui disaient : « Ah, il y a longtemps qu'on s'est pas vus », etc. Les personnages faisaient

Maintenant j'ai un projet pour faire 45 mètres de ma rue (de l'Ouest). Il y aura les façades, des graffitis, des objets, puis la voie publique. Je fais le dessin de toute la rue mais de toute façon ça ne sera pas la réalité, ce sera transposé. Le jour du vernissage, on en mangera une partie.

Je travaille pas le sucre pour le sucre. Ce qui m'intéresse, c'est de poser des interrogations avec ça. C'est un moyen, pas une fin. Quand j'ai exposé un quai de gare (1) à Beaubourg (Exposition « Le Temps des gares », 1979), c'était une prise de parole.

LE TOUR DU MONDE

scotch. Les amis qui entraient croquaient les personnages qu'ils rencontraient au passage.

Je passe plus de trois heures à faire un personnage. Je sens comment est la pâte quand je la fais. Plus il y a de graisse (beurre) et plus ça se déforme. J'arrive intuitivement à trouver l'équilibre. Les personnages sont assez émotifs. Il y a le mouvement quelque part qui crée un rapport intime ; c'est pas froid. Je sculpte avec un couteau, le revers d'un pinceau, la main, ou avec de qui me passe sous la main.

Les personnages sont faits pour être plantés dans une génoise qui est la base, la terre. La couleur vient après, c'est un maquillage, un habit. Je peins avec du sucre coloré (« glace royale » = sucre glace, blanc d'œufs, colorants alimentaires). Mais, pour



Projet pour « Le temps des gares » à Beaubourg

DES PETITES CHOSES SUCREES

moi, c'est la forme qui est importante.

J'ai fait un « Jardin imaginaire » pour un journal allemand sur l'architecture et l'habitat. Ils m'ont dit « pas de social ». J'ai répondu « poétique ». Il y a de la pâte d'amandes pour la terre, posée sur une génoise vanille, rhum et chocolat. J'ai joué sur des échelles, des situations. Il y a une femme (nue) qui ressemble à un Maillol, un déjeuner sur l'herbe, des animaux, un colin-maillard, de l'eau. J'ai mis dix jours presque à plein temps pour le faire.

Ces choses sont faites pour des moments exceptionnels. Ça peut être une fête, un événement collectif ou social. Il y a

trente centimètres - c'est la diagonale du four avec lequel je travaille.

Au niveau de la forme et du contenu, je fais des choses poétiques, imaginaires, un peu vers un monde d'illustrations pour enfants, de rêverie. Ou alors je fais quelque chose de plus construit, avec plusieurs lectures possibles : politique, esthétique... Au Centre culturel américain du boulevard Raspail, j'ai fait quelque chose pour le Mondial : un cercueil en bois de 1,40 m à l'intérieur duquel il y avait un stade en Argentine et à l'extérieur duquel il y avait une équipe de football en sablé. Certains personnages sont tombés après. Celui-là s'est suicidé.

Je me laisse trois possibilités - manger, ne pas manger (le quai de gare), ou manger une partie (rue de l'Ouest). Les adultes en général ne mangent pas les personnages. Ils les gardent comme souvenir d'un moment passé ensemble.

Je trouve que c'est une façon de voir notre réalité d'une autre manière. L'année prochaine, j'ai l'intention d'approcher un pays à travers ses parfums et ses odeurs. »

Il s'appelle Boris Tissot. Quand il travaille, il lèche son pinceau avec délice.

Vivian Ostrovski

(1) Un quai de gare, des personnages attendant un train, une salle d'attente - en génoise, gelatine alimentaire, chocolat et réglisse.

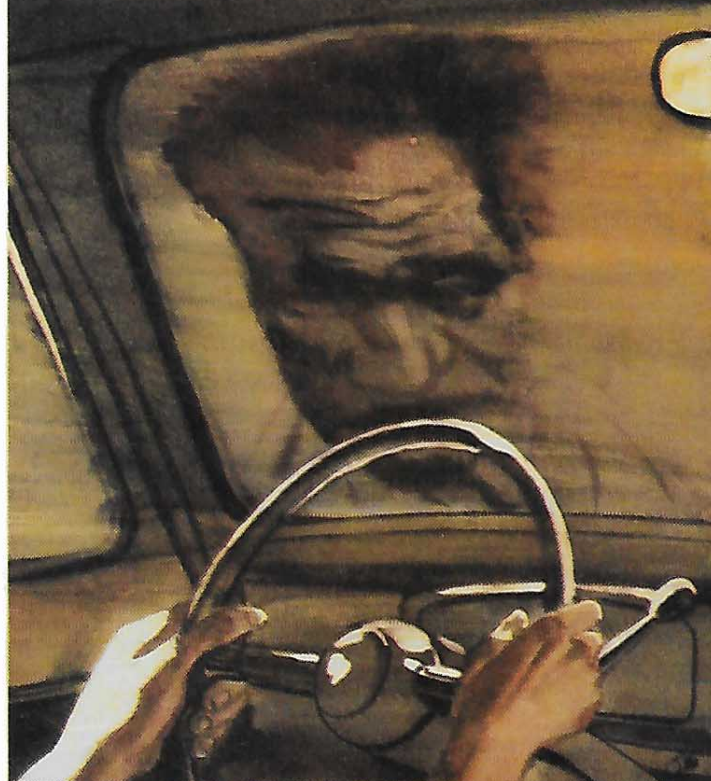
LE DIEU DU 12

Résumé.- Télé-Perpignan est-elle à la solde du gouvernement Couic ? Et qui sont-ils, ces Couics qui semblent avoir envahi cette ville habituellement paisible ?



LES GENS, EN TERRITOIRES OCCUPÉS,
N'ONT PAS L'AIR EN TRÈS BONNE SANTÉ.

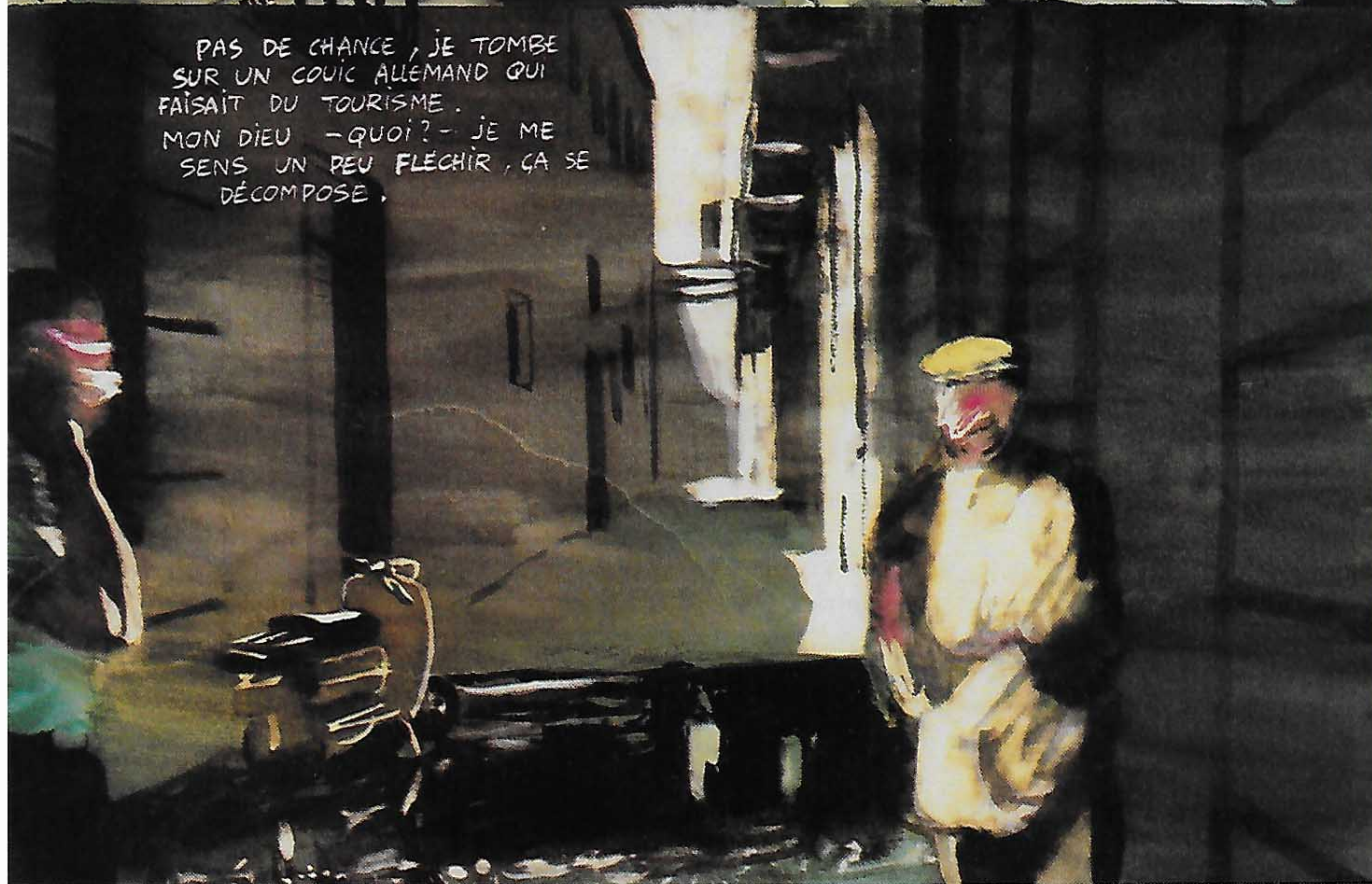
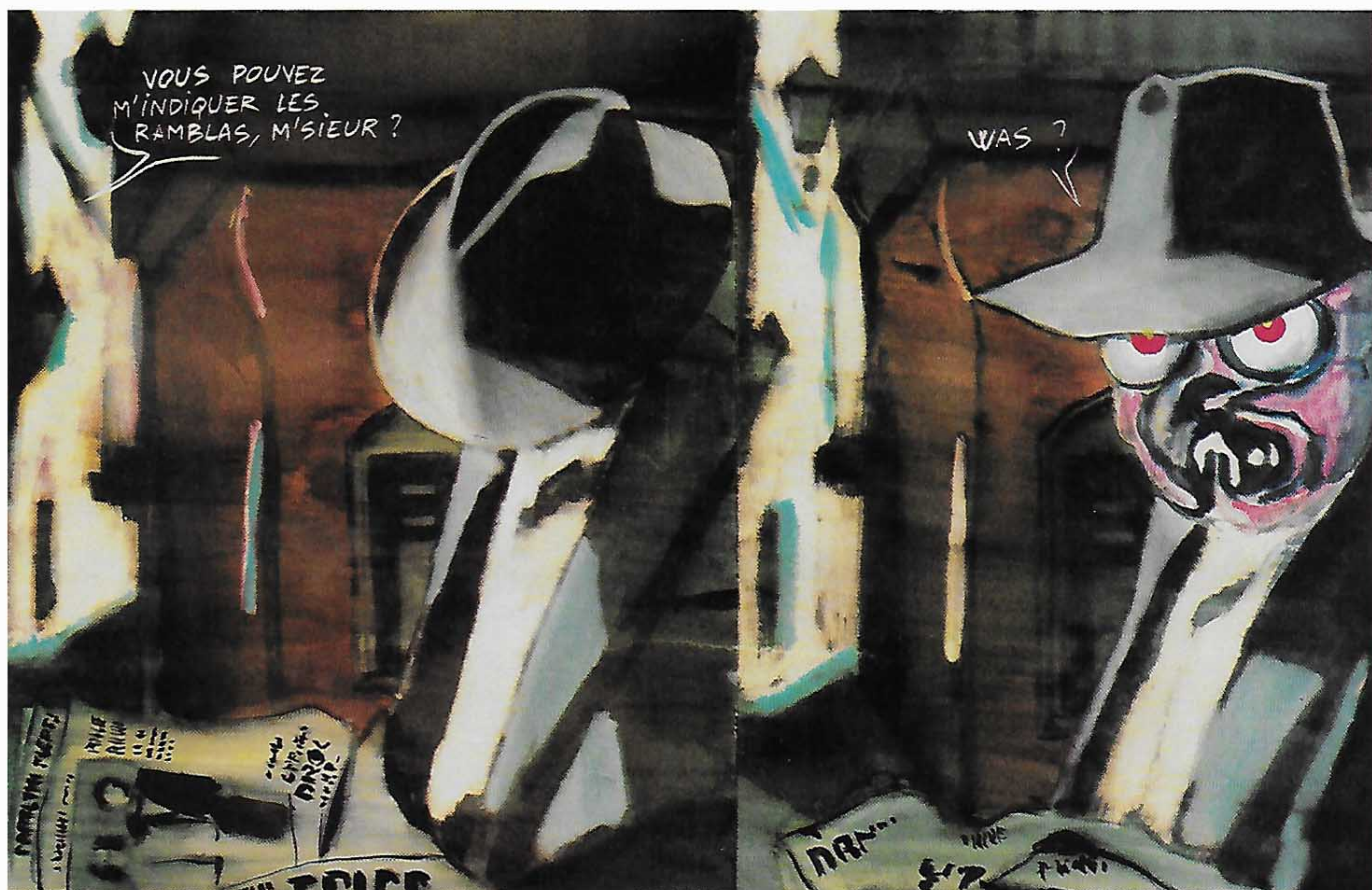
ILS DEMANDENT CENT BALLES, ÇA DOIT
ÊTRE À CAUSE DE MA BAGNOLE, ILS ME
CROIENT PEUT-ÊTRE AU SERVICE DES
COULS

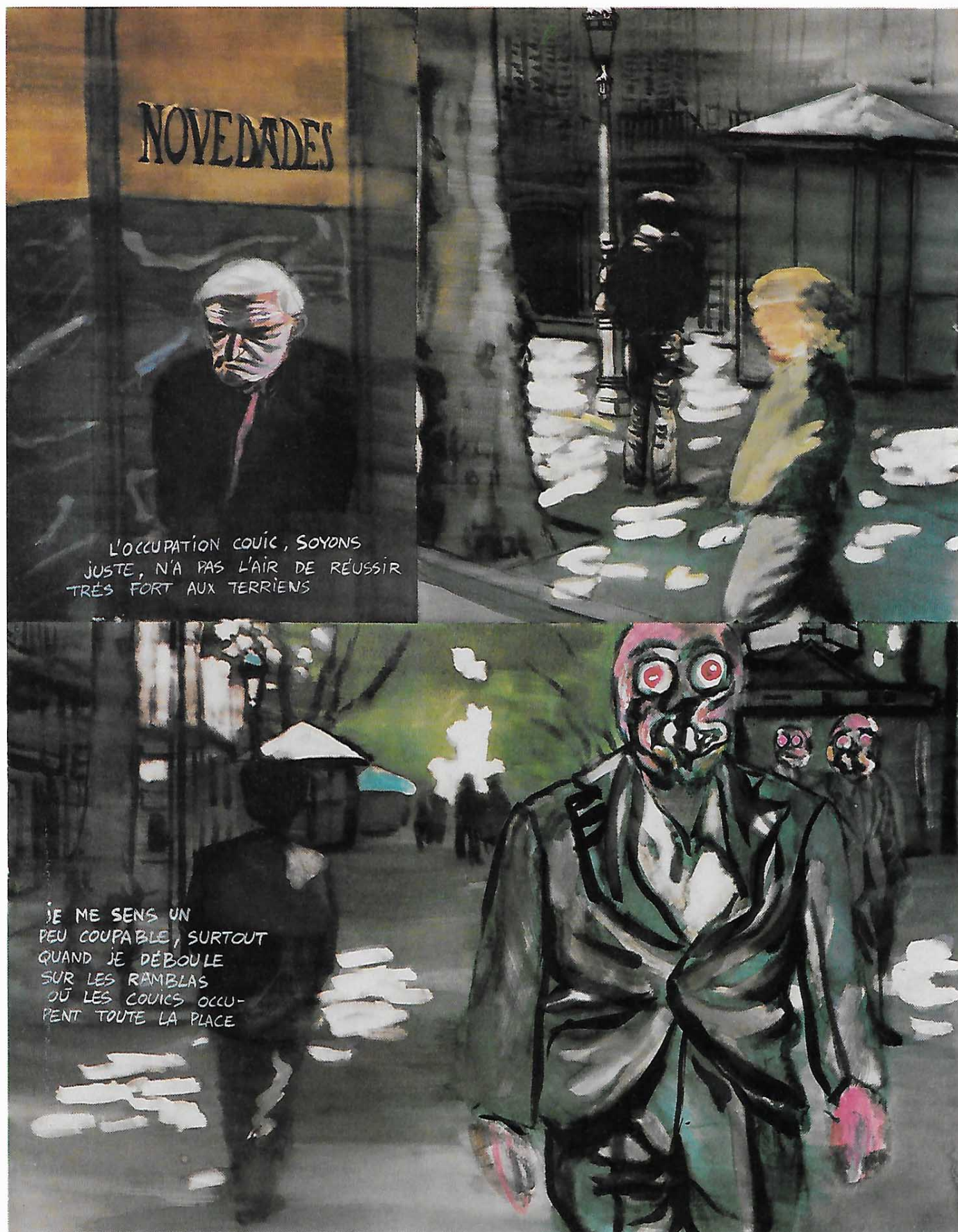


ET JE PLONGE
DANS LE BARIO CHINO



J'EFFECTUE UN PETIT CRÉNEAU,
FACILITE - C'EST LA MOINDRE DES CHO-
SES - PAR MA CONDITION DE DIEU,

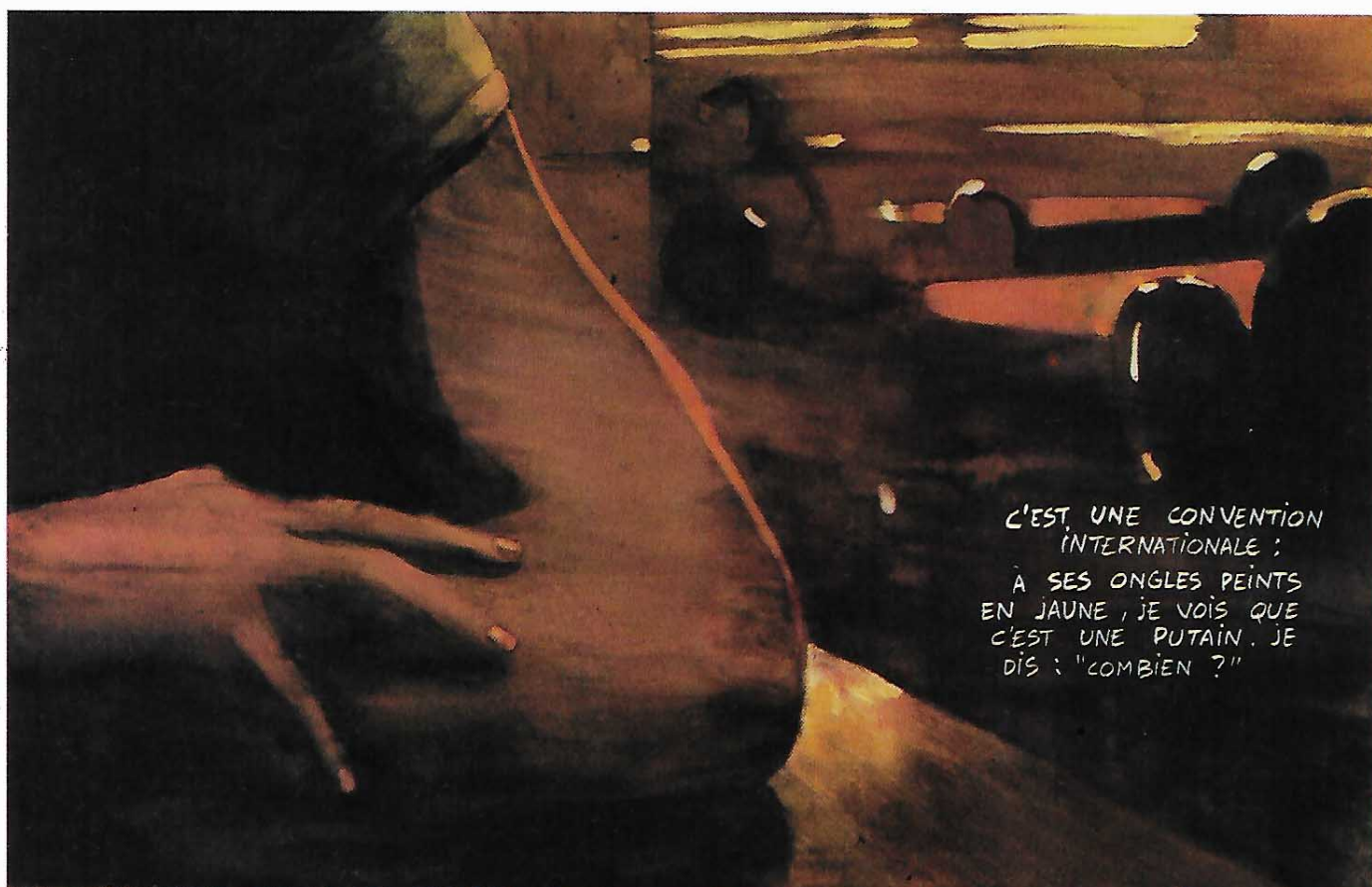




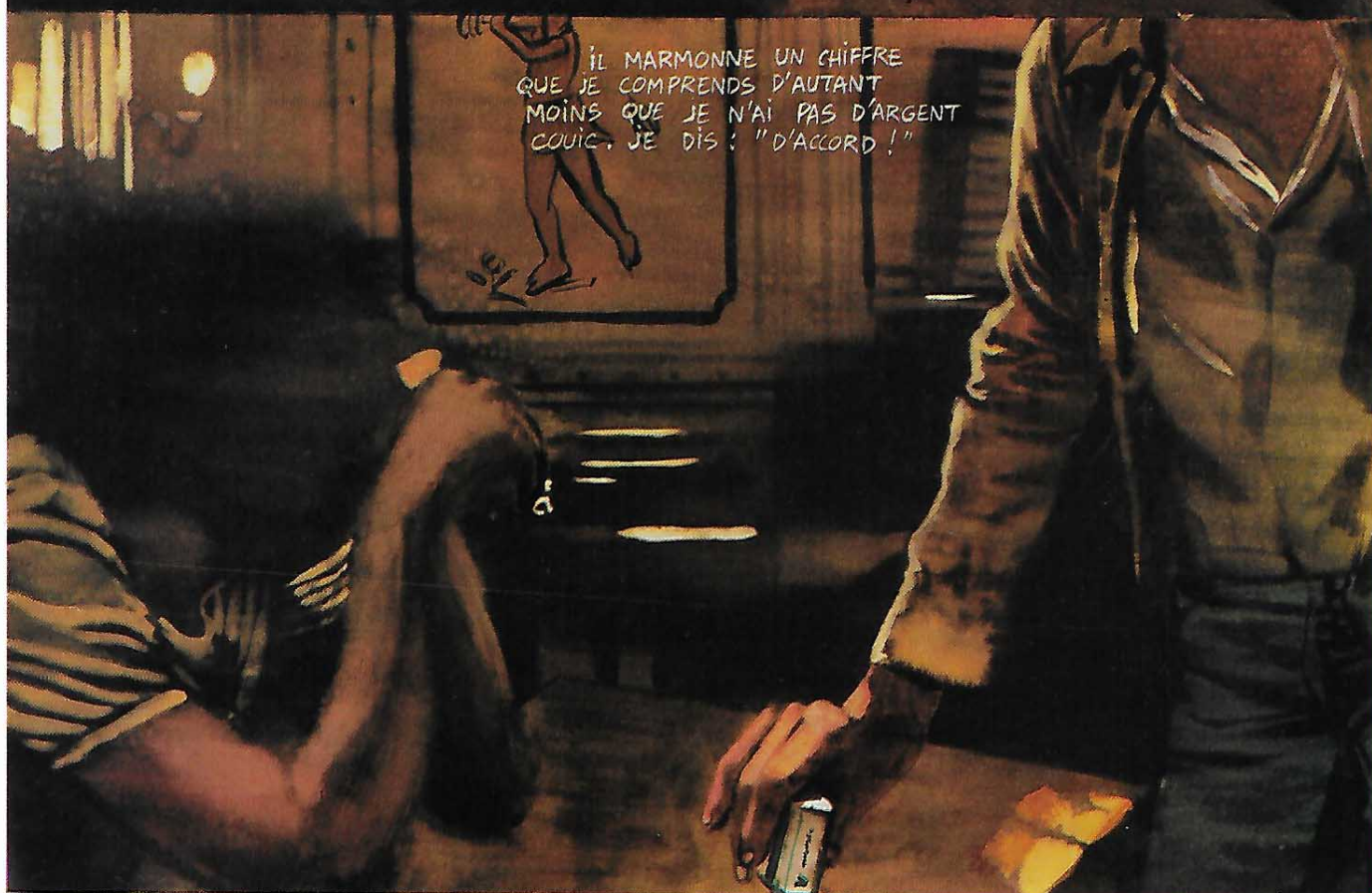


BAR DE L'OPÉRA, 20 HEURES.
IL EST LÀ, JE LE REPÈRE TOUT DE
SUITE, EN CHAIR ET EN OS, COMME
JE L'AI INVENTÉ IL Y A QUELQUE
TEMPS DÉJÀ.

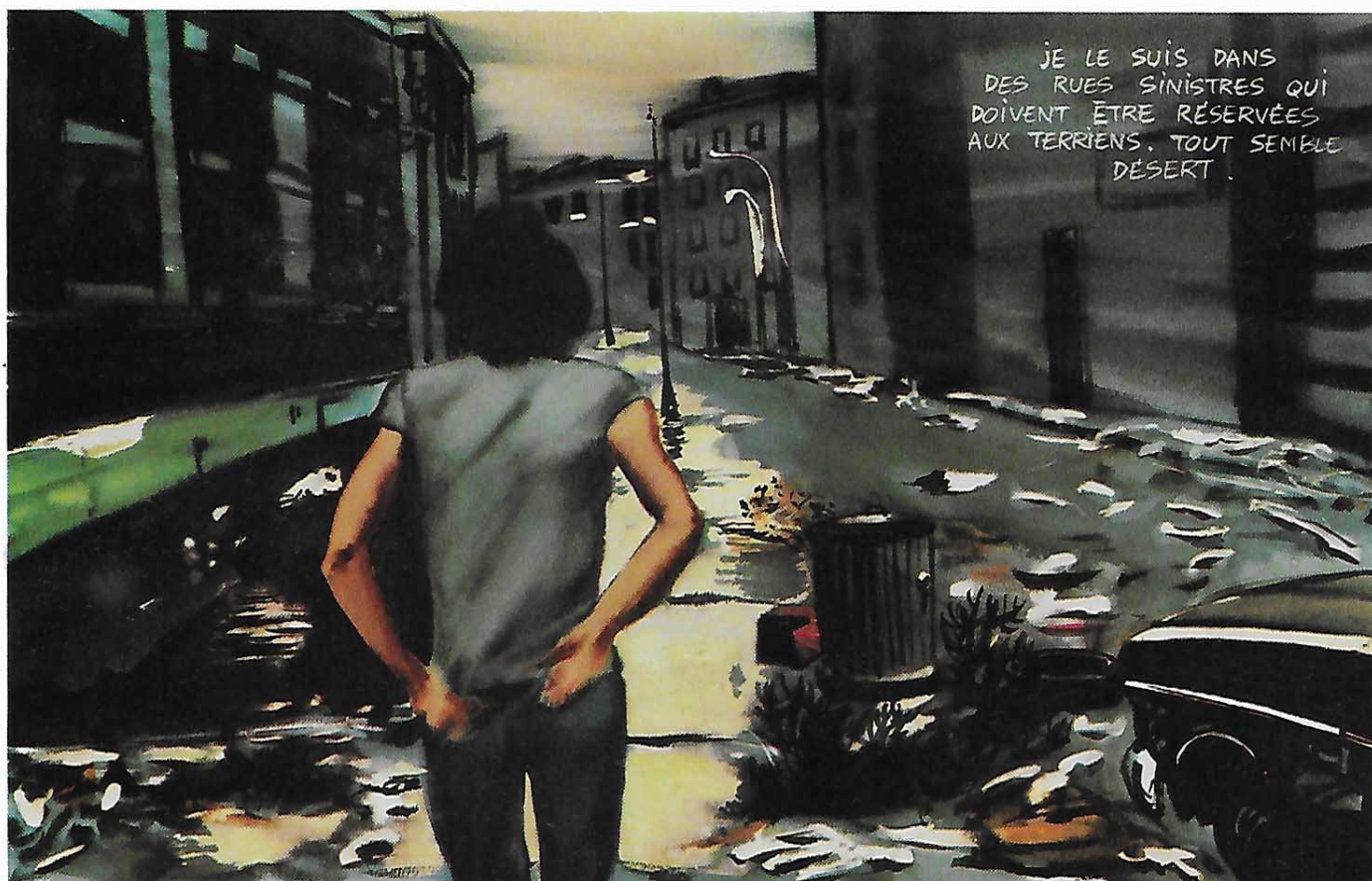
LES BARS PÉDÉS M'HORRIPILENT.
NÉANMOINS J'EN CONNAIS LES RITES.



C'EST UNE CONVENTION
INTERNATIONALE :
À SES ONGLES PEINTS
EN JAUNE, JE VOIS QUE
C'EST UNE PUTAIN. JE
DIS : "COMBIEN ?"



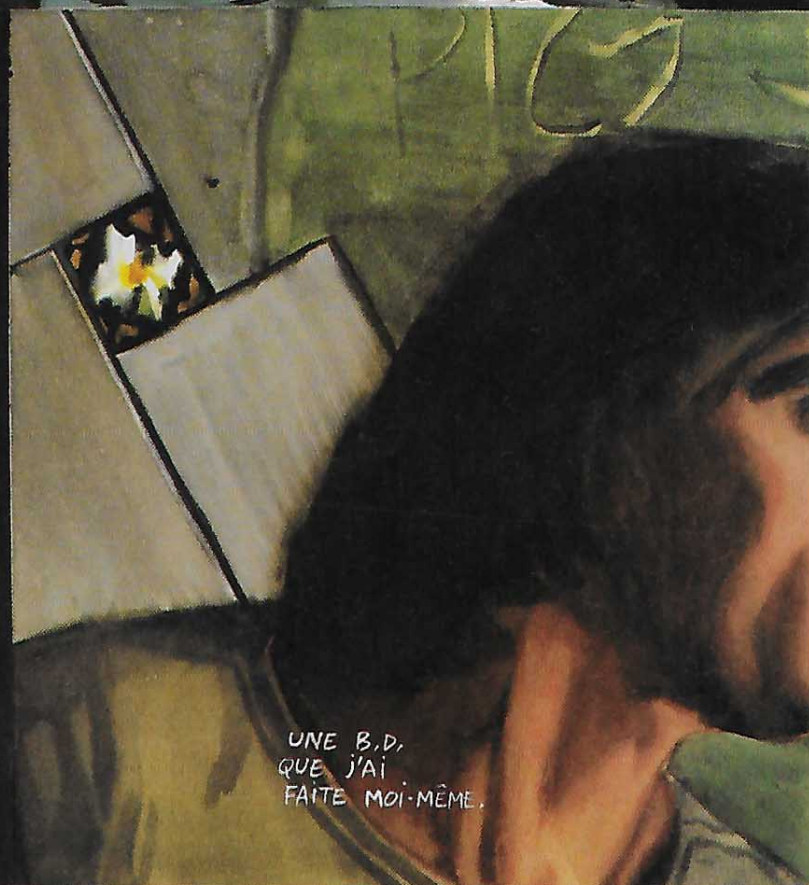
IL MARMONNE UN CHIFFRE
QUE JE COMPRENDS D'AUTANT
MOINS QUE JE N'AI PAS D'ARGENT
COUC. JE DIS : "D'ACCORD !"



JE LE SUIS DANS
DES RUES SINISTRES QUI
DOIVENT ÊTRE RÉSERVÉES
AUX TERRIENS. TOUT SEMBLE
DÉSERT.



NOUS ENTRONS DANS UN ANCIEN
HÔTEL QUE JE RECONNAIS POUR
L'AVOIR VU DANS UNE B.D.



UNE B.D.
QUE J'AI
FAITE MOI-MÊME.



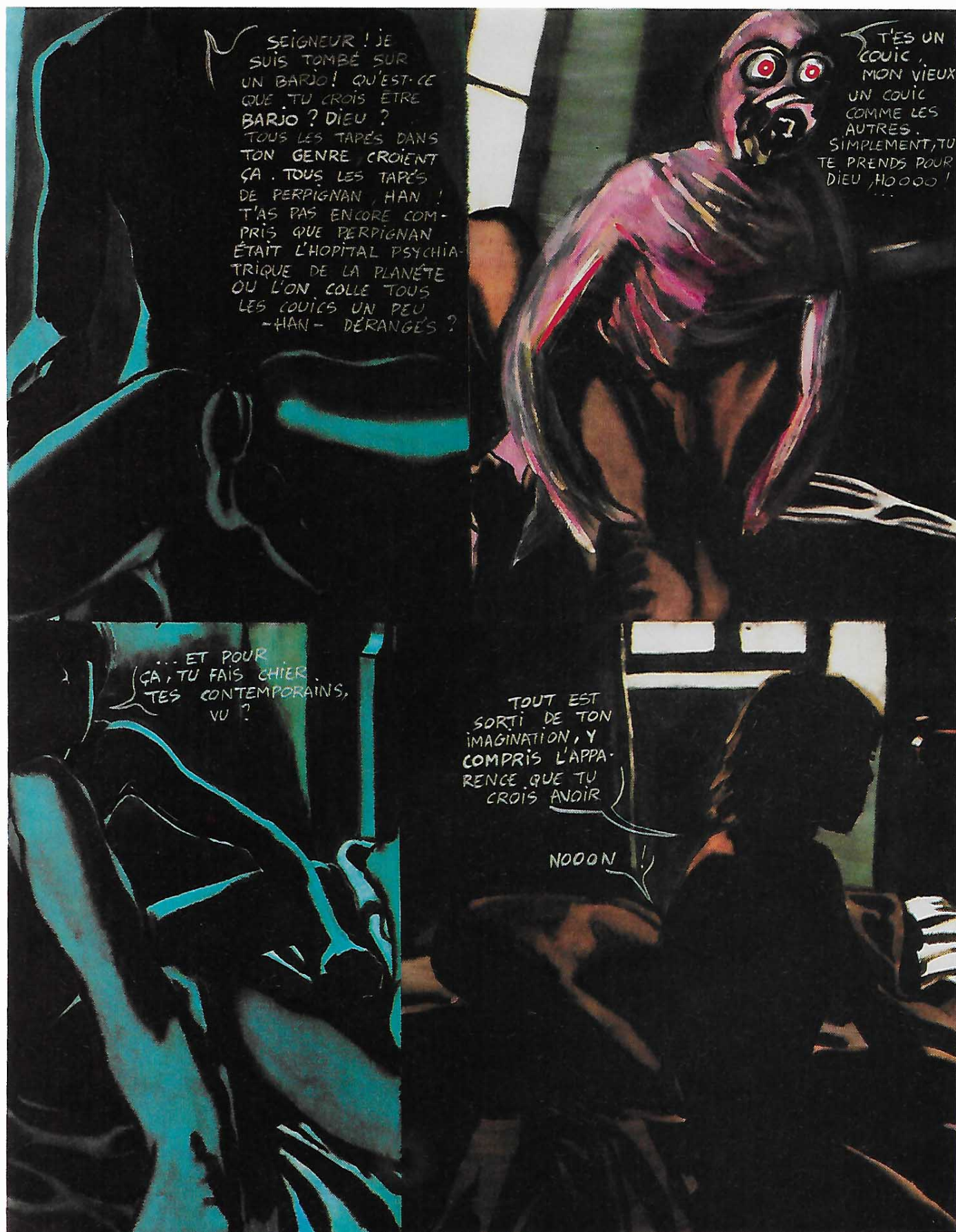


JE VEUX DIRE, TOUT ÇA
EST SORTI DE MON CERVEAU,
TU COMPRENDS

ÉCOUTE, TU VEUX
TE FAIRE MACHINER,
C'EST TOUT CE QUE
JE VEUX SAVOIR, TES
SALADES, TES BLA-
BLA, ÇA M'INTÉ-
RESSE PAS,
VU ?

ALLEZ ! AMÈNE-
TOI PAR LÀ QUE JE
TE GRAISSE L'OIGNON

Ouais ! JE -HU-
SUIS D'ACCORD A-
VEC CE PROGRAM-
ME, MAIS LAISSE-
MOI TE DIRE UNE
CHOSE : JE SUIS LE
DIEU DE PERPIGNAN
BORDEL !



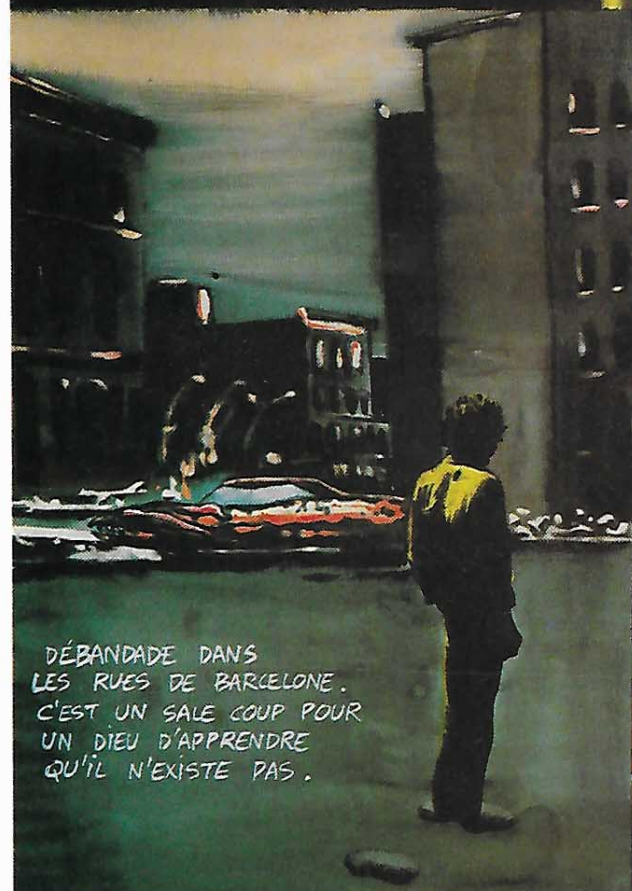
SEIGNEUR ! JE
SUIS TOMBÉ SUR
UN BARJO ! QU'EST-CE
QUE TU CROIS ÊTRE
BARJO ? DIEU ?
TOUS LES TAPÉS DANS
TON GENRE CROIENT
ÇA . TOUS LES TAPÉS
DE PERPIGNAN , HAN !
T'AS PAS ENCORE COM-
PRIS QUE PERPIGNAN
ÉTAIT L'HOPITAL PSYCHIA-
TRIQUE DE LA PLANÈTE
OU L'ON COLLE TOUS
LES COUCS UN PEU
-HAN- DÉRANGÉS ?

T'ES UN
COUC ,
MON VIEUX
UN COUC
COMME LES
AUTRES .
SIMPLEMENT , TU
TE PRENDS POUR
DIEU , HO OOO !
...

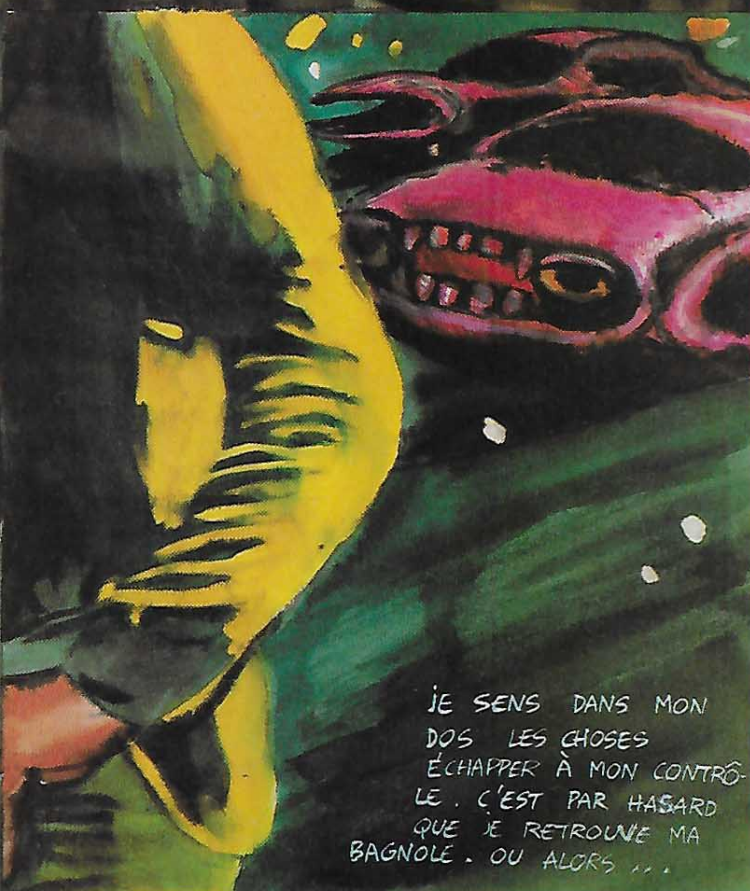
... ET POUR
ÇA , TU FAIS CHIER .
TES CONTEMPORAINS ,
VU ?

TOUT EST
SORTI DE TON
IMAGINATION , Y
COMPRIS L'APPA-
RENCE QUE TU
CROIS AVOIR

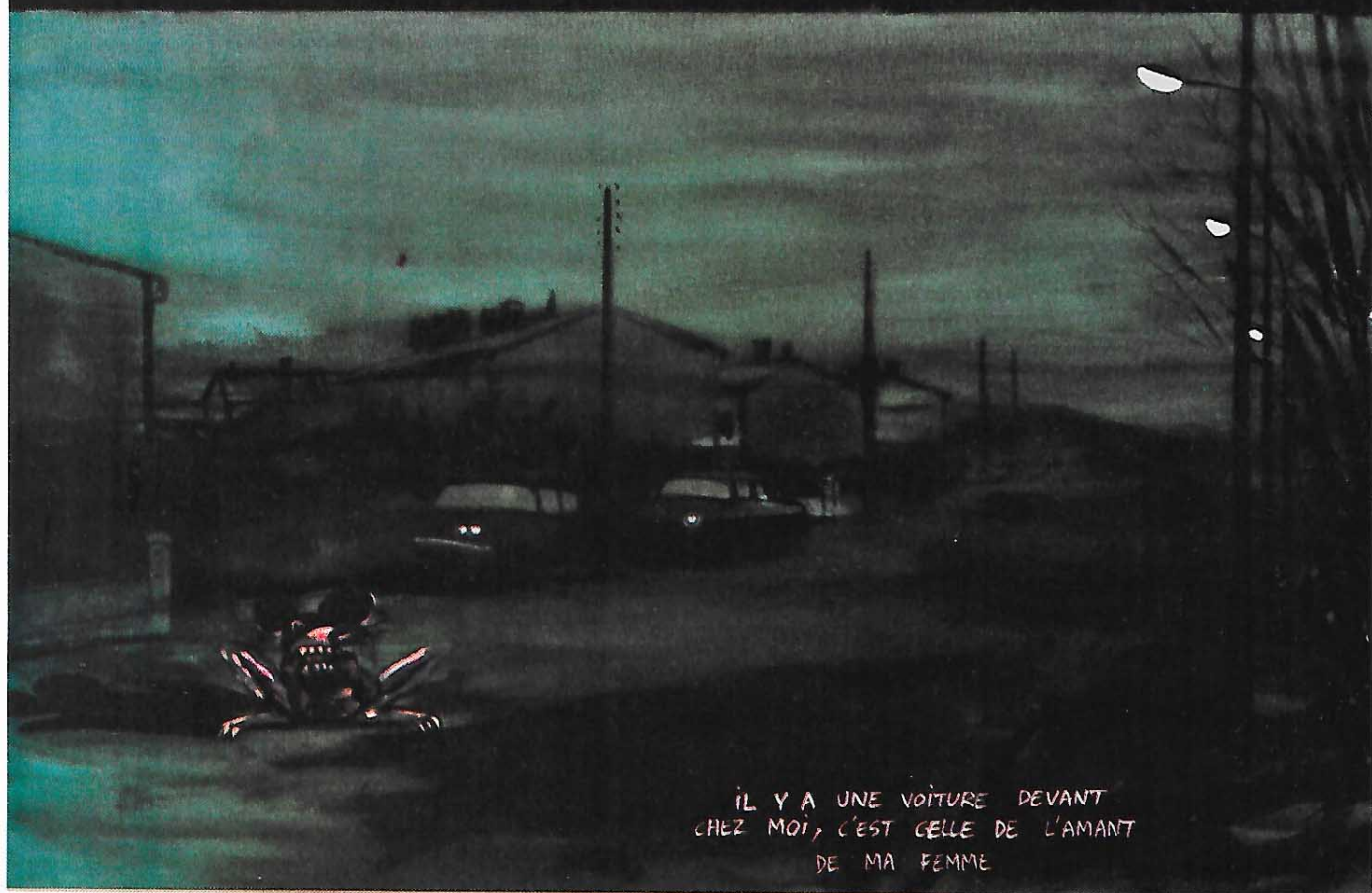
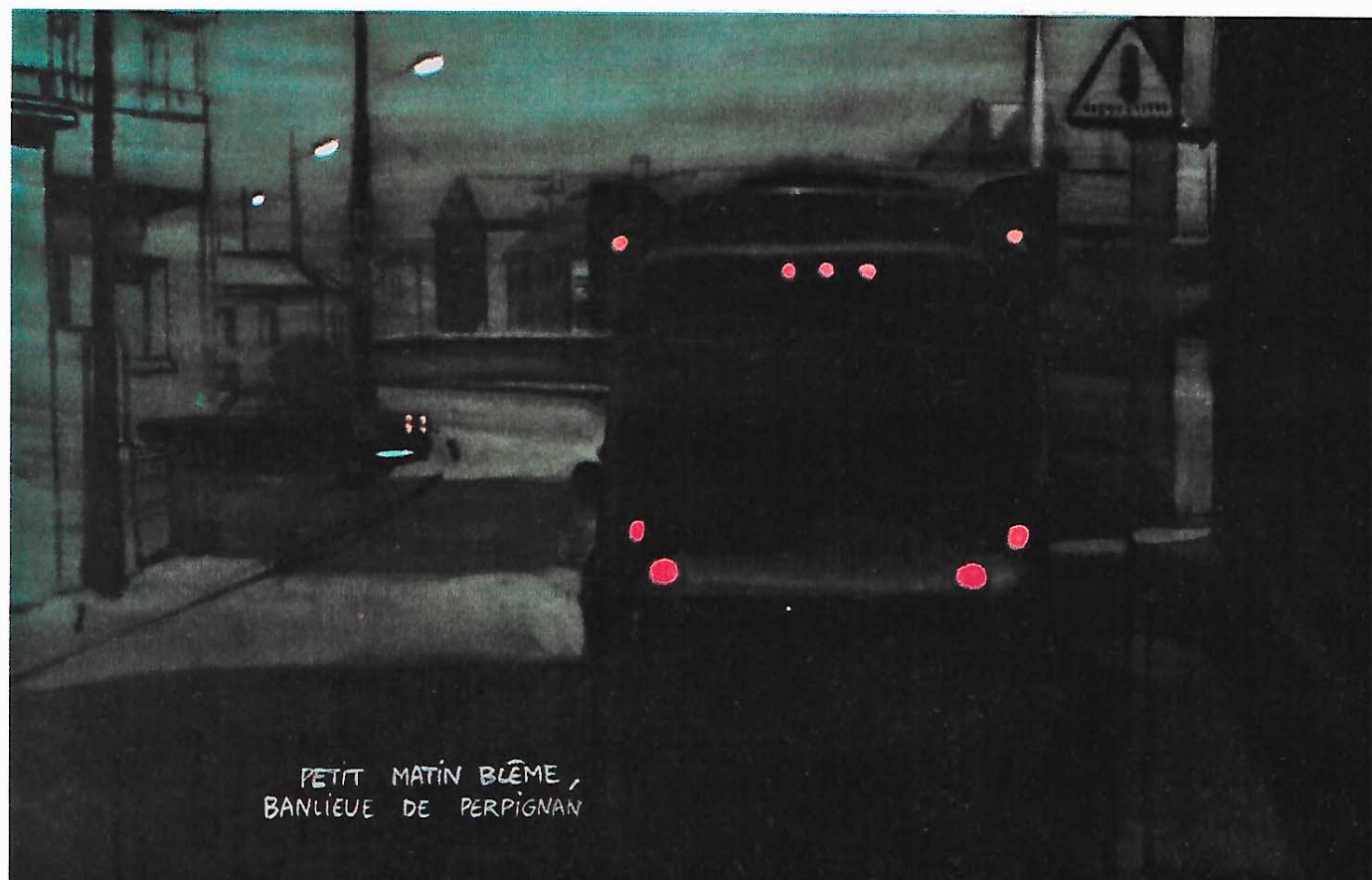
NOON



DÉBANDADE DANS
LES RUES DE BARCELONE.
C'EST UN SALE COUP POUR
UN DIEU D'APPRENDRE
QU'IL N'EXISTE PAS.



JE SENS DANS MON
DOS LES CHOSES
ÉCHAPPER À MON CONTRÔ-
LE. C'EST PAR HASARD
QUE JE RETROUVE MA
BAGNOLE. OU ALORS ...

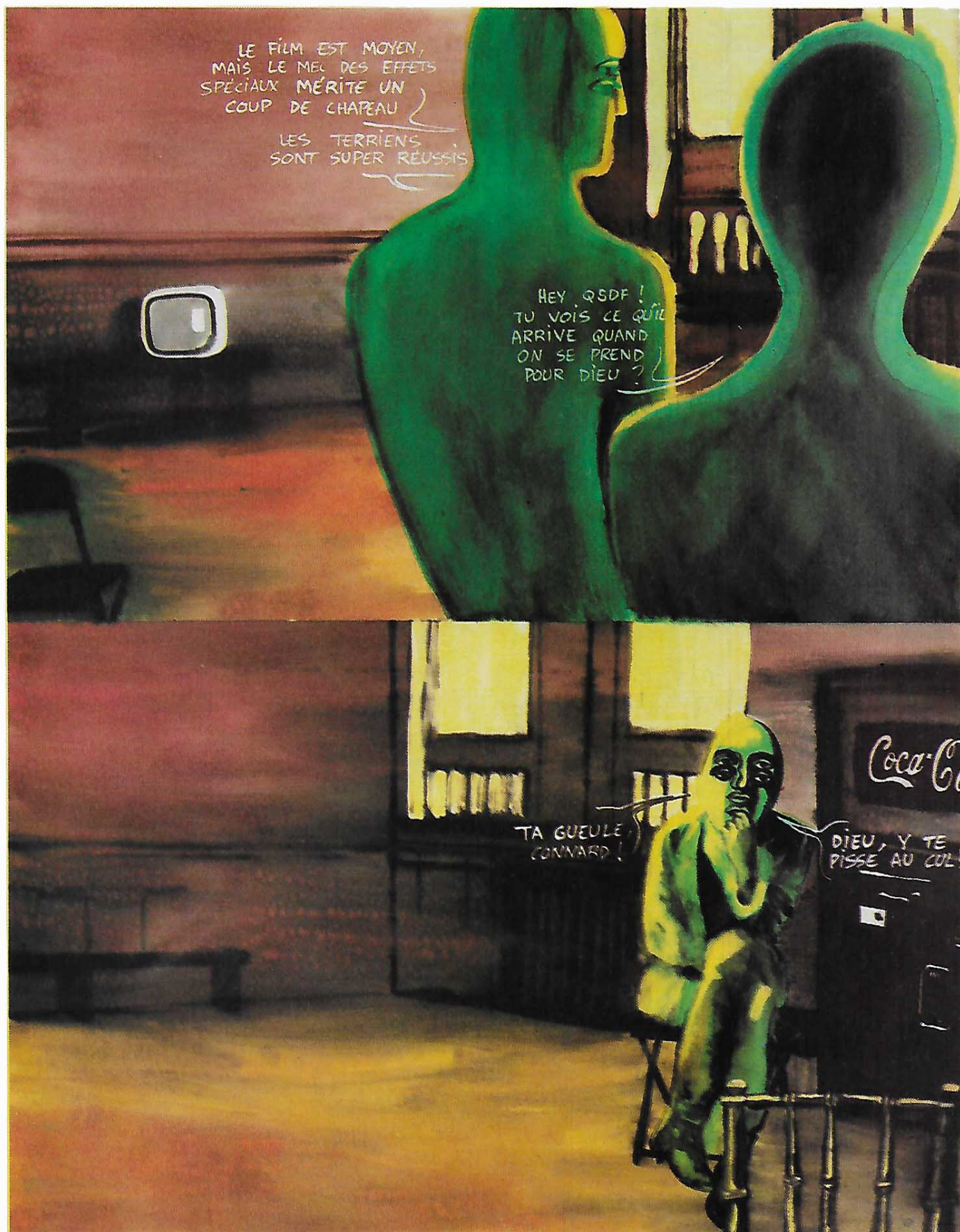


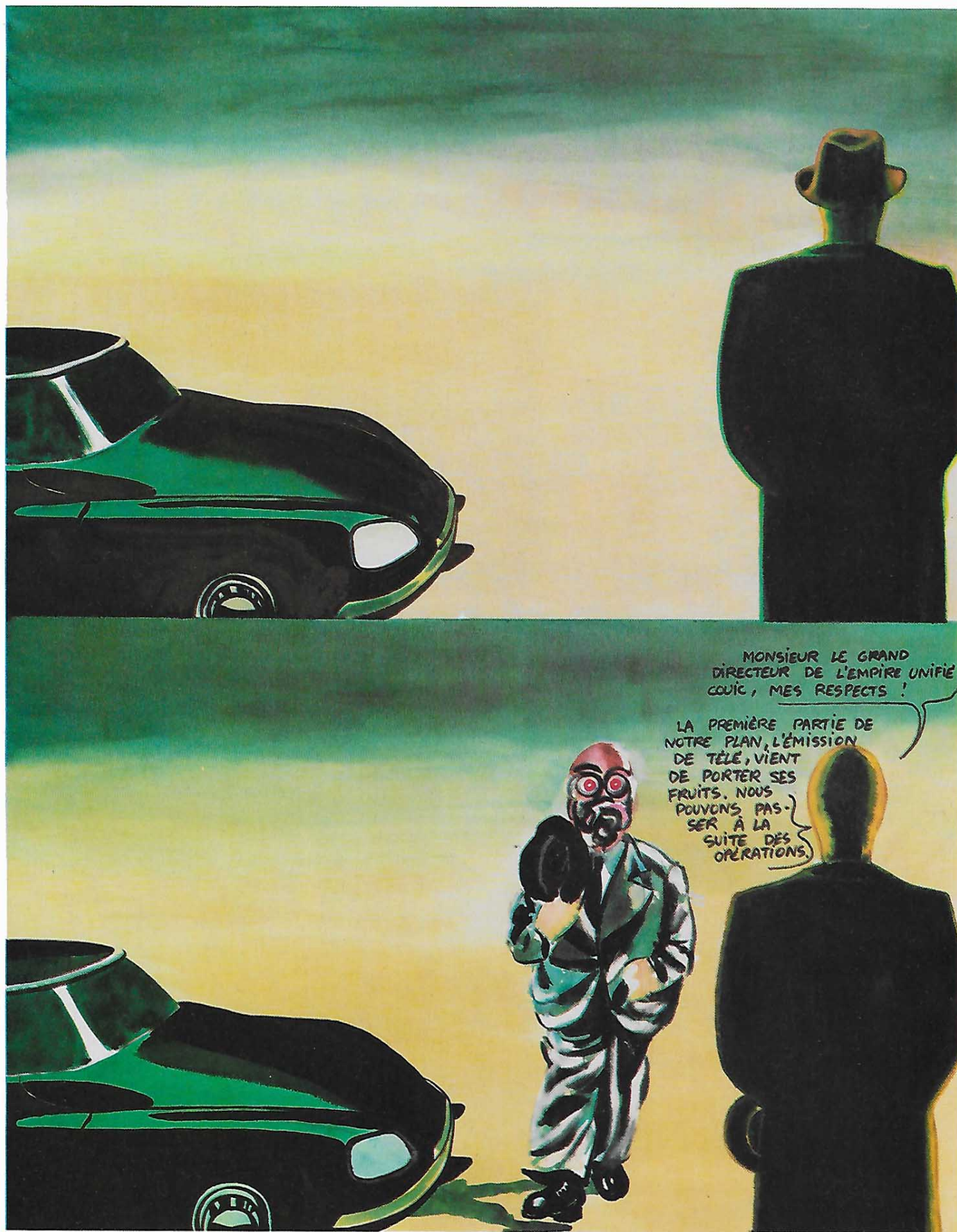


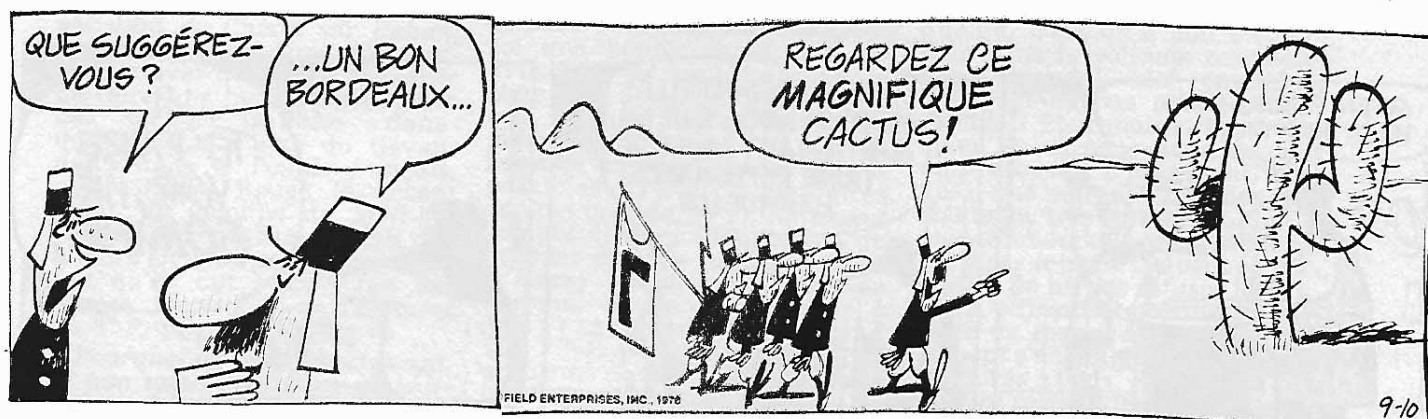
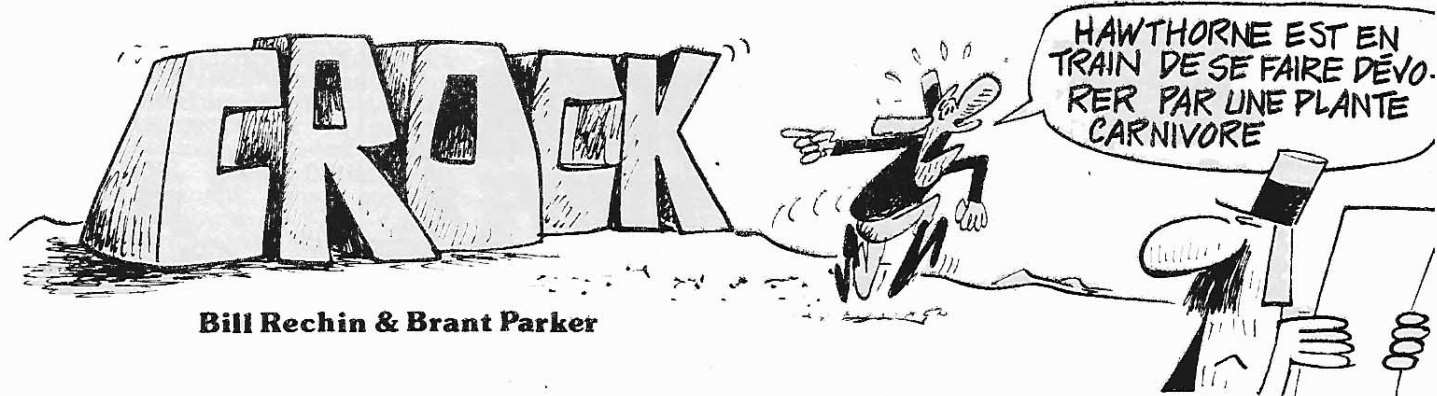
AU THÉÂTRE CE SOIR.
ILS SONT TOUS LES DEUX
AU PIEU ET SE FOUTENT
DE MA GUEULE

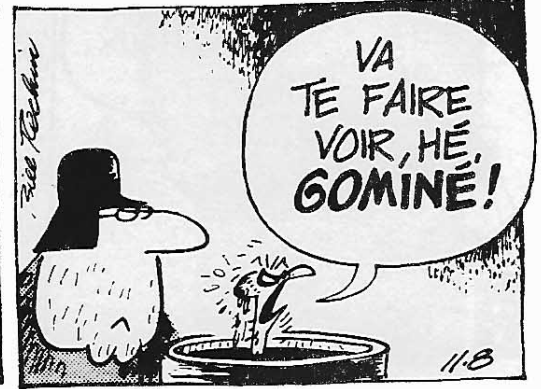
D'AILLEURS MA
FEMME EST UNE
COVIC, SON AMANT
AUSSI



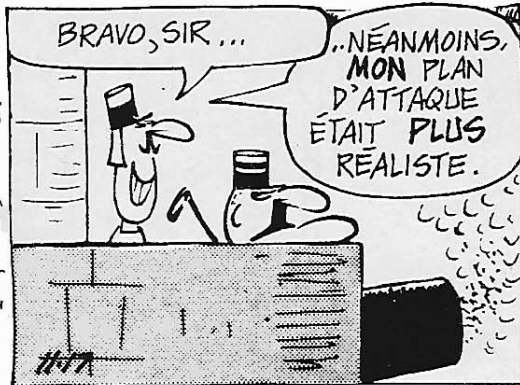








BOOM



La manie de se mettre à plusieurs en atelier fait ravage. Chez Imaginon (cf. *Charlie* n° 129), Rochette et Mandryka se sont adjoints aux quatre autres. Voilà que Taffin, Loisel, Michel Rouge créent un groupe sans nom mais que nous appellerons R.T.L. à leurs initiales. Au même moment, Rouge sort un bien bel album de S.-F., *La légende de l'éclatée*, sur un scénario de Rodolphe (Kesselring éd.), de la vraie S.-F. adulte. J'ai interviewé les auteurs, en présence épisodique des deux autres larrons de l'atelier. Avant de lâcher le magnéto, précisons qu'il est important de ne pas confondre Michel Rouge, ancien assistant de Chéret sur *Rahan*, de Norma pour *Capitaine Apache*, et avec qui j'ai eu le plaisir de faire une bande dans *l'Echo des Savanes* (sur les « Canaques ») et la « Bête du Gévaudan » dans le *Peuple français*, avec Daniel Rouge (é accent aigu), de l'équipe de *Méfi !* à Marseille, confusion surtout due à leurs signatures proches et au fait qu'ils ont parfois fait des choses identiques (couvertures de S.-F. pour Kesselring !).

— **Pourquoi un livre directement, et non une publication en journal, malgré les épisodes ?**

Rodolphe : C'était prévu pour *Métal Hurlant*. Le premier épisode est sorti comme prévu. Puis il y a eu des problèmes, on a préféré interrompre. Comme Kesselring se proposait de l'éditer entier, la moitié du livre était faite, on a continué ; pas toujours dans de bonnes conditions, mais on voulait terminer...

— **Rouge, parle-nous de ton travail avec Chéret ? C'était bien ?**

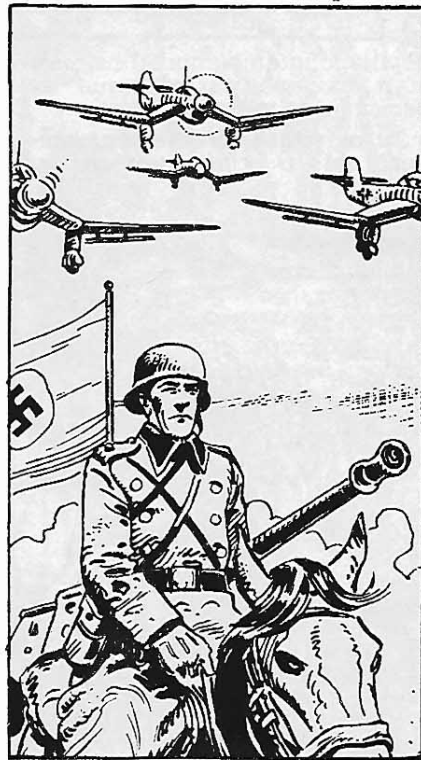
Rouge : Cela m'a beaucoup apporté sur les techniques d'encre, mais c'était de peu d'intérêt sur le travail lui-même. Je n'y ai travaillé que six mois. Je faisais seulement les décors de *Rahan*. Avec Norma, ensuite, ça a été une expérience assez malheureuse. Je faisais tout dans un épisode, sauf le scénario, et tout le monde sait que le scénario de *Capitaine Apache* n'est pas génial. Mais ça m'a appris à travailler assez vite, il y avait dix planches par mois à rendre dans les délais prévus. Maintenant, je ne travaille plus avec des délais précis.

— **Je préfère lire cette histoire d'un seul bloc...**

Rodolphe : Si lorsqu'un album sort on ne retrouve que le plaisir qu'on a eu lors de la lecture en épisodes, l'album est inutile. Le principe de l'album qui sort sans républication ne serait pas en

LES PETITS MIQUETS FONT LES GRANDES OREILLES

soi une bonne chose, s'il n'y avait pas les problèmes financiers par-dessous. Dans notre cas, on n'a pas eu trop à se plaindre, on a eu un contrat honnête en fonction des ventes possibles (5 000 exemplaires vendus près de 50 F). En tenant compte de la prépublication du premier épisode (revendu aussi à *Heavy Metal*) et l'à-valoir de l'album, Rouge doit arriver à 300 F par planche et moi à 100 F ! Il y a quand même un problème de la BD en France, les conditions sont très difficiles. Si le travail était rémunéré au coût de la vie, par rapport aux besoins qu'on a, ce serait suffisant. Ce boulot nous revient à être payé trois-quatre fois moins qu'une femme de ménage, dans les 5-6 F de l'heure, et en plus tu



es payé souvent trois-quatre mois après la remise du travail... Mais il y a surtout une situation générale de la BD qui a un public encore trop faible, et de la part des éditeurs il y a un manque d'imagination, d'allant, qui fait qu'ils vendent rarement à l'étranger. Pour les auteurs, ça deviendrait rentable.

— **Oui, sur ce plan-là, les éditeurs français sont une vraie catastrophe... Parlez-moi de votre atelier.**

Rouge : On a réfléchi sur le fait de se réunir et de travailler ensemble, à trois. Le problème principal du dessinateur, s'il veut mener à bien un travail de qualité, c'est qu'il doit s'enfermer dans la solitude complète. On s'entendait bien ensemble, pourquoi ne pas travailler ensemble ? Pourquoi ne pas bousculer les carcans dans lesquels on se trouve ? L'important, c'est aussi que nous sommes des dessinateurs très différents. Sur le plan économique, les frais sont partagés à trois. On peut se permettre de ne pas refuser les travaux alimentaires sous le prétexte de manque de temps, car on peut s'échanger les tâches, ou les faire à trois. Pas pour la BD, où l'on reste indépendants, on a simplement un regard critique les uns sur les autres. Nous sommes sur le plan professionnel assez équilibrés, donc pas de rivalités malsaines, seulement une émulation...

Taffin : Et puis on s'aime vachement !

— **Vous faites aussi autre chose que du dessin ensemble ?**

Loisel : On débute l'atelier. Mais plus tard, sur le plan cinématographique, certainement (Loisel fait pas mal d'audiovisuel, note du magnéto). Sur le plan BD à trois, on n'a pas essayé, mais ça ne va pas être simple. Avec Michel, une fois, on a essayé une bande pour *Alpinisme & Randonnées* (rires), ça n'a pas été coton...

— **Dans le livre pour enfants illustré, où tu travailles, Taffin, tu peux te développer correctement, mais il n'y a pas de livres illustrés pour adultes, de livres d'images pour grandes personnes, c'est dommage.**

Taffin : Les éditeurs ne veulent pas en faire. D'ailleurs il n'y a pas non plus de BD pour adultes. Celle dite « pour adultes » est faite pour des gens qui ne sont pas adultes, ce sont des livres d'enfants avec des images de cul et des grosses bites...

— **Rodolphe, qu'est-ce que tu as fait avant d'imaginer ?**

Rodolphe : Imagine a été fait à partir du moment où on m'a refusé des scénarios partout. C'est toujours très difficile de commencer, surtout pour le scénariste, car on visualise mal une histoire non dessinée. Puis j'ai fait quelques histoires pour *Pilote*, ensuite j'ai rencontré Ferrandez avec qui je suis parti sur des histoires courtes pour *A Suivre*, et une longue maintenant pour *Métal*. Pour celle avec Michel, je l'avais en tête depuis longtemps, les huit planches du premier épisode. On s'est rencontrés par l'intermédiaire de Jacques Lob, et ça a accroché très vite. Dionnet était d'accord



- Artefact édite une des BD les plus intelligentes de tous les temps, *Odd Bodkins*, de Dan O'Neill, absolument interdite aux cons. Si l'underground a produit autre chose que des scénarios de défoncés, c'est bien ça. Ce qui n'empêche pas que c'est défoncé comme tout.

- Aux Humanos, *Les 1 001 nuits* de Corben et Jan Strnad, du bon Corben. Et surtout l'album de Chaland et Cornillon, *Captivant*. Si vous n'achetez qu'un album cette année, c'est celui-là qu'il vous faut.

- Tabary s'est installé tout seul une maison d'édition, et il sort un des rares bons canards pour enfants, *Les vacheries de Corinne à Jeannot*, 8 numéros parus. En album, le dernier et volumineux Iznogoud : *Les cauchemars d'Iznogoud*, gags en une planche avec Goscinny.

- Chez Pepperland, le meilleur éditeur belge, un *Tardi* sans titre recueillant tout ce qu'il vous manquait avec des compléments. Epais, parfait. Dans la même série, *Canardo* de Benoît Sokal, magnifique, même si on l'a lu dans *A Suivre*.

- Pour le cinquantenaire de « Cœurs Vaillants », la maison a eu une idée : elle licencie tous les dessinateurs et remplace la BD originale par des planches rachetées à bas prix ailleurs. Si le petit Jésus apprend ça, il va en avaler ses clous. Malgré tout, du « Cœurs Vaillants » ancien dans *Formule 1*, encarté par Michel Daubert. Et en album, les

vieux « Fripounet et Marysette », aussi bien ceux de René Bonnet (*Les semelles d'or*), que ceux de F.A. Breyse (*La montagne de la peur*, *La rivière de feu*), tout ça chez Fleurus, et pétri de charme et de mouvement.

- Chez Balland, bel album rigolo de Halbritter, *A l'attaque*, parfaitement anti-militariste.

- Chez Dargaud, surtout Solé : *Dérappages*, avec des histoires de robinets qui fuient...

- Bédérara sort les monstres de Franquin : *Cauchemarrant* (titre à chier). Splendide.

- Andrevon parlera de l'*Encyclopédie visuelle de la S.-F.*, de Brian Ash (Albin-Michel), que j'ai pas lue, mais qui est bien illustrée.

- Illustration toujours, chez Hachette, la nouvelle série de récits texte-image, Léourier, Klotz, Manchette, illustrés par Vives, Guiré-Vaka, Clerc. Belle idée, belles réalisations.

- Chez Phot'Œil, *Les héros de l'Histoire de France* de Christian Amalvi, tiré des illustrations de nos manuels d'histoire. A hurler. De rage et de rire.

Chez Seghers, une très claire édition des *Très riches heures du duc de Berry*, commentées par Edmond Pognon. Beau travail.

- Un bon zine : *Plein la queue pour pas un rond* (16, rue Gabriel-Péri, 92120 Montrouge), dont le n° 4 est consacré à Goossens. Le ratez pas.

T.E.

depuis longtemps mais l'histoire était bloquée par manque de dessinateur me convenant.

- Tu as pensé directement scénario de BD et non nouvelle ou roman ?



Rodolphe : Je me suis lancé dans les scénarios grâce à Lob, alors que je faisais beaucoup de nouvelles. Je m'occupais de la librairie « Satan & Co », et lui descendait avec Alexis dans l'hôtel en face quand ils étaient à Paris. On a sympathisé. C'est lui qui m'avait dit que ça manquait de scénaristes. Elle a pris forme comme ça, sous forme de scénario. C'est parti d'une chanson des Kinks qui me trottait dans la tête ; mon anglais étant très pauvre, je ne comprends que peu de mots, je me raconte l'histoire en fonction de la musique. Quand je lis les chansons ensuite, je les trouve niaises...

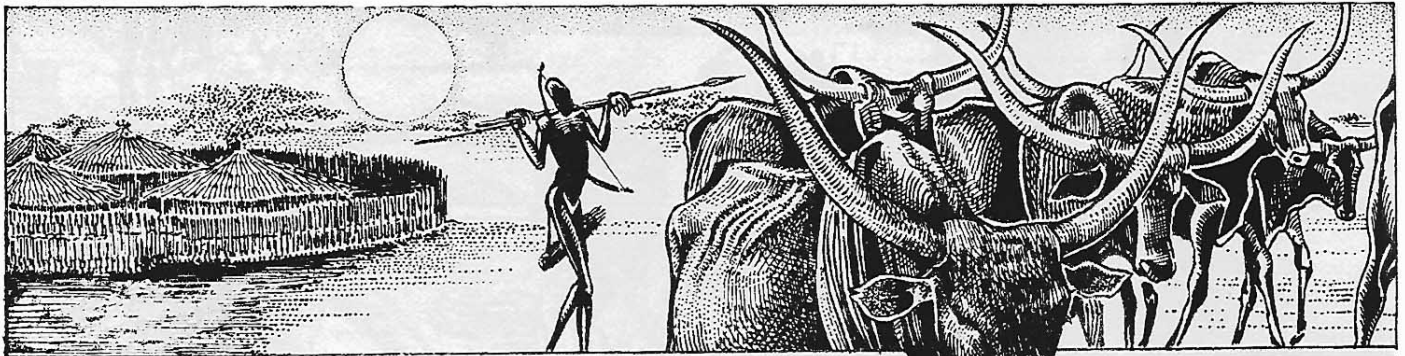
- Et toi, Michel, comment perçois-tu ces dessinateurs nouveaux qui travaillent dans toutes ces nouvelles directions ?

Rouge : Très bien. Toute réalisation quelle qu'elle soit, même si elle n'est pas parfaite, est bénéfique. Il n'y a rien de négatif. Ce que j'aime le plus, ce sont les

(suite page 88)

FARCE EN AFRIQUE Di Muro

Résumé.- Pour les trois Blancs perdus au cœur de l'Afrique, quelle chance de trouver un indigène qui accepte de les guider jusqu'à son village ! La nuit vient, amenant avec elle les cauchemars et l'épouvante.

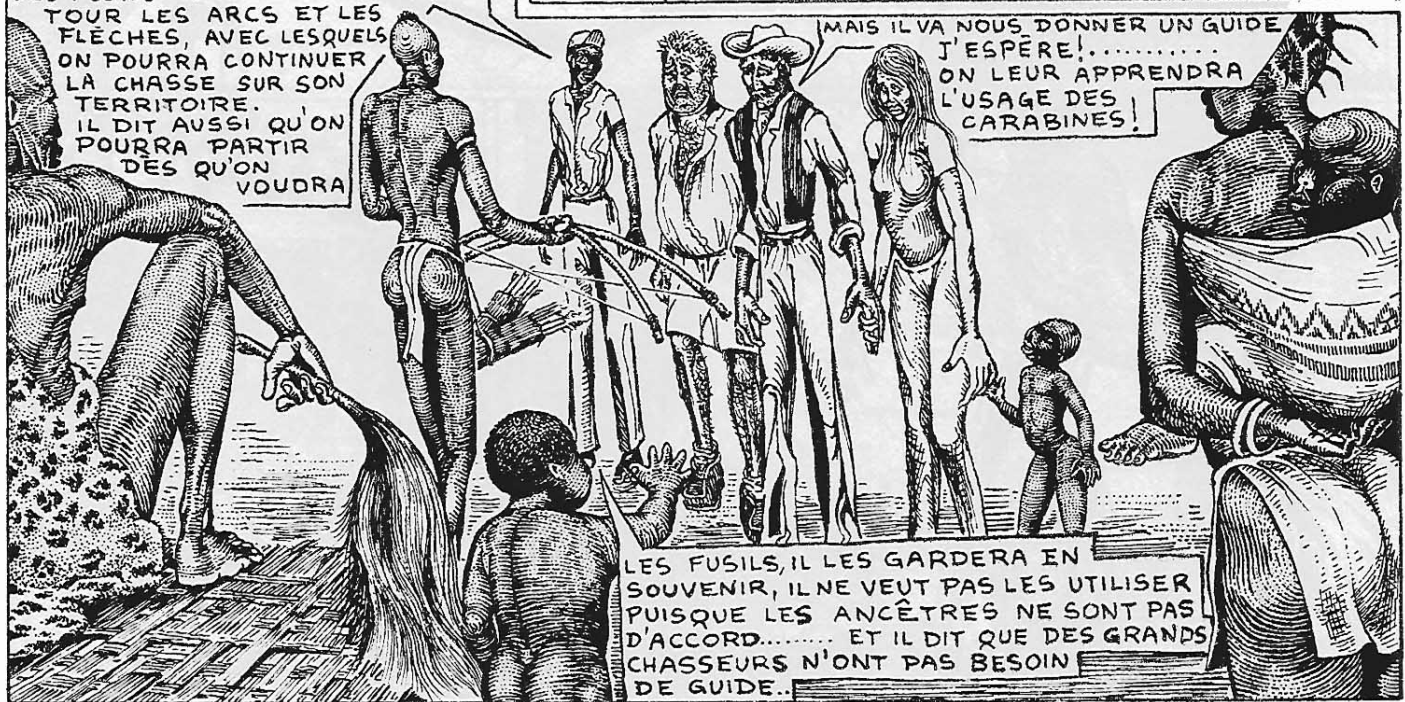


QUELLE NUIT !.....
MAIS C'EST LA JOURNÉE
QUI ME PRÉOCCUPE



C'EST QUOI, ÇA ?
LE PETIT
DÉJEUNER,
MADAME

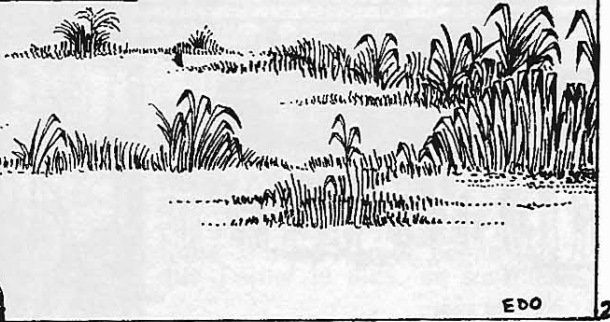
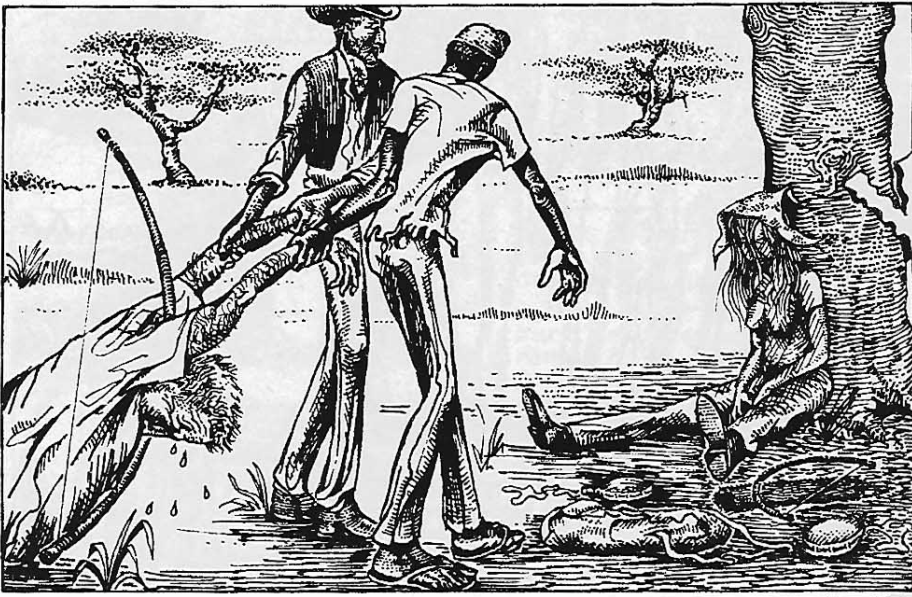
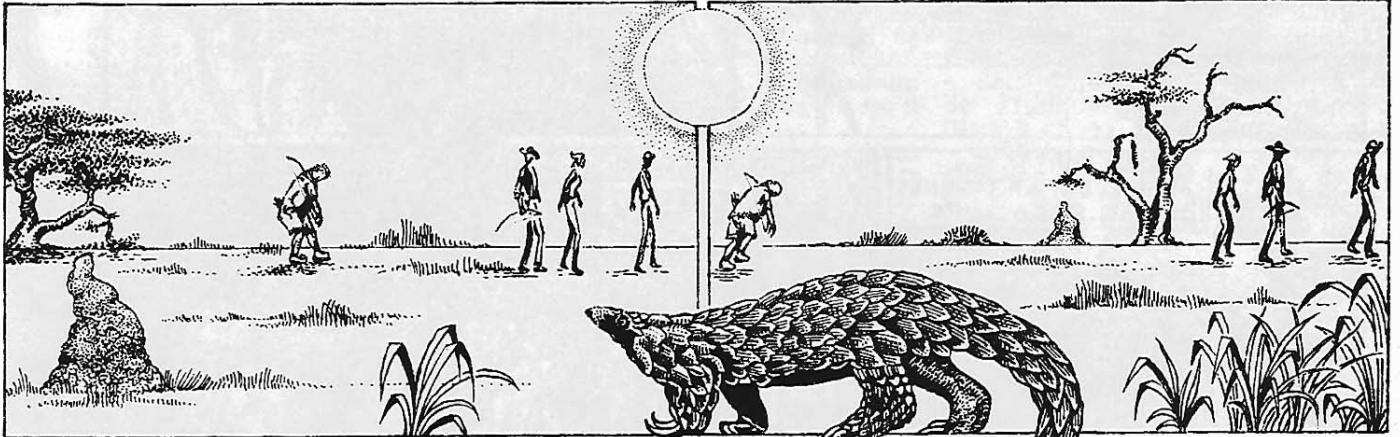
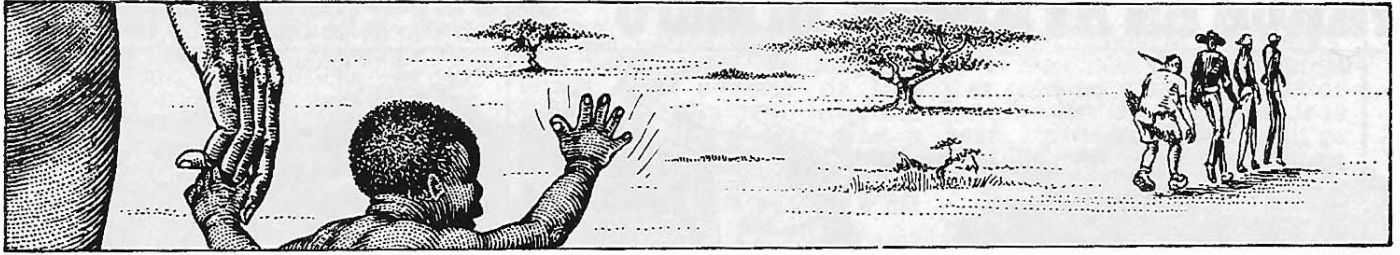
LE CHEF NOUS REMERCIE POUR LA
VISITE ET IL ACCEPTE LE CADEAU
DES FUSILS. IL NOUS OFFRE A' SON
TOUR LES ARCS ET LES
FLÈCHES, AVEC LESQUELS
ON POURRA CONTINUER
LA CHASSE SUR SON
TERRITOIRE.
IL DIT AUSSI QU'ON
POURRA PARTIR
DÈS QU'ON
VOUDRA

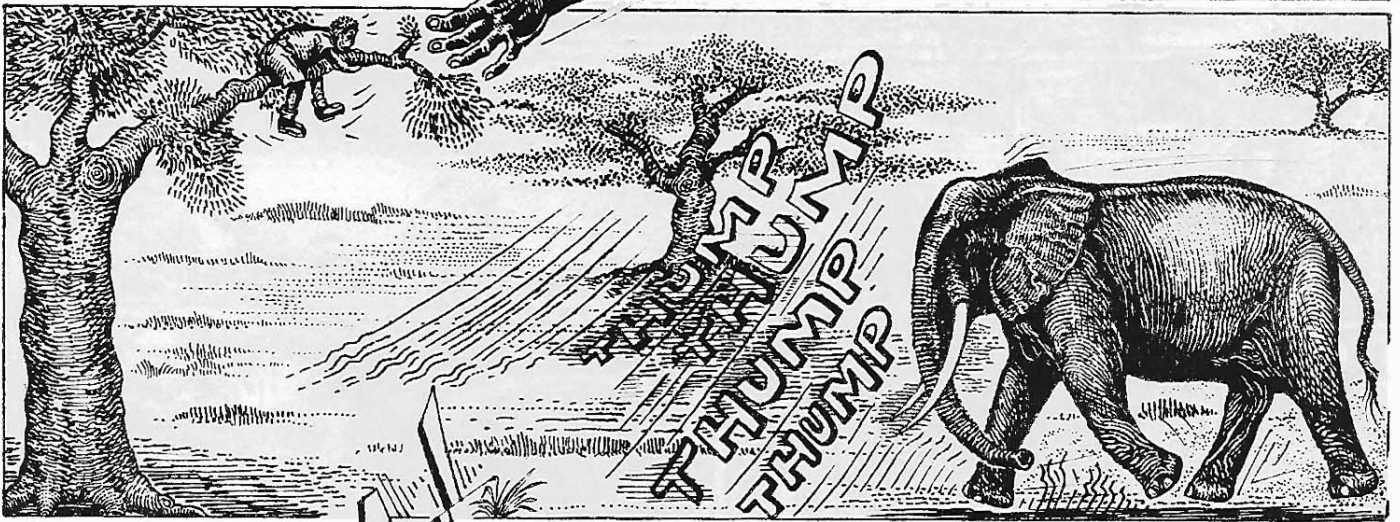


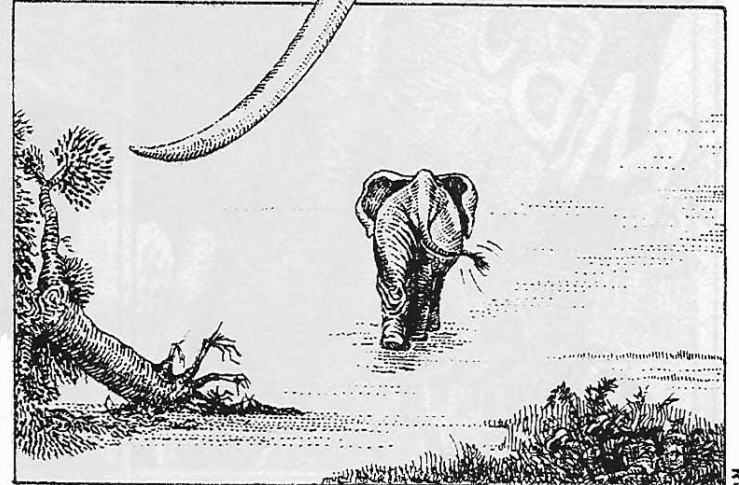
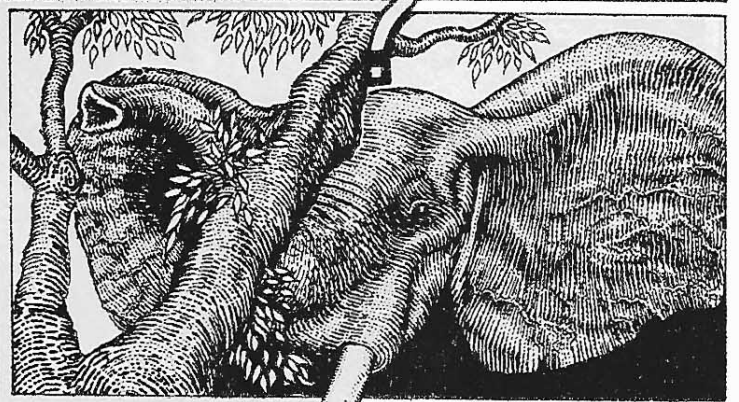
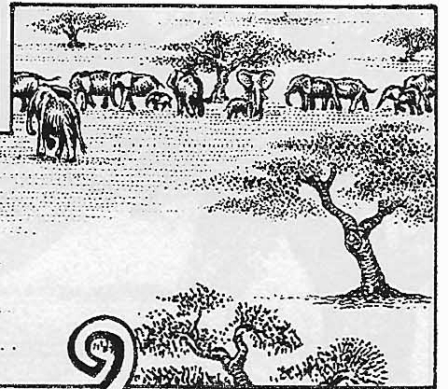
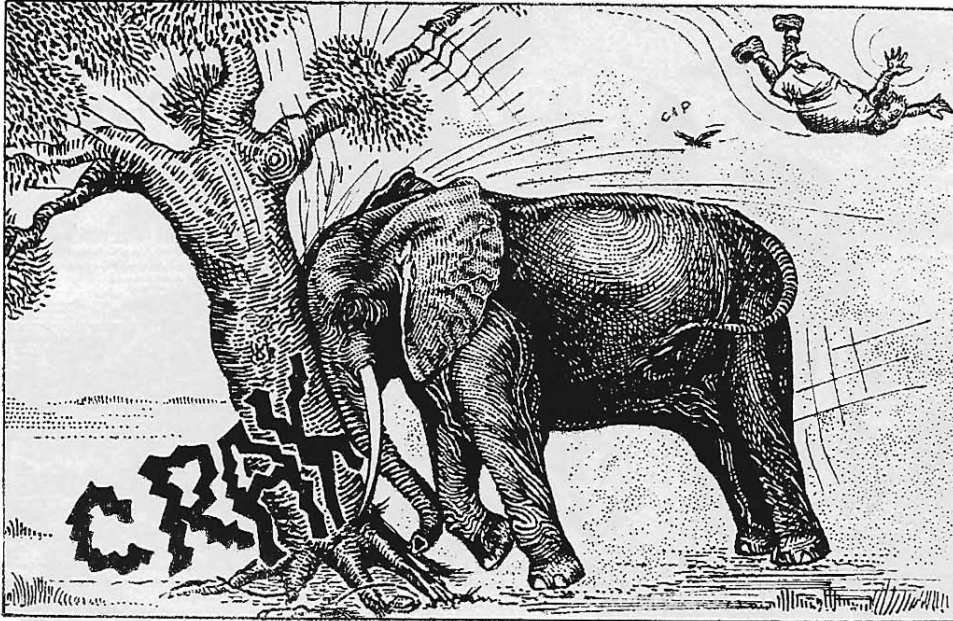
MAIS IL VA NOUS DONNER UN GUIDE
J'ESPÈRE !.....
ON LEUR APPRENDRA
L'USAGE DES
CARABINES !

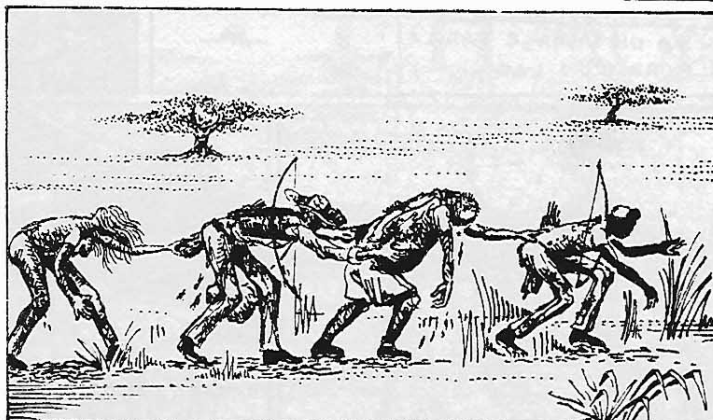
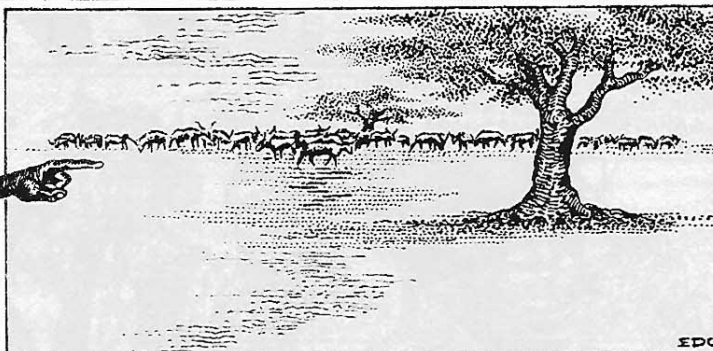
LES FUSILS, IL LES GARDERA EN
SOUVENIR, IL NE VEUT PAS LES UTILISER
PUISQUE LES ANCÊTRES NE SONT PAS
D'ACCORD..... ET IL DIT QUE DES GRANDS
CHASSEURS N'ONT PAS BESOIN
DE GUIDE..

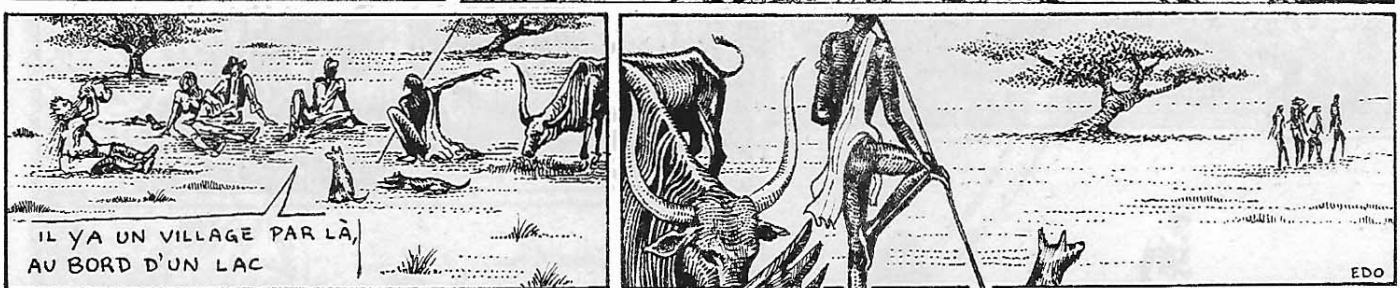
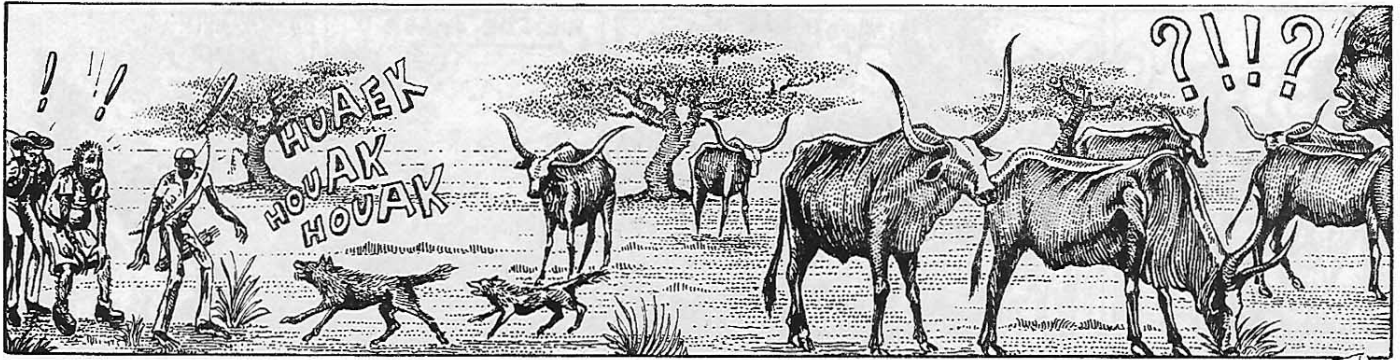


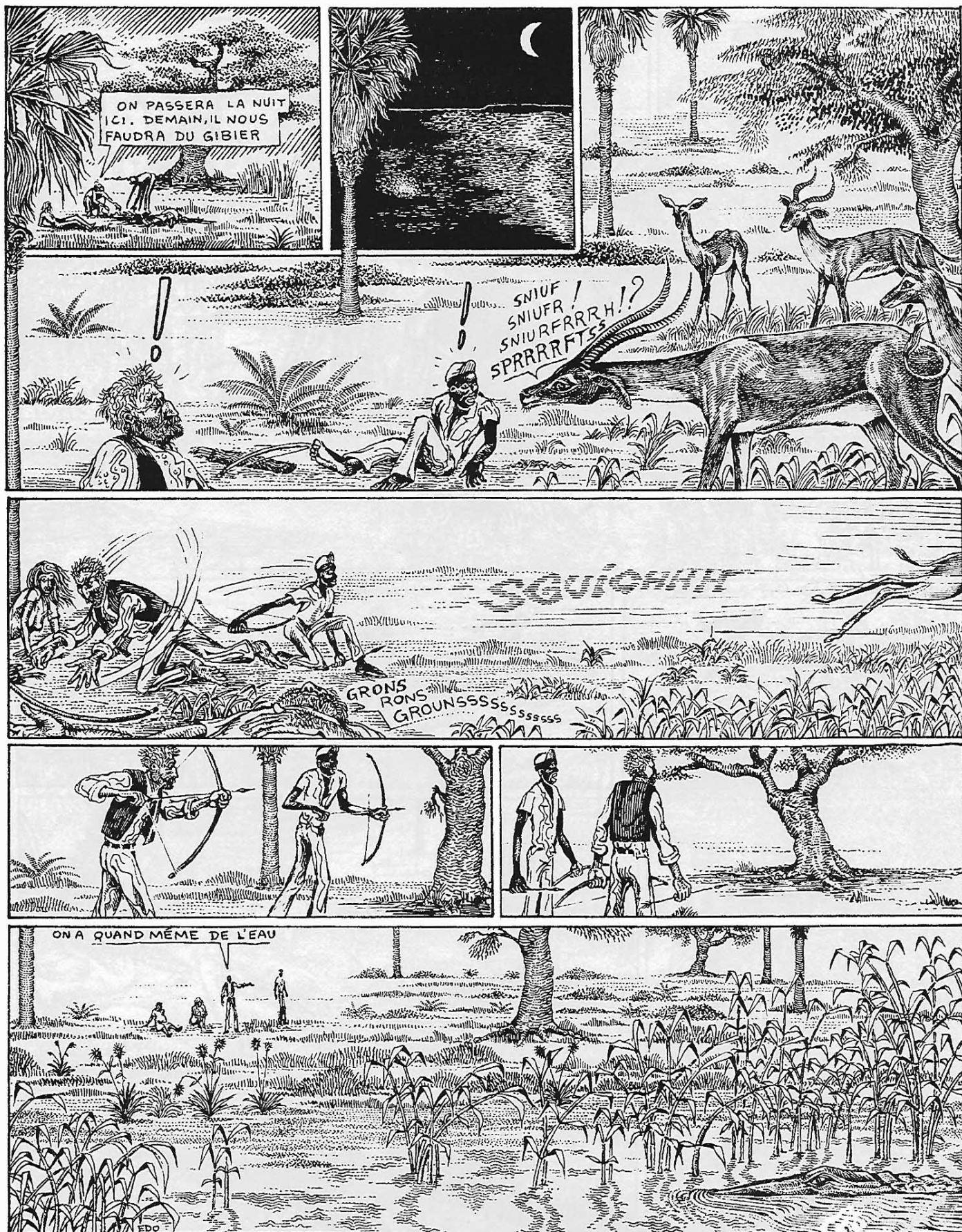


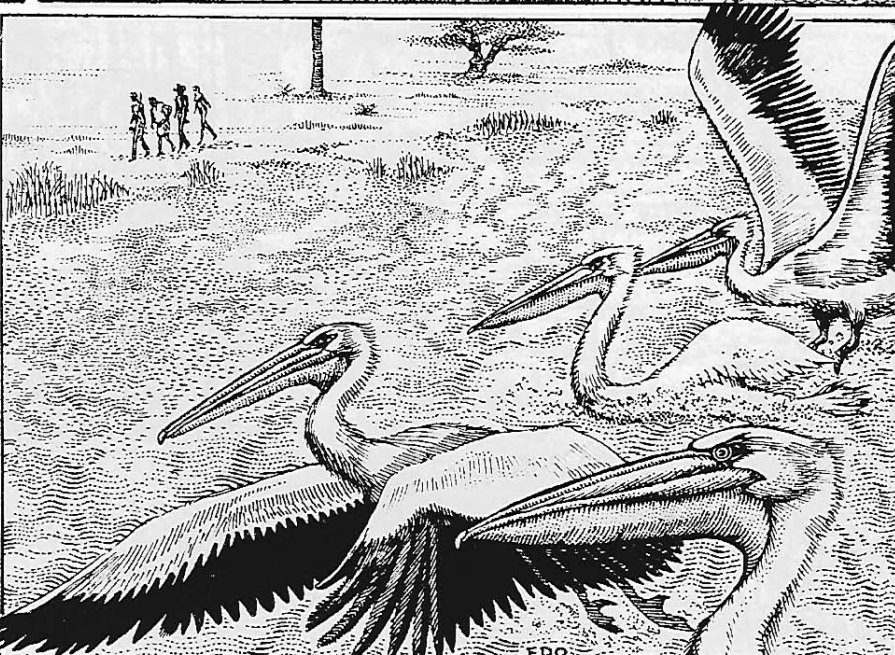
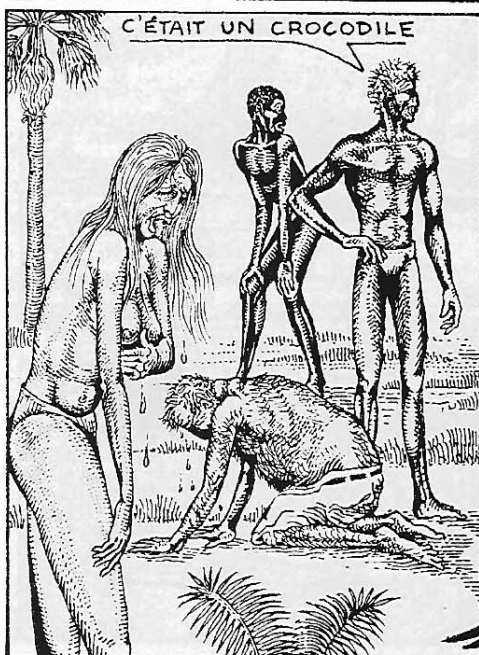
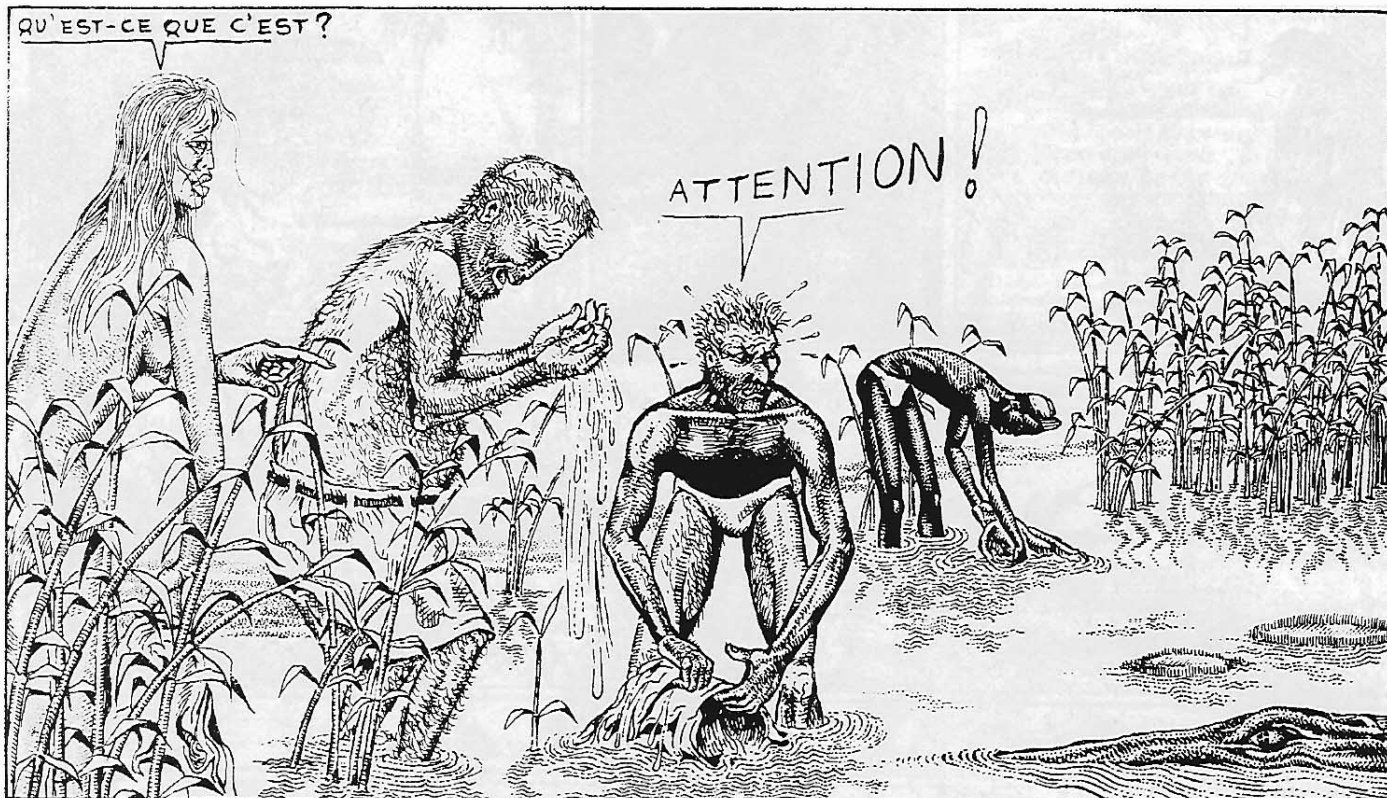


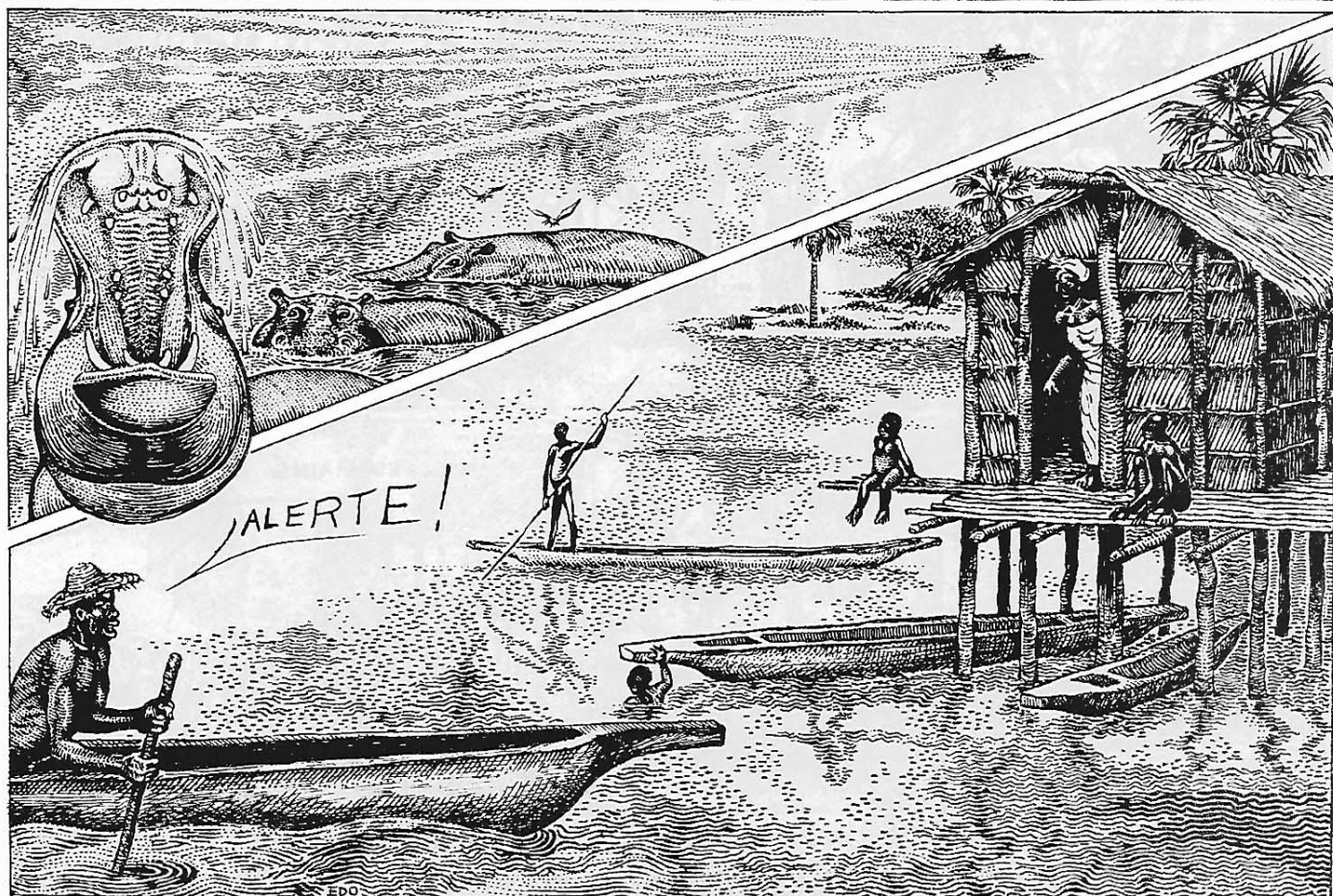


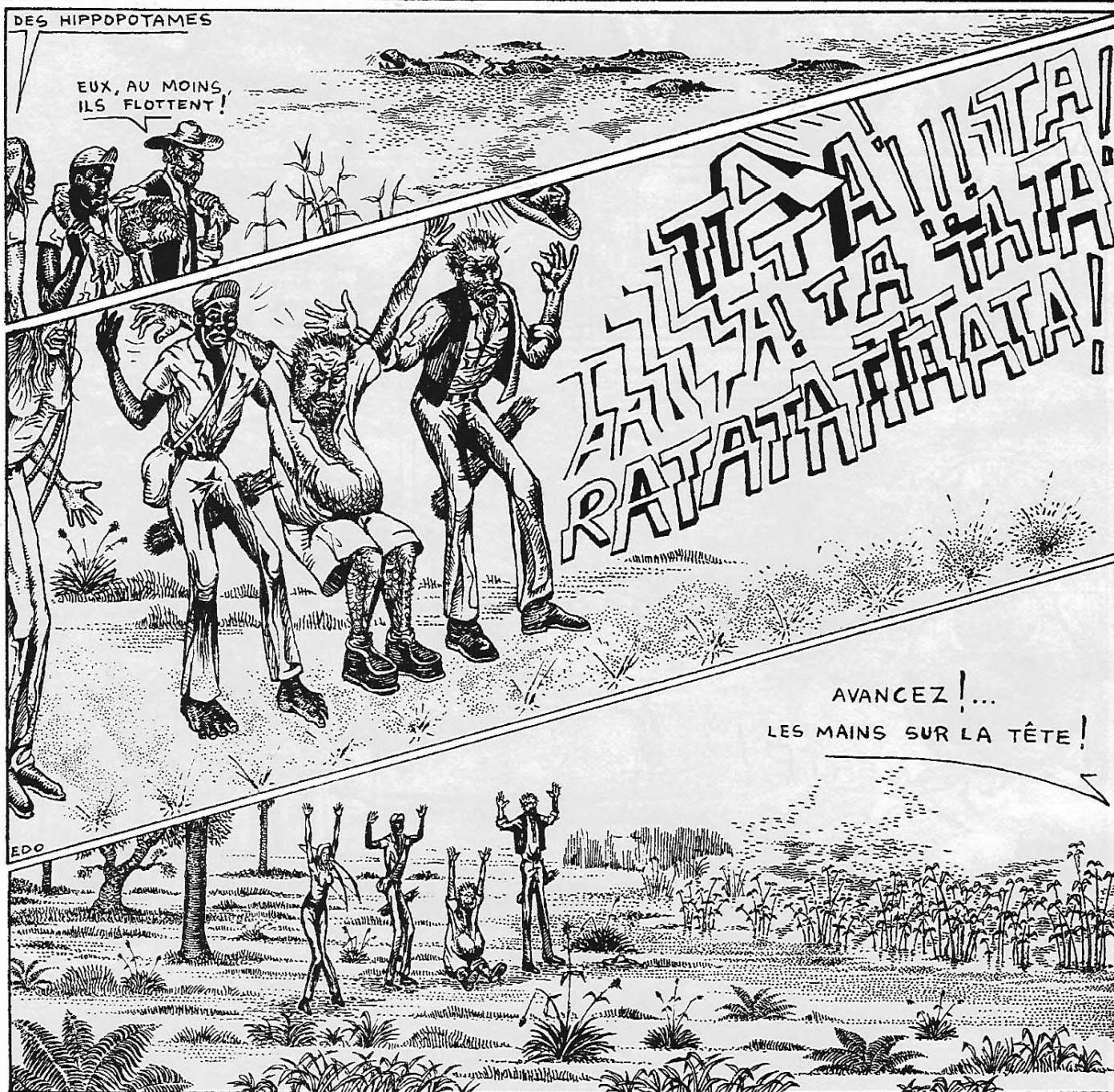


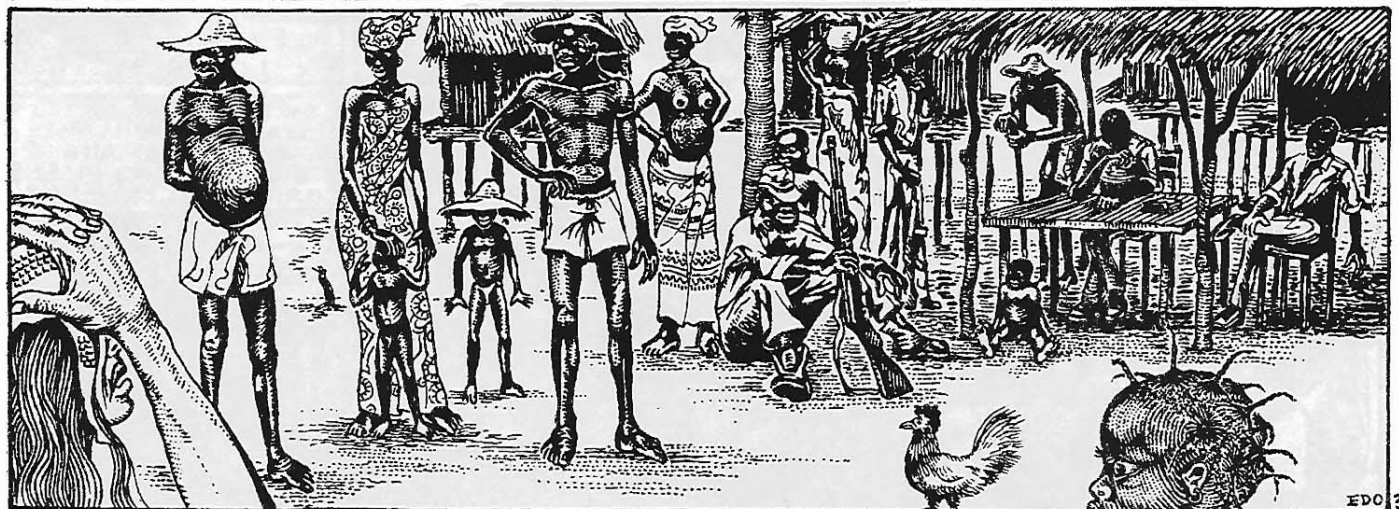
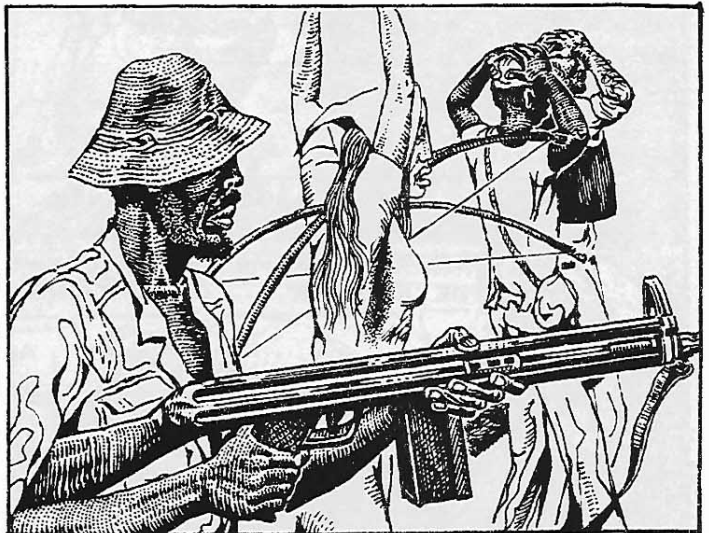














SALUT.... NE CRAIGNEZ RIEN



VOUS ETES EN RÉPUBLIQUE POPULAIRE
DU CHALABALA..... VEUILLEZ DÉCLINER
VOTRE IDENTITÉ



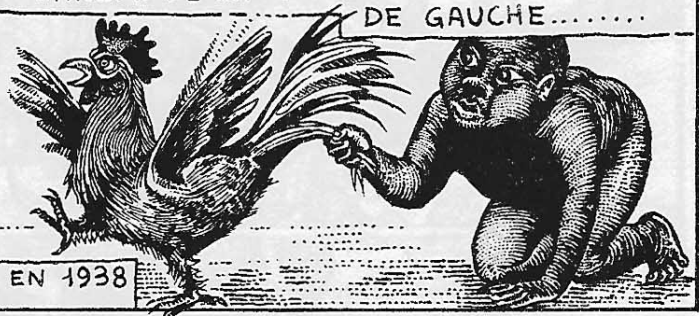
CAROLINE LABOURDIÈRE, NÉE
À VICE LE 23/11/1948, PROFESSEUR
EN TRAVAUX MANUELS À L'UNIVERSITÉ
DE KINSKA..... CÉLIBATAIRE



MAMADOU DRAGOYO, NÉ
VERS 1946, VERS KOKOLOU
..... PERMIS DE CONDUIRE
..... SPECIALISTE EN
PLATS FARÇAIS... FONDUE
DE FRITES À LA BOURGUIGNON
..... SALADE VISSOISE...



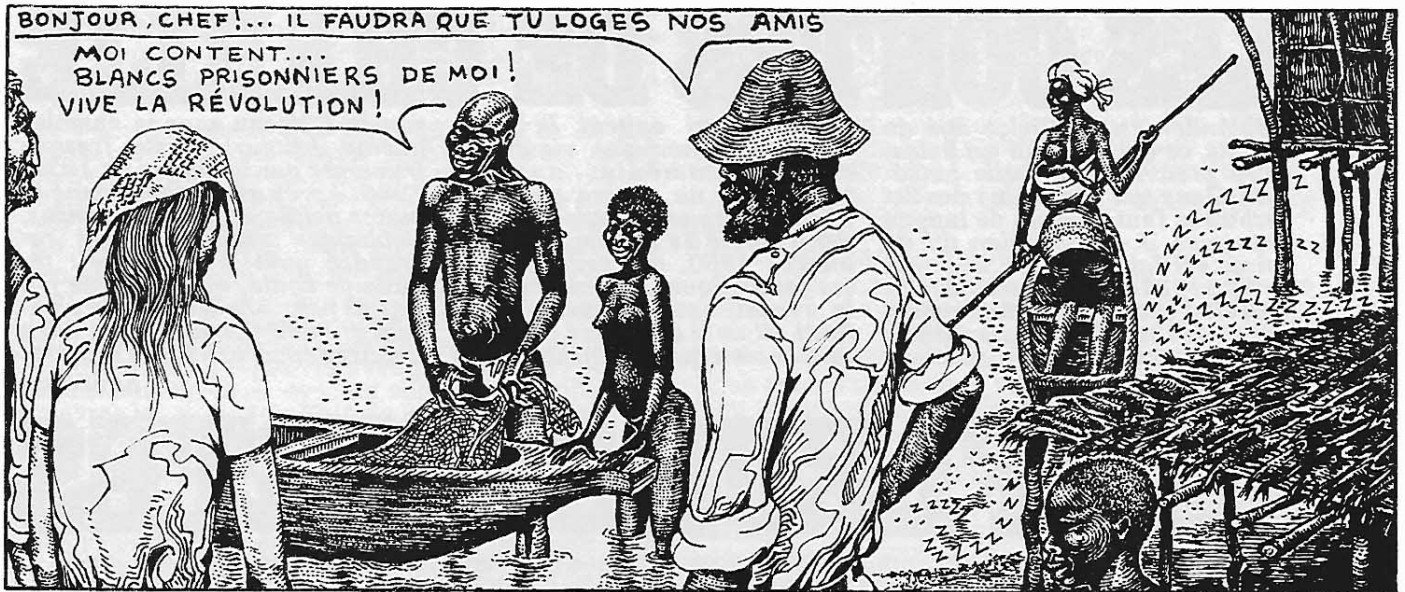
ALFRED D'ALFREDVILLE. NÉ À VARIS LE 7/2/1926.
DIRECTEUR GÉNÉRAL DE LA FÉDÉRATION INTERNA-
TIONALE ORGANISATRICE ACCUMULATRICE (F.I.O.A.).
DOCTEUR HONORIS CAUSAE À L'UNIVERSITÉ DE
KINSKA. COMMANDEUR DE L'ORDRE DU COQ.
CHEVALIER DE LA LÉGION D'HUMEUR. PRÉSIDENT
HONORAIRE DU ROTORY CLUB. MEMBRE
FONDATEUR DE L'ASSOCIATION DES AMIS DE
TOMBOKOU..... PROMOTEUR D'INITIATIVES
HUMANITAIRES DANS LE TIERS MONDE.....
..... ENNEMI DE LA VIOLENCE..... APOLITIQUE
DE GAUCHE.....



SANGUINACCI HENRI, NÉ À VARSEILLE EN 1938
COOPÉRANT AU MINISTÈRE
DE L'INTÉRIEUR DU ZAMBON.....
EXPERT EN PROBLÈMES DU
SOUS-DEVELOPPEMENT.....

TRÈS BIEN; JE VOUS PRIE DE BIEN VOULOIR
ACCEPTER LA MODESTE HOSPITALITÉ DU VILLAGE
DE BAKAYOU..... LE CHEF VOUS ATTEND. DEMAIN,
ON VOUS COMMUNIQUERA LES DISPOSITIONS PRISES
À VOTRE ÉGARD PAR LE M.P.LC.





à suivre

LES CONTES DE CHARLIE

Deblander est un Belge âgé de 45 ans, ce qui est, pour un Belge, faire preuve d'une belle longévité. Dans son Panorama des littératures fantastiques de langue française, J.-B. Baronian dit de lui qu'« il fait entendre une voix crépusculaire nourrie de frayeurs et d'épouvantelements, écho des vieilles superstitions campagnardes et des pulsions

confuses qui agitent la conscience des hommes vivant en contact immédiat avec la terre ». On ne pourra pas faire mieux, alors on recopie. Deblander a donné à « Fiction » dans les années 1960, d'excellents contes fantastiques regroupés dans le recueil les Chasseurs (Lafont). Et on a dit dans « Charlie » tout le bien qu'on pensait de son

roman l'Oiseau sous la chemise (même éditeur), vaste fresque traversée par la guerre de 1939-1945. Après avoir abandonné la plume pendant quelques années, Deblander semble devoir reprendre goût à l'écriture : témoin ce conte, un autre que j'ai retenu pour une anthologie à paraître chez Denoël – et bien d'autres encore, il faut l'espérer.

Andrevon

LES FLEURS MORTES

Au temps de mes douze ans, nous habitions une ancienne auberge en pleine campagne, à six kilomètres de toute autre habitation. Cela s'appelait simplement « Les Fleurs »... Une grande salle, une dizaine de chambres avec vue sur la bruyère, des caves, des greniers... Je m'y retrouvais souvent seul. Mes parents tenaient un commerce de tissus dans les foires et les marchés du canton. Ils partaient chaque jour avant l'aube et ne rentraient qu'à la nuit.



Je me souviens de mon père en ces moments-là. Il aurait bientôt cinquante ans ; maigre et d'un pâleur cireuse, déjà ce mal implacable le rongait, qui devait l'emporter quelque dix mois plus tard. Il m'adressait rarement la parole, mais quand nos regards se rencontraient, il me souriait vaguement, ou me donnait une chiquenaude sur le bras, comme une caresse. Il s'occupait de rentrer la camionnette brun chocolat qui ressemblait à un gros hanneton. Il chargeait de nouveaux ballots pour le lendemain. Il regardait autour de lui une dernière fois d'un air lugubre, désespéré, et il montait se coucher.

Ma mère, invariablement, murmurait alors : « Silence, laissons en repos ; plus un bruit, rien... » Elle se tenait sur un siège bas auprès de la cheminée. Elle tendait à la flamme ses mains tremblantes de fatigue. Elle s'assoupissait, recroquevillée sur elle-même, les genoux au menton, le visage tendu. Cela ne durait que quelques minutes. Brusquement elle se relevait, maintenant souriante, l'œil plus clair.

– La vie, disait-elle, n'est pas si mauvaise. Viens mon Paulo, on va tâcher de se requinquer un peu. C'était l'été. La chaleur du jour stagnait encore au ras du sol. Nous sortions dans la cour où une source alimentait un assez vaste bassin de pierre bleue qui avait dû servir autrefois de vivier. Nous ôtions nos vêtements et nous aspergions tout le corps. Ma mère me faisait toucher un de ses seins à l'aréole durcie par l'eau froide.

Parfois une lampe s'allumait à l'étage. L'ombre de mon père se profilait à une fenêtre. Nous nous taisions, nous ne bougions plus. Nous revenions à pas feutrés pour nous sécher auprès de la cheminée. J'étais pris de grands frissons. Ma mère m'attirait contre son épaule. Comme cela ne suffisait pas, elle me faisait boire deux doigts d'un vin d'orange dont l'usage paraissait jusqu'alors m'être exclusivement réservé.

Je me sentais mieux. Je fermais les yeux, je m'abandonnais. Ma mère derrière moi vaquait aux soins du ménage. Elle parlait de choses et d'autres, à mi-voix comme pour elle-même. Plus tard, à demi-inconscient, je la sentais plus près de moi, chantonnant ironiquement une berceuse, me demandait : « Tu dors, mon Paulo ? Tu es bien ? »... Enfin, le plus sérieusement du monde, elle me serrait à nouveau contre elle très fort.

Mon père mourut donc peu de temps après, le 15 mars de l'année suivante. Nous le retrouvâmes au

petit matin, étendu, les bras en croix au pied de son lit. Dès le surlendemain de l'enterrement, ma mère reprit ses occupations habituelles sur les foires et les marchés. Je la trouvais bien brave. La vie continuait.

Je l'accompagnais, les jours où il n'y avait pas école. Je l'aidais à dresser l'échoppe, à étaler les marchandises. Je n'étais ni adroit ni costaud, mais elle disait que cela finirait bien par s'arranger. La semaine de Pâques, la bise souffla comme en hiver, et il nous fallut allumer un brasero.

En attendant que les trottoirs s'animent, nous allions siroter de grands cafés noirs dans un bistrot à deux pas. De joyeux gaillards sentant la fine me plaisaient sur mes culottes courtes et mon nez en trompette. Un pauvre aveugle jouait de l'accordéon dans un coin, avec un chien savant pour ramasser les sous. Au « Coin de Paris », un perroquet braillait « Ramona ».

La camionnette avait été repeinte en bleu et blanc, ce qui lui donnait un air moins triste. Notre retour aux « Fleurs » était une longue rêverie. Ma mère me racontait son enfance, sa prime jeunesse. Elle connaissait le pays par cœur et elle m'emmenait voir une carrière abandonnée où elle avait souvent joué autrefois, un gouffre profond de plus de quinze mètres. Nous nous asseyions à l'extrême bord et contemplions le vol de quelques oiseaux noirs nichant dans la pierre.

Un soir de septembre, au coin du feu, ma mère me dit :

– Paulo, il faut que tu saches, à la fin...

Je sommeillais, un livre sur les genoux. Elle me pinça le bras, captant mon regard et le transportant là-haut sur l'armoire où trônait une photographie de nous trois prise un an après ma naissance.

– Ça, dit-elle, c'était le bon temps. On s'aimait, ton père et moi ; tu étais là et nous étions fous de bonheur. Mais rien n'est éternel.

– Il a aimé une autre femme ? dis-je, soudain réveillé.

– Oui, dit ma mère. Ce sont des choses qui arrivent, comme l'orage dans un ciel bleu. Longtemps je me suis demandé ce que cette femme avait de plus que moi. Quand j'ai appris la nouvelle de sa mort dans un accident, je me suis remise à espérer. Pourquoi pas ? J'étais vivante, moi ! Mais le coup avait été terrible pour lui. Il l'aimait vraiment, il faut comprendre. Et comme pour l'empêcher de me revenir, elle lui laissait quelque chose, quelqu'un... Ah ! pon Paulo...

Ma mère sanglota un moment contre moi. Ses cheveux roux avaient une odeur aigrelette, comme celle de la citronnelle. Elle se leva et sortit de l'armoire la bouteille de vin d'orange. Elle remplit deux verres que nous bûmes l'un et l'autre d'un trait, comme on prend une purge.

Le lendemain était un dimanche. Il faisait grand soleil et j'étais mon premier costume d'homme. Nous prîmes la route tout de suite après le déjeuner. La camionnette, allégée de ses fardeaux habituels, filait bon train.

Nous arrivâmes à l'orphelinat vers deux heures. Les petites étaient au bois pour la promenade, mais celle que nous devions emmener nous attendait sous un préau. C'était une fillette d'apparence chétive, portant un petit chapeau cloché que je trouvais parfaitement ridicule. Mais ses yeux brillaient comme des perles et elle me sourit gentiment quand je lui tendis la main.

Nous fîmes quelques kilomètres sans dire un mot. La fillette avait pris place entre ma mère et moi. Jamais auparavant elle ne devait être montée dans une automobile, car elle regardait avec une sorte de ravissement mêlé d'effroi le paysage qui défilait. Quand son émotion devenait trop intense, elle malaxait de tous ses doigts son petit chapeau ridicule qu'elle tenait à présent sur ses genoux.

– Tu t'appelles Anne, n'est-ce pas ? a demandé ma mère.

– Oui, a dit la petite fille.

– C'est joli, ça. Moi, c'est Elisabeth. Je ne me plains pas, mais tout de même j'aurais préféré un prénom comme le tien, plus bref, plus léger. Ah, si on m'avait laissé le choix !

Nous avions emporté le vin d'orange. Ma mère en a bu un grand coup. Elle m'a passé la bouteille et j'ai bu moi aussi. La fillette n'aimait pas. Elle a pris un air sournois. Je lui ai donné une pomme arrachée à une branche en longeant un verger.

C'était presque la nuit quand nous sommes arrivés au bout du chemin surplombant la carrière.

Laissant tourner le moteur, ma mère a dit :

– La lune va se lever, ma petite Anne. Tu verras, c'est très beau.

La petite avait remis son chapeau cloché. Nous nous sommes levés d'un bond ma mère et moi. L'instant d'après, la camionnette a basculé dans le vide.

Gabriel Deblander



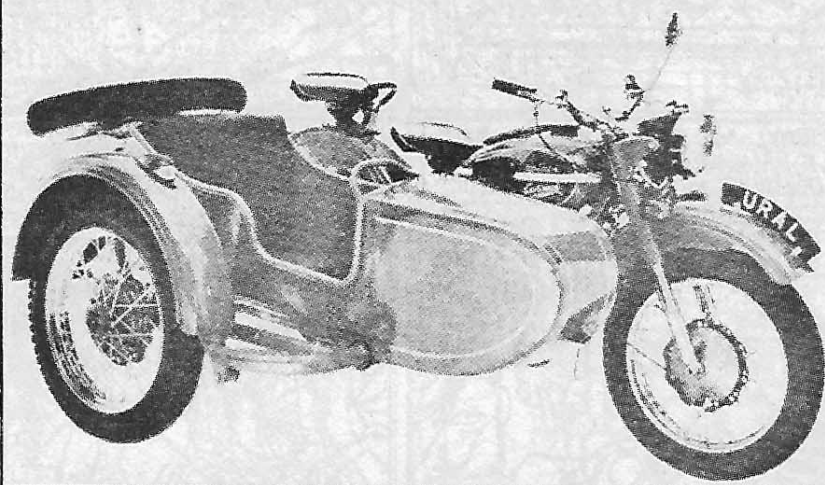
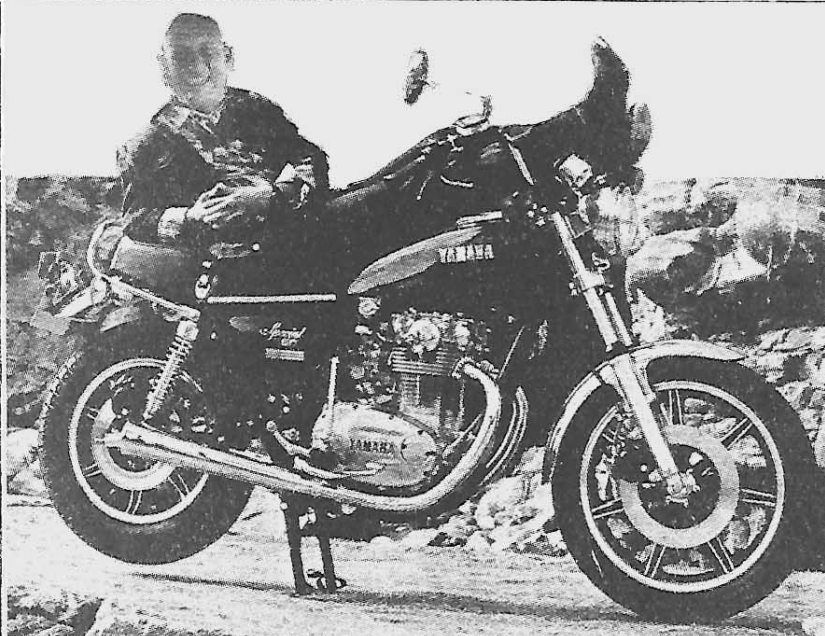
LES
CONSULTATIONS
DU DOCTEUR
HOELHENCHALGER

LE DOCTEUR FAIT DES ESSAIS





LES CARNETS FRANÇAIS DE L



EN SELLE !

L'*Indian summer* du genre poisseux que nous avons connu à l'approche de Noël m'avait décidé à fouetter d'un peu de vent les bouffissures de mon visage... Quel meilleur moyen que d'essayer une moto ?

Alors que la production automobile tend à uniformiser les styles - Renault, pour sa 18 TS, fabrique de fausses carrosseries de BMW, et Rover ! on croit rêver... semble séduit par la quincaillerie « carrossière » des CX... -, la moto, elle et en revanche, se diversifie sans cesse. Elle permet, à chacun de ses heureux possesseurs, l'ivresse individualiste que crée l'accord parfait de l'homme et de sa machine (1). C'est si vrai que l'on imaginerait volontiers un Cavanna roulant sur une Dniepr MT

10 attelée de son side-car (2), Wolinski allongé sur une indifférente Harley 1200 Electra Glide, ou un Xéxès montant ce redoutable pur-sang de cross qu'est la MK 15 de Bultaco (3).

Pour ma part - était-ce que j'avais aimé jadis un « twin » fameux de la défunte maison Norton ou que le constat de mon permis inutilisé depuis de trop longues années m'inquiéta soudain ? - je choisis pour ce galop d'essai une moto tout à la fois sage et chaleureuse : la Twin 650 Special de Yamaha. Elle se paie (comme on dit) une sacrée gueule ! A l'arrêt, assis sur sa selle bi-étages, une seule main posée sur le guidon « grandes cornes » et, déjà, c'est (toujours comme on dit) la pêche ! Mais lorsque la roue arrière de 16 pouces vous propulse dans la tortue hurlée de ses échappements mé-

gaphonisés... que dire ? Rien ! Sinon que cette « Anglaise aux yeux bridés » peut immédiatement se faire naturaliser, quand bien même serait-elle légèrement californo-choppérisée et donc fri-meuse (4). Quel plus beau compliment les fous de BSA, Triumph Bonneville et autres Norton disparues (5) peuvent-ils lui faire ?

(1) Fabriquée, bien sûr, en Russie, mais seulement importée par le Royaume-Uni, ce 650 flat-twin est la copie conforme des BMW qu'utilisait la Wehrmacht durant la dernière guerre. Au dire de certains, pourtant, cette « stakhanoviste » moto n'aurait pas, hélas, les qualités de robustesse qui, de tous temps, firent la légendaire réputation de la marque bavaroise. Je vous donne, toutefois, l'adresse de l'importateur anglais : Satra Belarus Ltd, Canada Road, Oyster Lane, Byfleet, Surrey KT 14ZJX (U.K.). Que ce soit pour l'Ural M 66 ou la Dniepr MT 10, leurs prix défont, en effet, toute concurrence : 629 livres pour l'Ural, 699 pour la Dniepr... Et avec side ! De quoi en oublier, qu'il soit ou non primaire, son anti-communisme !

(2) Mais, pour en parler, ne conviendrait-il pas mieux d'utiliser le terme de « monture »...

(3) Certes, d'autres pourront, sans doute, vouloir se singulariser en enfourchant un Solex démuné de sa courroie de transmission... Mais qu'y peut-on ? Et n'est-ce pas leur problème ?

(4) Lorsque je dis « Rien ! », sinon mon intelligent commentaire, c'est faux. En réalité, l'air qui me fouettait m'apportait aussi celui de « Lucette » dans « La fausse magie » de Grétry, chanté, bien évidemment, par Christiane Eda-Pierre.

(5) Sans oublier les Ariel, A.J.S. et Matchless...

BARBIE SUZERAINE

Sans doute sont-ce les droits inaliénables et imprescriptibles d'une société où sévit la libre entreprise que de produire un jouet aussi stu-



A VRAIE BEAUTE ARTISTIQUE

pide que massivement distribué : la poupée « Barbie »... Barbie et son monde merveilleux. Barbie et ses dizaines de jolies toilettes, une pour chaque occasion : vacances, après-midi, réception, dîner dansant, tennis, giboulées, campagne, équitation, opéra, party-time, shopping, bal à la cour, casino (si j'en oublie, écrivez-le moi), auxquelles s'ajoutent la voiture de Barbie, dotée des derniers équipements-à-la-mode, le cheval de Barbie, sa piscine, sa tente, son scooter, son salon, sa parfumerie « magique » et, bien sûr, last but not least, sa maison. On imagine aisément, pour la future ardeur consommatrice des chères petites, le relais non négligeable que représente cette superstar de 29 centimètres entièrement articulée et, n'en doutons pas, soigneusement programmée...



Lestement escaladés grâce aux conseils éclairés autant que conjugués des médias et des petites camarades, ces fiables « sommets », chaîne himalayenne de la bêtise, semblent, dans la collection de cette année, avoir encore été dépassés par un nouvel Everest de la connerie : « Barbie Câlène » ! Dans le catalogue de cette collection, à la référence « Barbie Câlène », que lis-je ? « Cette année, Barbie t'envoie plein de bisous et en laisse les traces de rouge à lèvres. Appuie dans son dos, Barbie Câlène incline la tête, plisse les lèvres et fait un baiser qui claque. Maintenant, mets-lui du rouge à lèvres... Elle t'embrasse en laissant des marques de rouge à lèvres ; Barbie Câlène peut aussi sceller un billet doux pour son ami Ken avec la marque de ses lèvres. (Ndlr : les billets doux, de même que le rouge à lèvres sont vendus avec Barbie C...) »

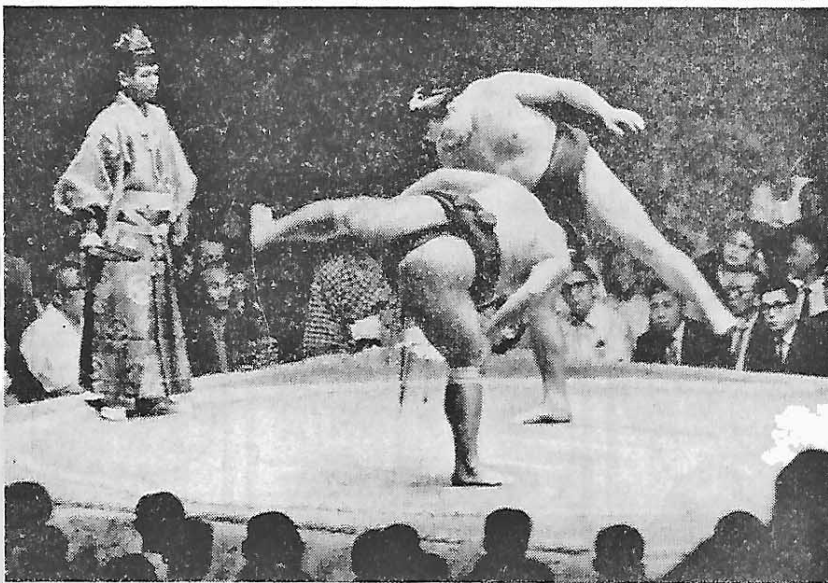
Pourquoi ne pas avoir égratigné cette poupée à la veille des « fêtes », me diront certains... Parce que, chers lecteurs, je vous connais trop. Par perversité, à moins que ce ne soit par goût des importants témoignages de notre temps, vous eussiez été capables, comme moi, de l'acheter... Alors que maintenant, le « moment » est passé.

C'était la page « Madame Charlie » de la Vraie Beauté gningningnin.

QUANT AU RESTE...

Allez voir « La famille des portraits » au musée des Arts décoratifs. Il vous reste dix-neuf jours, et c'est, ma foi, fort excitant. Ah ! J'oubliais, pour les adeptes des arts martiaux, au musée Cernuschi, il y a une exposition d'armes et d'armures du Japon ancien... Or rien n'est plus japonais qu'une arme blanche japonaise, avec le poème de son utilisateur finement enroulé dans la garde...

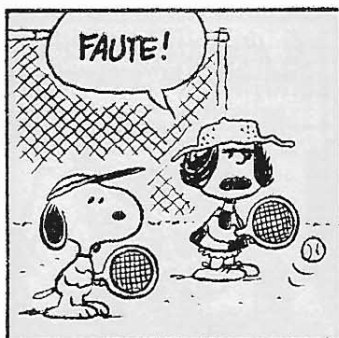
Jean-Marie de Busscher

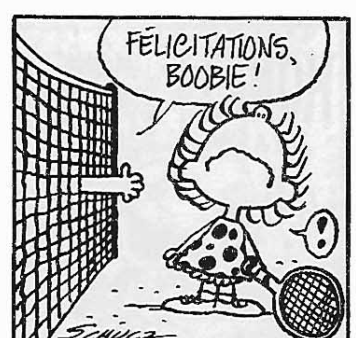
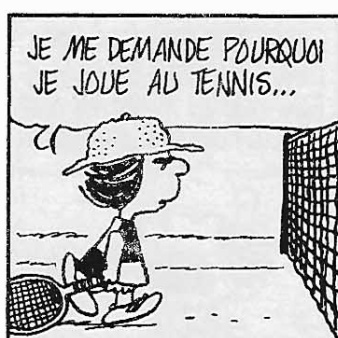
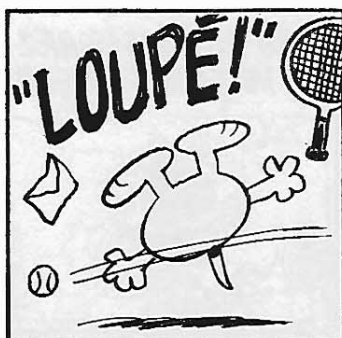


Schulz

PEANUTS









LE VIEUX QUI-TOUSSE ÉTAIT UN VIEUX QUI TOUSSAIT TOUT LE TEMPS PARCE QU'IL FAISAIT TOUJOURS CACA DANS LE BOIS.

IL HABITAIT DANS LA PETITE FERME JUSTE À L'ORÉE DU BOIS OÙ IL ALLAIT FAIRE CACA.

IL Y AVAIT BIEN UN AUTRE BOIS DE L'AUTRE CÔTÉ DU VILLAGE, MAIS IL N'Y ALLAIT PLUS DEPUIS QU'IL ÉTAIT VIEUX, À CAUSE DE LA DISTANCE ET PUIS PARCE QU'IL S'ÉTAIT DISPUTÉ AVEC SA VIEILLE, ET COMME ELLE ALLAIT FAIRE CACA DANS CE BOIS-LÀ IL AURAIT RISQUÉ DE L'Y RENCONTRER.

UN SOIR D'HIVER, ELLE MOURUT SUR LE CHEMIN LA RAMENANT À LA FERME.

LE VIEUX QUI-TOUSSE VOULAIT REMPLACER SA VIEILLE POUR LES TRAVAUX DE LA FERME. IL PRIT UN PETIT ORPHELIN QU'IL APPELA TOUTSEUL.

IL FAUT AVOIR ÉTÉ GARÇON DE FERME POUR TOUCHER À PLEINES MAINS LES CONTOURS VÉRITABLES DE LA MISÈRE ET GOUTER DE SES PROPRES DENTS LES RELIEFS DE VIE QUOTIDIENNE AUXQUELS À DROIT UN MALHEUREUX AUTHENTIQUE.

UN GARÇON DE FERME EST UNE BÊTE PARMI LES BÊTES, MANGEANT DANS L'ALGÈ À COCHONS, BUVAnt DANS LA MARE AUX CANARDS, DORMANT SUR LE TAS DE FUMIER.

AUSSEI QUELLE NE FUT PAS LA JOIE DE TOUTSEUL LORSQU'IL DÉCOUVRIIT QU'UNE PIÈCE DE LA FERME ÉTAIT LIBRE. AVOIR UNE CHAMBRE À SOI QUAND ON EST GARÇON DE FERME, C'EST COMME DÉCOUVRIR LE SONOTONE EN BRAILLE LORSQU'ON SOURD ET AVEUGLE.

IL INVESTIT DONC LA BARAQUE EN PLANCHES QUI N'AVAIT PLUS SERVI DE WATER-CLOSET DEPUIS DES DÉCENNIES.

REPLIE DE PAILLE, ELLE FIT UN LIT TRÈS CONFORTABLE. TOUTSEUL ALLAIT-IL POUVOIR VIVRE HEUREUX ?

UN GARÇON DE FERME A-T-IL LE DROIT D'ÊTRE HEUREUX ?

PAR UN BEAU, UN MAGNIFIQUE MAUDIT MATIN, TOUTSEUL FUT ÉVEILLÉ PAR UNE PAIRE DE VOIX QUI S'EXPLIQUAIENT PAS LOIN. L'UNE D'ELLES RESSEMBLAIT À S'Y MÉPRENDRE À CELLE DU VIEUX, OR, LE VIEUX NE PARLAIT À PERSONNE. L'AUTRE RESSEMBLAIT À S'Y MÉPRENDRE À CELLE D'UNE GRANDE FILLETTE, PRESQUE UNE GRANDE FILLE, OR IL N'Y EN AVAIT PAS AU VILLAGE. PUISQU'IL ENTENDAIT DES CHOSSES QUI N'EXISTAIENT PAS, C'EST QU'IL DORMAIT. IL SE RENDORMIT.

LE VIEUX DIT À LA GRANDE FILLE : EH BIEN, MA NIÈCE, PUISQUE JE SUIS À PRÉSENT TON UNIQUE PARENT, TU ES CHEZ TOI ICI. JE VAIS TE MONTRER TA CHAMBRE. A-TCHIT ! APPELLE-MOI TONTON.

ILS ENTRÈRENT DANS LA MAISON. LE VIEUX RESSORTIT, UN BÂTON À LA MAIN, ET ALLÀ TAPER AVEC SUR TOUTSEUL QUI AURAIT DU ÊTRE DÉBOUT DEPUIS LONGTEMPS.

— MA NIÈCE, ORPHELINE COMME TOI MAIS HÉRITIÈRE PAS COMME TOI, VIVRA D'ORÉNAVANT AVEC MOI. SI TU NE LUI OBEIS PAS OÙ SI TU LA REGARDES UN PEU TROP, JE T'OBLIGERAI À ATTENDRE QUE JE

BILLE-TOI, QUE JE VOIE UN PEU SI TU N'ES POINT TROP MAIGRE ET DE PAR LE FAIT PEUT-ÊTRE MALADE.

TOUTSEUL ASSURA SES PRISES ET LAISSA PENDRE UN PEU SA LANGUE. IL ÉTAIT TRÈS PERVERS, COMME TOUJOURS LES GARÇONS DE FERME DONT L'EXEMPLE ANIMAL N'EST PAS POUR AFFINER LA LIBIDO.

BIEN QUE LA PERVERSITÉ SOIT UNE FINESSE, SI ON VEUT BIEN PARLER DE TOUT ÇA. MAIS PAS DANS CETTE HISTOIRE.

LE VIEUX QUI-TOUSSE AUSAI ÉTAIT PERVERS, MAIS C'EST NORMAL À UN VIEIL ÂGE.

IL ALLUMA UNE DEUXIÈME BOUGIE POUR QUE LA LUMIÈRE

LES COCHONS QU'IL COTOYAIT HABITUELLEMENT.

ELLE DÉBOUTONNA SA BRAGUETTE ET FIT DESCENDRE SON PANTALON GENRE AMÉRICAIN EN S'AIDANT DE COUPS DE HANCHES TELLEMENT LA TOILE ÉTAIT ÉPAISSE ET SERRÉE.

ELLE NE PORTAIT DESSOUS QU'UN MINUSCULE SLIP QUE L'ON NE POUVAIT QU'IMAGINER EN RAISON DE LA LONGUEUR DE SON CHEMISIER.

— ENLÈVE TON CHEMISIER, QUE JE VOIE SI TON ESTOMAC N'EST POINT TROP GONFLÉ PAR LA MAUVAISE NOURRITURE.

D'UN GESTE LENT QU'IL N'AVAIT JAMAIS VU ACCOMPLIR PAR UNE CHÈVRE, ELLE SOULEVA SON CHEMISIER. LE PETIT SLIP APPARUT. DE CURIEUX BRINS BLONDS DÉPASSAIENT SUR LES CÔTÉS ENTRE LES CUISSES. COMME ELLE DOIT AVOIR FROID, PÉNSA TOUTSEUL, POUR SE METTRE DE LA PAILLE DANS LA CULOTTE...

LE CHEMISIER MONTA, TOUTSEUL VIT LE NOMBRILE. LE VIEUX TOUSSA ET LES BOUGIES FURENT SOUFFLÉES.

QUAND LA LUMIÈRE REVINT, RÉSÉDA-RADADA ÉTAIT DÉJÀ SOUS SA COUVERTURE, PAR TERRE.

LE LENDEMAIN, LA MÊME SCÈNE TRONQUÉE SE PRODUISIT. LES JOURS SUIVANTS, TOUTSEUL N'EN VIT PAS D'AVANTAGE ET DES FOIS MOINS.

UNE ANNÉE PASSA. LE VIEUX NE GUÉRIT PAS, POUR SON MALHEUR ET CELUI DE TOUTSEUL.

L'ÉLECTRICITÉ, QUI NE S'ÉTEINT PAS QUAND ON TOUSSE, FUT INSTALLÉE UN BEAU MATIN À LA FERME. JE VAIS ENFIN LA VOIR, SE DIT TOUTSEUL. LE SOIR IL ATTENDIT L'HEURE DU COUCHER EN FUMANT UNE CIGARETTE DANS SA CABANE. LA PAILLE PRIT FEU ET IL MOURUT.

RÉSÉDA-RADADA ALLAIT ENLEVER SON CHEMISIER LORSQUE LES FLAMMES ALÉRTERENT LE VIEUX.

IL TOUSSA TOUTE LA NUIT ET AU MATIN, IL AVAIT ÉTEINT L'INCENDIE. MAIS L'EFFORT AVAIT ÉTÉ GRAND ET SA VIEILLE CARCASSE RENDIT L'ÂME AU LEVER DU SOLEIL.

RÉSÉDA-RADADA ÉTAIT JEUNE, BELLE ET EN POSSESSION D'UN HÉRITAGE TRÈS CORRECT.

ELLE PRÉFÉRA TOUT VENDRE ET DILAPIDER SA FORTUNE EN COSTUMES DE SCÈNE QU'ELLE ENLEVA POURTANT À CHAQUE NUMÉRO.

RÉSÉDA-RADADA ÉTAIT BIEN UNE SALOPE.

écrit à la main



VIENNE TE RÉVEILLER TOUTS LES MATINS AVEC MON RÉVEIL À NOEUDS.

TOUTSEUL ALLA NOURRIR LES POULES, LES LAPINS, LES COCHONS, RAMASSA LES BOULES ET LE CROTTIN, GARDA LES OIES, ALLA VENDRE DES ŒUFS AU VILLAGE, GARDA LES CHÈVRES ET LES MOUTONS, FAUCHA DU FOURRAGE, SCIA DU BOIS, RÉPARA LA CHARRUE, TAILLA LES POMMIERS, TAILLA LA VIGNE, NOURRIT LES CHIENS, TRAYA LA VACHE, SE FIT RENVERSER SON SEAU PAR L'ÂVE, MANGEA DES NOIX, MONTA SUR UN BIDON ET REGARDA PAR LA FENÊTRE.

IL VIT LE VIEUX ET SA NIÈCE QUI S'APPRÊTAIENT À SE COUCHER.

— VOUS COUCHEZ DANS MA CHAMBRE, TONTON ?

— TA CHAMBRE, C'EST MA CHAMBRE, PETITE. A-TCHIT ! OÙ CROIS-TU QUE JE DORMAIS AVANT QUE TU NE VIENNES JOUR DE MA BONTÉ ? ALLONS, DÉSHA-

JOUE MIEUX SUR LE CORPS DE SA NIÈCE ET S'INSTALLA BIEN À L'AISE DANS SON FAUTEUIL, SOUS LA FENÊTRE.

RÉSÉDA-RADADA, C'EST COMME ÇA QUE LE VIEUX L'AVAIT SURNOMMÉE, SE TENAIT DEVANT LUI, LUI TOURNANT LE DOS.

ELLE SE DÉBARRASSA D'ABORD DE SON TABLIER. ELLE NE PORTAIT EN DESSOUS QU'UN GROS PULL-OVER ET UN PANTALON STYLE AMÉRICAIN EN TOILE ÉPAISSE.

— ENLÈVE D'ABORD TON PULL, QUE JE VOIE SI TES OMOPLATES DÉPASSENT DE TROP.

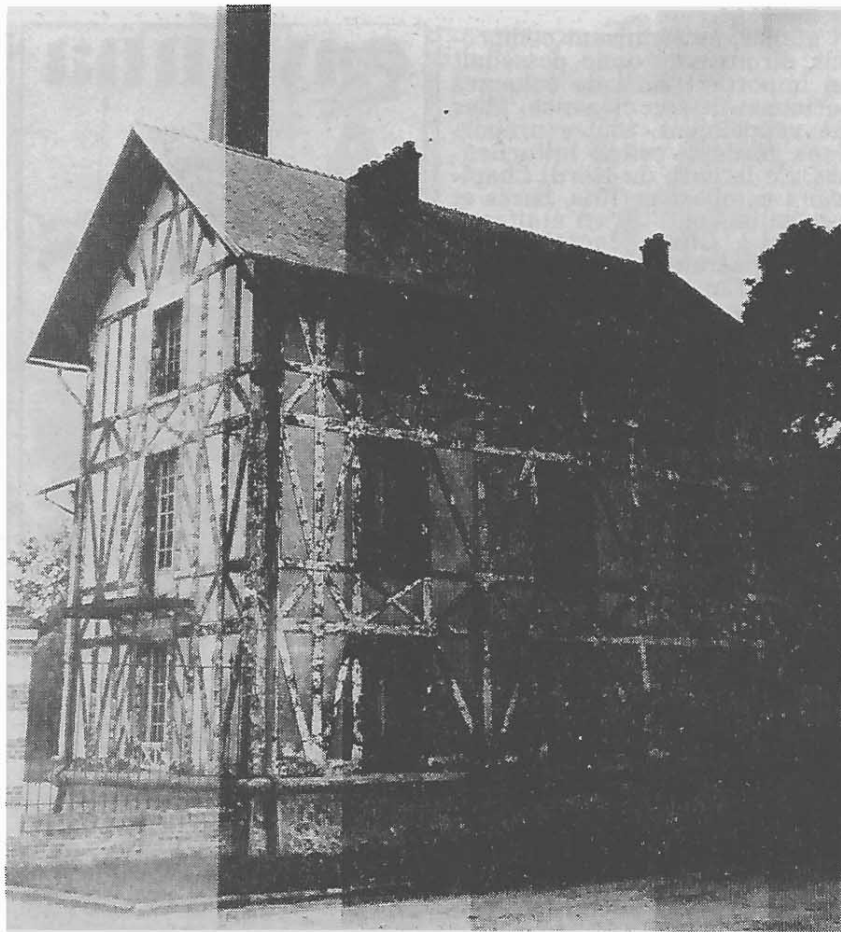
ELLE ENLEVA SON PULL. ELLE NE PORTAIT DESSOUS QU'UNE ESPÈCE DE CHEMISIER, EN TOILE ÉPAISSE.

— TOURNE-TOI, QUE JE VOIE SI TES SALIÈRES NE SONT PAS TROP CREUSÉES.

DE FACE, TOUTSEUL FUT ÉBLoui PAR LA BEAUTÉ DU VISAGE DE RÉSÉDA-RADADA. QUELLE DIFFÉRENCE AVEC

« Mais que voilà donc une charmante manufacture ! Et comme son style vernaculaire, pour être inattendu, n'en reste pas moins plaisant ! », ne manquera pas de s'exclamer spontanément le voyageur, alors que d'Est en Ouest il traverse la France et que, par autant de degrés de latitude Nord que de longitude Est, il tombe sur elle... d'aventure. (1)

Serait-ce le cognac millésimé du dernier petit déjeuner ou le trouble causé et entretenu par une provocante compagne, ou encore la fatigue consécutive à une conduite trop sportive ou, plus grave, les trois réunis... qui font perdre le Nord à notre voyageur au point d'introduire dans son exclamation un terme impropre ? Nul ne sait... Ce qu'en revanche nous savons, c'est que nous sommes très exactement à 375 kilomètres des côtes normandes et que l'adjectif « vernaculaire » est ici déplacé puisqu'aussi bien il s'agit, dans ce sympathique témoignage d'architecture de Dommages de Guerre, de style néonormand ! Peut-être a-t-il roulé à une moyenne inférieure à celle qu'il estimait être la sienne, invoqueront d'indulgents lecteurs... Peut-être (2), mais qu'importe ! Dès que notre homme se sera repris, il aura tôt fait, s'il est Français, de rectifier



DOMMAGES DE GUERRE

son erreur. S'il est Français, il sait d'instinct (3) que l'imprécision ne lui sied point car, dans son beau pays, jamais elle ne saurait être de mise (4).

Cette parenthèse fermée, penchons-nous, si vous le voulez, sur cette excellente façade. Le système de charpente en pan de mur (colombages) utilisé est ici exemplaire. Il nous donne une leçon admirable de répartition des charges et des efforts, hélas inhérents aux plans verticaux de cette importance. Mais, au-delà du satisfecit qu'à l'exploit technique nous accordons sans réserve (ou presque...), ce qui surtout comble le regard, c'est la façon dont ces tensions ont été annulées... Souplement, comme par enchantement. Un enchantement... Oui, c'est bien le mot ! Et du plus pittoresque effet.

A la froide âpreté des verticales et des horizontales vient s'opposer la fantaisie étourdissante des obliques. En une fantastique démonstration de gymnastique

suédoise, appuis, linteaux, larmiers, cheneaux, meneaux et poutres (tout de bois), du soubassement à la corniche s'ordonnent dans une mathématique et implacable rigueur. Ah, le fascinant ballet ! Ballet qui, d'ailleurs, n'était pas sans nous rappeler la « Danse des bâtons » d'Oskar Schlemmer (5), ballet qui d'autre part donnait tout son sens à la parole de Novalis : « Mes mathématiques sont de la religion. » A présent de cette parole je ne m'en doutais plus un instant, car soudain, devant cette façade, c'est de prier dont j'avais l'ardent besoin (6). Ce besoin de prier tenait davantage de l'invocation angoissée que de l'action de grâces... La folle suzeraineté du bois dans la façade, les impitoyables outrages qu'à la malheureuse fabrique le temps avait et s'obstinerait de toute évidence à vouloir encore lui imposer, laissaient en effet craindre le pire. Mais le ciel avait bien voulu exaucer ma pauvre prière. Car, alors que j'étais, jusqu'à présent, resté à distance pour l'admirer, un mystérieux

appel tout à coup me forçait à approcher et à la toucher. Du ciment, c'était du ciment ! Ce que, de loin, sur les poutres j'avais pris pour une lèpre d'entolomes livides qui du bois sont si friands (7) n'était qu'écaillures de peinture ! Celle-ci, d'un beau marron sombre, trompait parfaitement l'œil sur les surfaces où elle adhérerait encore... Le plus curieux est que le blanc maintenant apparent des poutres n'était pas seulement dû à l'écaillage du temps, oh non ! O, surprise ! Sur des parties intactes, des entolomes (livides) proliféraient... Ainsi les petits basidiomycètes, comme moi, s'étaient laissés prendre à l'excellence du revêtement (8) !

Cependant, laissons là ma mésaventure et repassons aux choses sérieuses : l'étonnante véranda, qui côté jardin flanque la bâtisse manufacturière de son ordonnance bi-étagée toute de verre et de fer que divise pour les marquer un long lambris de bois. Cette manière de petit chef-d'œuvre, tout à la fois orangerie

et atelier, ce séduisant compromis, dirons-nous donc, possédait un important rang de colonnes porteuses de son élégance. Elles me rappelaient, toutes proportions gardées, celles, hittorfien-nes, de la gare du Nord. Chapiteaux composites, fûts, bases et tambours, tout... C'en était saisissant ! Chers lecteurs, je n'étais pas au bout de mes stupeurs... Car au-delà du manifeste style « Laver cake » cher à Maurice Culot (9), la révélation, le grand moment d'intensité furent pour moi les arcades vitrées du rez-de-chaussée. Là, devant moi, à l'écriture rustique du corps de fabrique s'opposait l'écriture hankarienne des cintres. Certes et à l'inverse de la rue Henri-Loyer à Lille, l'Art Nouveau en est absent... Toutefois, chers amis, je vous demanderai d'être raisonnables et de ne pas oublier que ce fut dans la folle et luxuriante sarabande de l'Art Nouveau que la vieille Europe craqua des overdoses du plaisir et que, suicidaire, elle voulut la guerre... Or, est-il besoin de le rappeler, dans ces bonnes feuilles, c'est d'architecture de Dommages de Guerre qu'il s'agit.

Jean-Marie de Busscher

(1) A vos sextants, pour porter le point sur la carte !

(2) Peut-être aussi avait-il bu plus que raison et s'amusait à faire des crochets. Peut-être encore, grisé par sa compagne, croyait-il qu'il roulait alors qu'en fait il était à l'arrêt...

(3) Ça ne s'apprend pas !

(4) Et s'il est étranger ? La bonne éducation veut que lorsqu'on séjourne à l'étranger, le visiteur se plie aux us et coutumes du pays visité. Est-ce clair ?

(5) Professeur au Bauhaus jusqu'en 1925, où il enseignait la sculpture sur pierre. La « Danse des bâtons » date de 1927, l'année de construction de notre chère fabrique. N'est-il pas surprenant de constater à quel point les inspirations de deux créateurs qui totalement s'ignorent peuvent avoir parfois d'étranges ou providentielles convergences ?

(6) Bien que la façade s'ornât de trois marches dressées là, telles un prie-Dieu qui m'invitait... je tombai à genoux sur place, à même le sol.

(7) Je n'en veux pour preuve que, dans tous les manuels pour champignonistes, il est décrit comme champignon des bois.

(8) Hi ! Hi !

(9) Dans la revue « Archives d'architecture moderne » (4^e trimestre 1978), Maurice Culot a fort bien défini le style « Laver cake » qui, par ailleurs, n'a rien à voir avec le style « Wedding cake » qui, lui, concerne une des architectures anglaises les plus admirables. Non ; celle-ci (la « Laver cake ») relève, comme il (Maurice Culot) nous l'explique, de l'art culinaire américain et s'adapte généralement à une bonne partie de l'architecture contemporaine : une couche de crème - une couche de gâteau au chocolat - une couche de crème... On peut en faire comme cela 17, 20, 30 étages et davantage, en remplaçant « crème » par « béton ». Ce sont des propos comme celui-ci, assortis de quelques autres plus réfléchis et donc plus subversifs, qui lui ont fait perdre son poste de directeur adjoint à « La Cambre », qui fut une des meilleures écoles d'architecture d'Europe.



EDITIONS BELFOND



EDITIONS ENCRE



EDITIONS DU SQUARE

(suite de la page 62)

histoires solides. Ce qui se fait de mieux pour le moment, c'est Gir et Charlier. Bien sûr, il y a d'autres choses, mais moins durables. Si Charlier trouvait des thèmes plus intéressants, un peu plus réalistes au sens social du terme, ce serait une réussite totale.

- *Ce ne sont pas vos goûts qui m'intéressent, mais comment vous vous insérez là-dedans. Dans une pub d'Actuel, ils disent qu'il n'y a plus rien dans le dessin. C'est vrai qu'on ne se jette plus sur le Crumb ou le Moebius du moment, mais en revanche, il y a une cinquantaine de jeunes dessinateurs qui travaillent de façon assez neuve. Il n'y a pas de courant, pas d'école Tardi ou de sous-Gir comme autrefois, avec rien entre les deux. Mais plein de choses...*

Rodolphe : Si tu parles de Ceppi ou Gibrat, je trouve ça très bon, car les histoires sont charpentées. La BD a une grande assise populaire, si tu pars sur un délire personnel, c'est contradictoire avec le fait que tu dois vivre de tes planches et qu'il faut en vendre des milliers d'exemplaires.

- *Sur quoi avez-vous envie de râler ?*

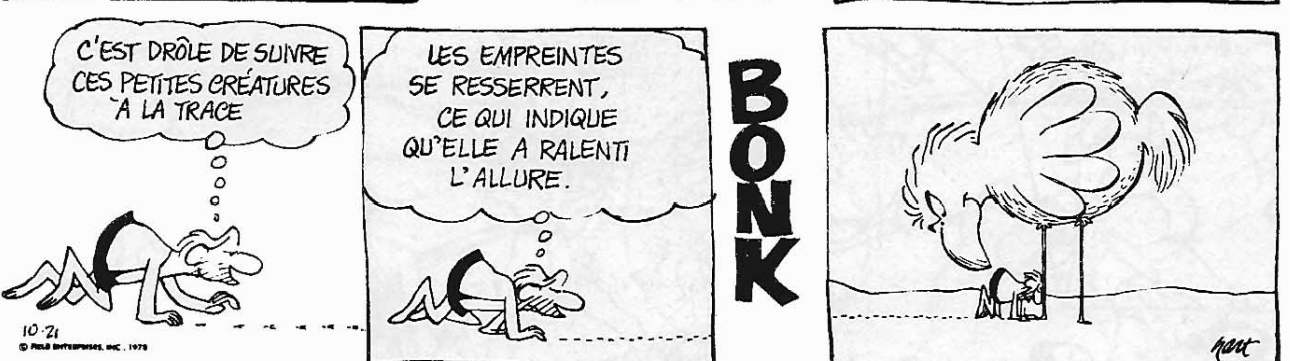
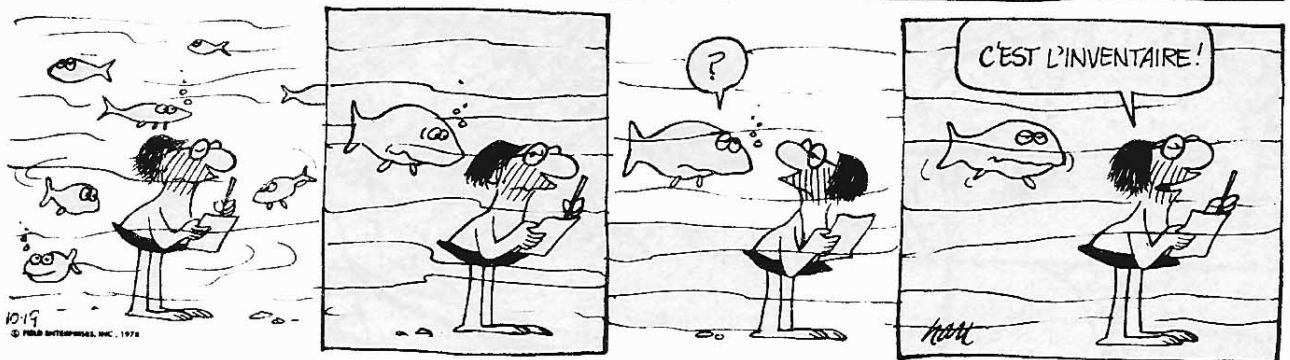
Rouge : Si on considère les problèmes éditeur-dessinateur, il y a un réel malaise. On va utiliser le travail des dessinateurs et scénaristes pour faire un journal. Quand on n'aura plus besoin de ces laborieux ouvriers, on les rejettera. J'ai l'impression de m'être fait duper chaque fois que je sors d'une rédaction.

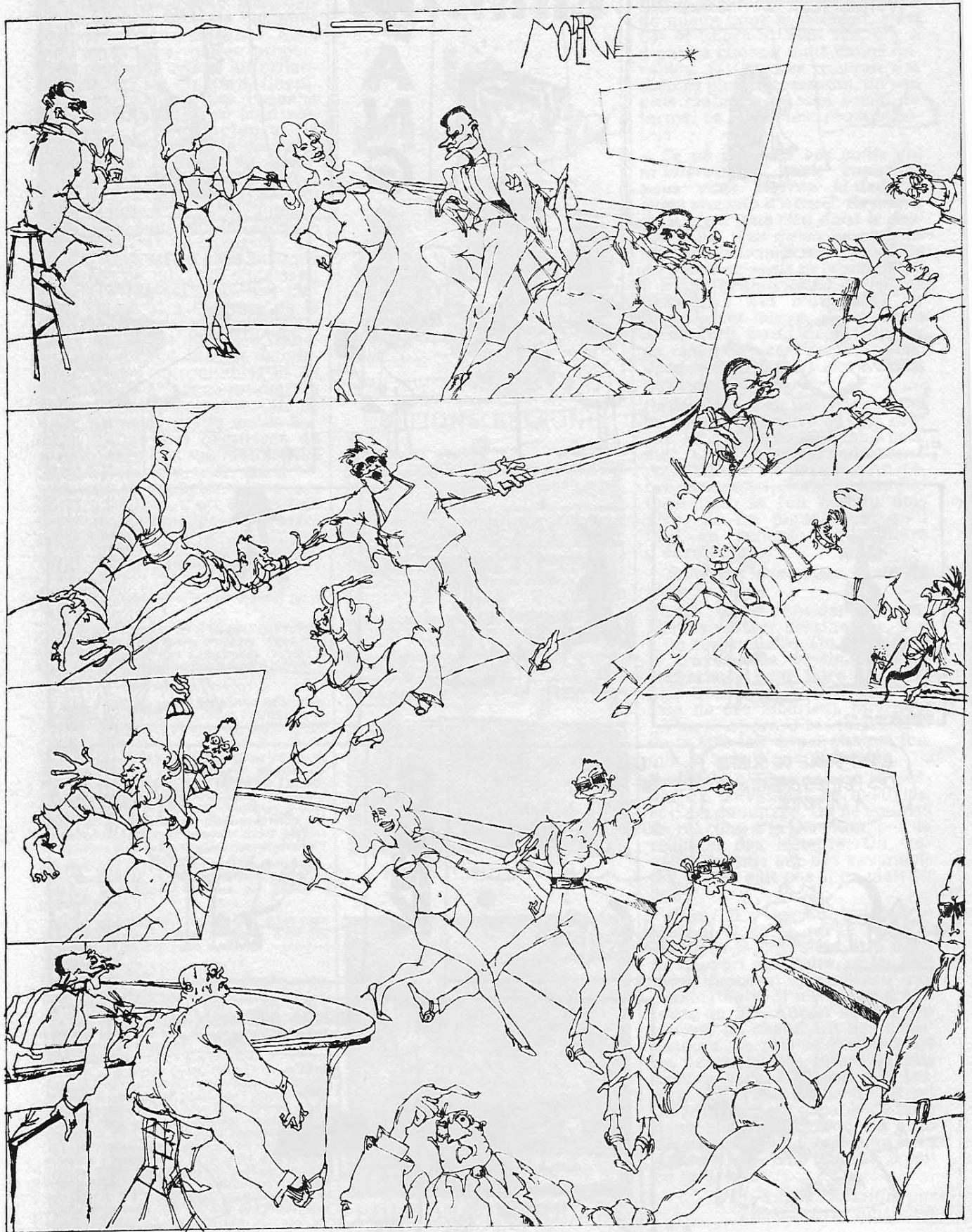
Rodolphe : Dessinateur et scénariste travaillent en aveugles, et c'est dommage. On ne voit pas de réaction à la livraison, pas de réaction des lecteurs. On travaille comme sur des savonnettes. On ne sait pas si ça plaît ou non.

Taffin : Il y a celui qui fait le journal et celui qui le remplit. Ces gens-là devraient être dans un rapport égalitaire, or les éditeurs imposent leur pouvoir aux dessinateurs. Il n'y a pas d'éditeurs de BD. Aucun ne fait son journal en cherchant des dessinateurs. Le rôle de l'éditeur est de découvrir les futurs grands dessinateurs. A l'Ecole des Loisirs, un Arthur Hubschmidt est un éditeur, il est capable de faire deux albums pas terribles à un dessinateur car il pense qu'il va devenir bon. Il se mouille, il sait ce qu'il veut.

Propos recueillis par
Théophraste Epistolier

B.C.







Curval (Philippe) : Né en 1929, il fait partie des auteurs en vue de la S-F française, on peut même dire : des personnalités. Dans le bouillonnement du début des années 50, Curval gravite (avec Klein, Dorémieux, etc.) autour de la librairie spécialisée de Valérie Schmidt (*La Balance*, rebaptisée *L'atome...*) ; il donne vite à la revue naissante « Fiction » des photos-montages de couverture et des nouvelles ; puis les romans suivent, à partir de 1960. Il y en a onze à ce jour, qui peuvent en gros se répartir en quatre groupes :

- La S-F dans la grande tradition de l'aventure spatiale, où l'on trouve son premier ouvrage, *Les Fleurs de Vénus*, puis *Le Ressac de l'espace* (le plus intéressant thématiquement : on y voit des Txalq, créatures extra-terrestres errant dans l'univers, envahir la Terre ; mais ce ne sont pas des « méchants », au contraire, puisque ces bestioles n'ont qu'un but : l'harmonie universelle...), et enfin *Les Sables de Falun*.

- Cette même tradition pastichée (c'est très mineur, et ça ressortit d'une période récente, et peut-être alimentaire, de l'auteur), avec *Un soupçon de néant* et *Rut aux étoiles*.

- La S-F « dans le vent », engagée, en tout cas plus branchée sur le social et le futur proche, avec *L'homme à rebours* (raté : c'est une exploration d'univers parallèles qui sent fort Jeury - mais un Jeury mou, un Jeury-Roquefort qui a coulé...) ; *Cette chère humanité* (de loin son meilleur livre toutes catégories : avec cette extrapolation sur le Marcom (ex-Marché commun) replié sur lui-même dans la forteresse Europe, et les Payvoïdes (ex-pays en voie de développement) qui représentent l'espoir de la planète, l'auteur a écrit un roman digne de John Brunner) ; *Le dormeur s'éveillera-t-il ?* (autre variation sur le futur proche, envisagé cette fois sous l'angle de la désagrégation et de la pénurie : sans doute mineur par rapport au précédent, mais intéressant tout de même : on y reviendra).

- Les romans plus proches de la littérature générale, avec *Attention les yeux !*, *La forteresse de coton* (Nouveau roman + Sternberg : redoutablement ennuyeux, ce qui n'empêche pas une certaine Anne Tronche, dans sa préface de réédition de l'ouvrage, d'écrire que Curval a pondé un livre ayant pour seule énergie cinétique une barbarie fondamentale ; Anne Trouche, c'est sa femme), *Y'a quelqu'un ?*

PETIT DICO DE LA S.F.

enfin : bonne réussite curvalienne à cheval sur le fantastique (par son thème) et le sur-réalisme (par son exploitation), et qui vaut surtout par une description amoureuse du vieux Paris qui s'enfuit.

On ajoute à ça de nombreuses nouvelles (une trentaine) d'où il faut tirer *C'est du billard* (« Fiction Spécial »), où, sur une Terre livrée aux jeux électroniques sous toutes leurs formes, un fût-il magistral fait exploser la planète ; et encore *Un souvenir de Pierre Loti* (dans le recueil collectif *Utopies 75*, chez Laffont), belle évocation d'une vie consacrée aux plaisirs des sens sur une planète exotique...

On conçoit qu'un portrait synthétique de Curval n'est pas facile. Ce qui retient le plus l'attention chez lui, c'est le style, très travaillé, volontairement précieux parfois, plus que les thèmes, qui y sont souvent noyés. Curval se réclame du sur-réalisme (ou de ses bourgeons), et proclame écrire selon la méthode de Raymond Roussel (*Nouvelles Impressions d'Afrique*), qui veut que les phrases puissent être bâties avec un assemblage de mots choisis au hasard, pour leur sonorité ou leur rythme, et pas pour leur sens (si on a bien compris, mais rien n'est moins sûr). En même temps Curval cultive l'humour, le caustique, la distanciation gouailleuse (ce qui donne, au pire, *Un soupçon de néant*, entièrement bâti sur des clins d'yeux aux œuvres célèbres de la S-F). Au mieux, son esprit (fort) forme un barrage entre ce qu'il écrit et l'œil du lecteur ; et Curval donne alors l'impression

de marcher un peu à côté de ses pompes, en funambule, ou de ne pas trop croire à ce qu'il raconte, de ne pas vouloir s'impliquer dans ce qu'il écrit.

Curval est aussi critique : il a tenu longtemps la rubrique littéraire dans « Galaxie » (*La petite rubrique de nuit*), puis dans « Futurs » (*Chronique du temps qui vient*) ; c'était pour lui l'occasion de tartiner de belles pages de prose, et aussi de saquer le mauvais français ou l'idéologie sommaire. Curval a composé une anthologie de jeunes auteurs français en principe jamais publiés (*Futurs au présent*), où il a réuni une majorité de textes qui auraient déclenché son ire de critique. Curval enfin se prétend volontiers anarchiste. Mais Curval, dans le civil, est journaliste scientifique pour une revue de l'EDF. Dans cette revue, Curval se montre un pronucléaire fanatique. Dans la vie aussi. Et dans ses œuvres aussi : ainsi *Le dormeur s'éveillera-t-il ?*, qui décrit un monde parallèle où l'énergie solaire est une grande menace centralisatrice tandis que de hardis petits chercheurs bricolent dans leur grange la douce énergie nucléaire...

Curval est de moins en moins simple à mesure qu'on le creuse. Peut-être qu'il doit croûter, comme tout le monde, que l'EDF s'en charge, alors basta. Peut-être qu'il est sincère. Peut-être qu'il est « bien parisien ». Peut-être qu'il se fout du monde. Peut-être que son colossal sens de l'humour nous embrouille le jugement. Ce qu'il y a de sûr, en tout cas, c'est que, dans la vie, Curval est un homme bien sympathique, à qui on commencera par casser la gueule avant de lui payer un bon gueuleton pour le consoler. Parce que Curval, c'est aussi une fourchette.

BIBLIO :

Les Fleurs de Vénus (« Rayon Fantastique », 1960 ; *Le Ressac de l'espace* (« Rayon fantastique », 1962. Réédition : J'ai lu) ; *La Forteresse de coton* (Gallimard, 1967. Réédition : Denoël, « Présence du futur ») ; *Attention les yeux !* (Losfeld, 1968) ; *Les Sables de Falun* (Mara-bout, 1970) ; *L'Homme à rebours* (Laffont, 1974) ; *Cette chère humanité* (Laffont, 1976) ; *Un Soupçon de néant* (Presses Pocket, 1977) ; *Futurs au présent* (Denoël, « Présence du futur », 1978) ; *Rut aux étoiles* (Presses Pocket, 1979) ; *Le dormeur s'éveillera-t-il ?* (Denoël, « Présence du futur », 1979) ; *Y'a quelqu'un ?* (Calmann-Lévy, « Dimensions », 1979).

Andrevon

DESIRÉ GOGUENEAU

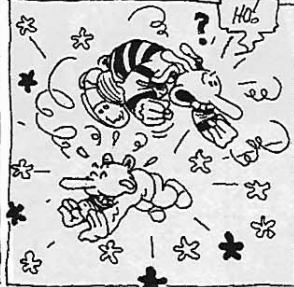
Desiré Gogueneau est un vilain malgré lui...

Charlie Solvingo 74

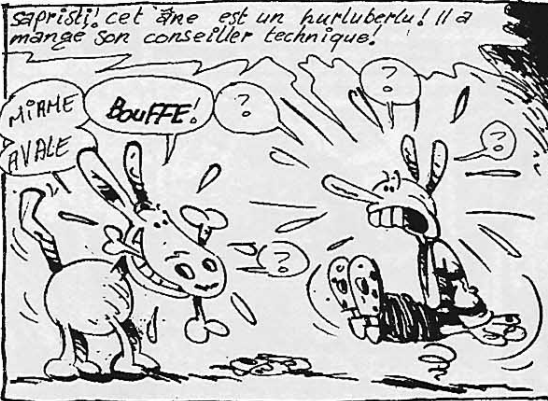
Desiré Gogueneau marchait modestement dans la rue, lorsque soudain il vit un homme poursuivre par un âne qui visiblement était le sien; l'homme avait peur...



Malgré une certaine rapidité au niveau réflexe, Desiré Gogueneau n'a pas le temps matériel d'éviter la collision...



Excusez-moi, monsieur, mais j'ai si peur de mon âne! c'est le seul âne qui me fait peur! Les autres ne me font rien!

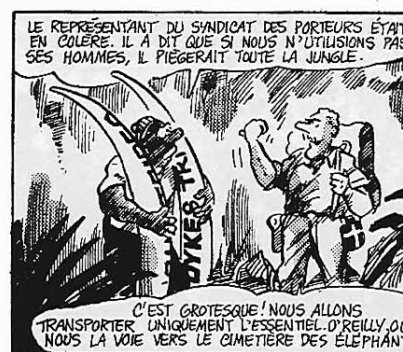


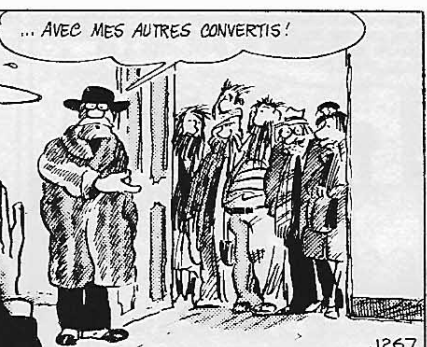
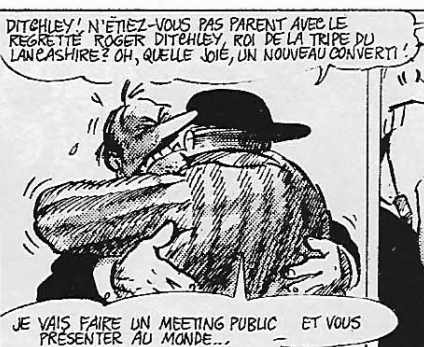
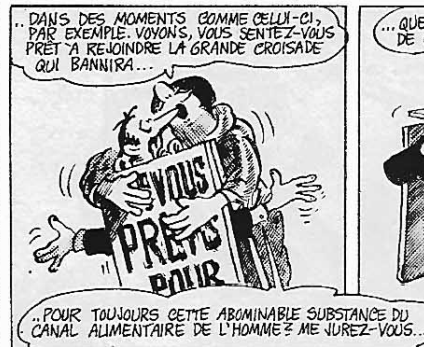
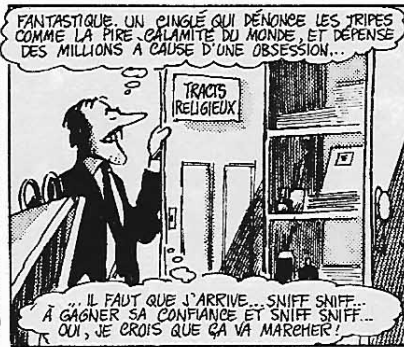
FOSDYKE

SAGA

Bill Tidy



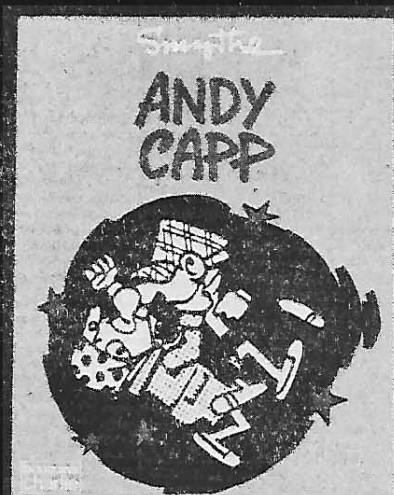
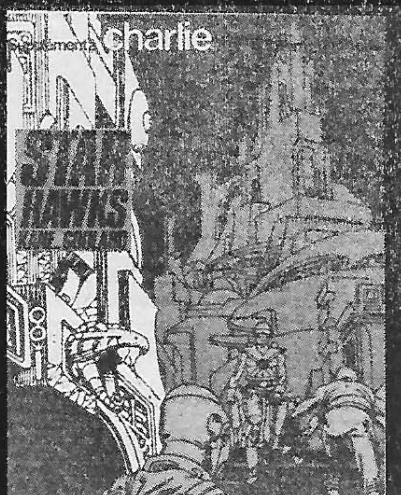
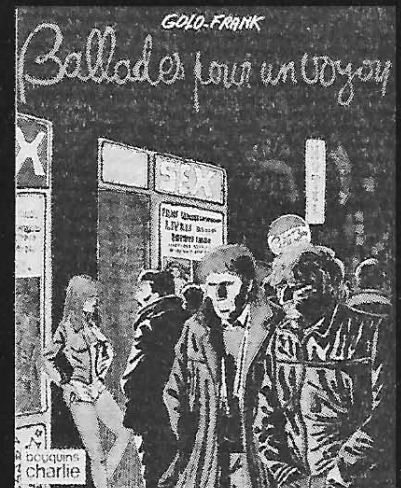






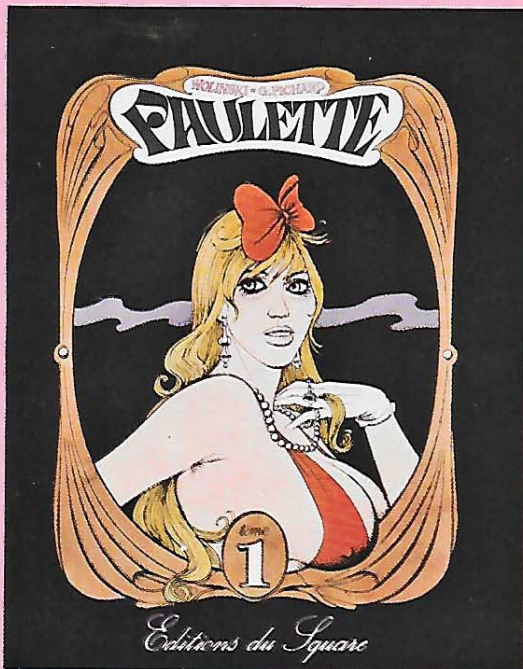
à suivre

DERNIERS PARUS AUX EDITIONS DU SQUARE

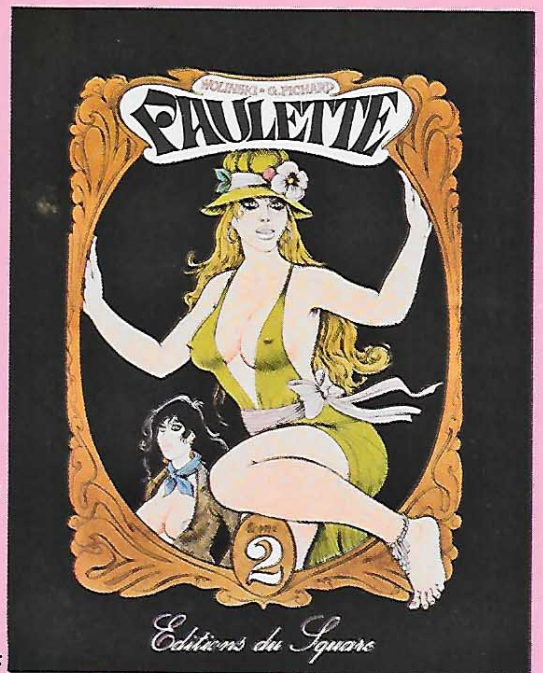


Les Editions du Square présentent les quatre premiers ouvrages d'une collection de luxe à tirage limité

Chaque volume de cette collection de luxe de grand format (23,5 x 30,5cm) est broché dans un fort carton épais, cousu et tranchefilé, présenté dans une couverture en couleur à dos carré avec mors et pelliculée.



◀ PICHARD ET
WOLINSKI
Paulette tome 1 - 95 F



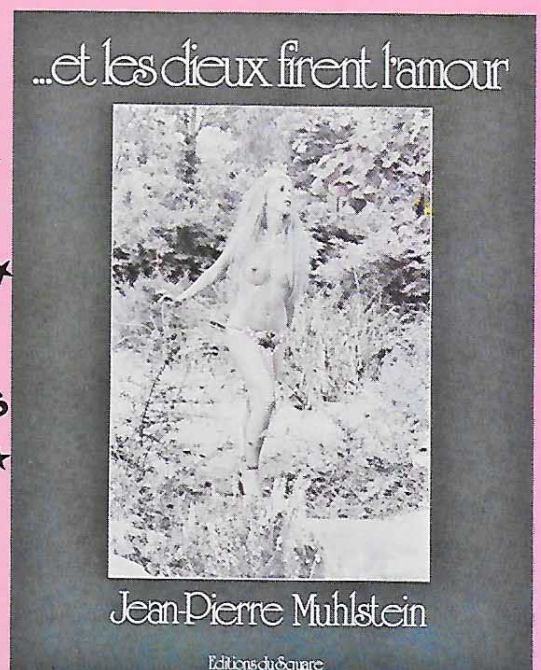
PICHARD ET
WOLINSKI ▶
Paulette tome 2 - 95 F



◀ CREPAX
Emmanuelle - 95 F

MUHLSTEIN ▶
Et les dieux
firent l'amour - 120 F

ATTENTION!
Offre spéciale audos



OFFRE SPECIALE



Pour l'achat groupé
de ces quatre premiers ouvrages
de la collection de luxe,
commandés directement, vous paierez seulement :

283 F

... au lieu de 405 F, soit une économie de 122 F
+ frais de port : 16,25 F



BON DE COMMANDE

Envoyez-moi, à l'adresse indiquée ci-dessous, les 2 tomes de Paulette par Pichard et Wolinski + Emmanuelle par Guido Crépax + Et les dieux firent l'amour par Mühlstein, en édition de luxe, au prix spécial de 283 F (+ 16,25 F de port) les 4 volumes, ou chaque volume séparé au prix normal sans frais de port.

Nom Prénom

Adresse complète

Détail de la commande

Paiement joint par chèque bancaire. C.C.P. 3 volets ou mandat-lettre à l'ordre des Editions du Square.

ÉDITIONS DU SQUARE, 10 RUE DES 3 PORTES, 75005 PARIS

Offre valable pour la France métropolitaine seulement. Pour l'étranger, rajouter 15 F de participation en plus des frais de port et d'emballage normaux. Votre commande vous parviendra par train/bateau.

EN VENTE PARTOUT 6F

Tous LES MERCREDIS

L'ACTUALITE A COUPS DE POINGS DANS LA GUEULE

24 PAGES ★ 8 PAGES COULEUR

ET LA RUBRIQUE DE COLUCHE: «LES PAUVRES SONT DES CONS»

